This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

ÉTUDES

SUR LES

RÉFORMATEURS

OU

SOCIALISTES MODERNES,

PAR M. LOUIS REYBAUD.

OUVRAGE QUI A OBTENU EN 1841 LE GRAND PRIX-MONTHYON, DÉCERNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

TROISIÈME ÉDITION,

Précédée du Rapport de M. Jay, membre de l'Académie française, et de celui de M. Villemain, secrétaire perpétuel.

Premier volume.

BRUXELLES.

SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE

HAUMAN E Cᵉ.

1844

ÉTUDES

SUR

LES RÉFORMATEURS.

A 52

IMP DE HAUMAN ET Cᵉ. — DELTOMBE, GÉRANT.
Rue du Nord, 8.

4. ed \ Paris
4, 7. ed /

ÉTUDES

SUR

LES RÉFORMATEURS

OU

SOCIALISTES MODERNES

PAR

M. LOUIS REYBAUD.

OUVRAGE QUI A OBTENU EN 1841 LE GRAND PRIX-MONTYON, DÉCERNÉ PAR L'ACADÉMIE FRANÇAISE.

—

TOME I.

BIBLIOTECA PUBLICA

BRUXELLES.
SOCIÉTÉ BELGE DE LIBRAIRIE
HAUMAN ET Cᵉ.
—
1844

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
746824 A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1934 L

AVIS DES ÉDITEURS.

Une distinction honorable, que l'auteur n'avait ni espérée, ni prévue, a été accordée à ce livre, après la publication de la seconde édition. L'Académie française lui a décerné, en 1841, le prix Monthyon, annuellement destiné à l'ouvrage le plus utile aux mœurs. MM. Jay et Villemain ont bien voulu se charger des deux rapports qui accompagnent ce concours et qui ont été lus l'un en séance particulière, l'autre en séance publique. Ces appréciations d'esprits aussi éclairés, d'autorités aussi compétentes, devaient faire désormais

partie de l'ouvrage : elles figurent à la suite de cet avis. De son côté l'auteur, touché autant qu'honoré du suffrage de l'Académie, a cherché à le justifier, dans cette nouvelle édition, par des améliorations importantes et nombreuses.

RAPPORT

PRÉSENTÉ

À L'ACADÉMIE FRANÇAISE,

LE 20 AVRIL 1841,

PAR M. A. JAY.

MESSIEURS,

L'Académie a ordonné la distribution d'un livre intitulé : *Études sur les Réformateurs contemporains ;* vous avez maintenant à délibérer sur l'admission de cet ouvrage au concours où vous appelez annuellement les écrivains moralistes. Votre commission l'a jugé digne de cette nouvelle marque d'estime, et je suis chargé de développer devant vous les motifs de sa décision.

Les révolutions politiques ont pour consé-

quence inévitable d'affaiblir tout ce qui maintient les sociétés dans leurs conditions permanentes d'ordre et d'harmonie. C'est à la suite de ces mouvements impétueux que l'esprit humain sort de la règle où gît sa force, et s'aventure dans le domaine idéal d'un perfectionnement absolu, d'une félicité inaltérable, que l'homme poursuivra toujours dans le monde visible, et qui fuira toujours devant lui. Tant que ces excursions intellectuelles restent à l'état de théorie, elles peuvent exercer utilement l'esprit philosophique qui en dégage, par degrés, ce qu'elles portent en elles d'idées saines et praticables ; mais lorsqu'elles se traduisent, sans préparation, en faits positifs, lorsqu'elles se manifestent brusquement par de téméraires tentatives de réalisation, le danger devient imminent. Les liens sociaux se relâchent, les croyances salutaires s'éteignent dans le doute ; le mépris de la tradition amène le mépris de tout principe moral ; le présent se détache violemment du passé, et se précipite vers un avenir plein de menaces. Depuis dix ans, la situation périlleuse de notre ordre social se révèle par l'inquiète agitation des esprits, par le choc des systèmes, et le désordre des pensées. Au nombre des causes actives qui préparent les

jours douloureux d'anarchie, il faut mettre en première ligne l'apostolat avoué et public de la révolte contre lois fondamentales de la société, je veux dire, la répression des mauvais instincts, la sainteté du mariage, l'autorité du père de famille, et le droit de propriété.

Les trois réformateurs les plus audacieux de l'époque actuelle ; ceux qui, par leurs doctrines, ont le plus contribué au relâchement des premiers principes de morale et d'ordre public, sont, en Angleterre, Robert Owen, le précurseur du *radicalisme ;* en France, Saint-Simon et Fourier, rêveurs enthousiastes, dont il faut attribuer l'influence aux séductions de la nouveauté, au désir naturel d'améliorations immédiates, surtout à l'annonce empirique des moyens propres à établir entre tous les membres de la cité une égale répartition de jouissances matérielles. Nous avons vu des écoles se former pour mettre en pratique ces chimériques pensées. Des hommes d'un talent élevé, d'une instruction scientifique peu commune, se sont voués, avec toute la ferveur de la jeunesse, à la prédication des plus désolantes doctrines. Quelques énergumènes, affublés du nom de *civilisateurs,* érigeaient en principes l'irresponsabilité morale de l'homme, la souveraineté

des passions, et ce qu'ils nommaient dans leur idiome sauvage: « *la réhabilitation de la chair;* » exagérant à dessein les imperfections inhérentes à toute société humaine, méconnaissant l'esprit d'une religion qui tend sans cesse à les corriger, ils ont établi la subordination de l'esprit à la matière. L'un deux, Robert Owen, vous dit que la destinée de l'homme, destinée dont il ne peut s'affranchir, est d'obéir, comme ses frères de la création brute, à ses instincts et à ses appetits; qu'il est fatalement enchaîné à la terre, et que ses regards ne doivent plus s'élever vers le ciel.

Ces prétendus réformateurs ne font grâce à aucune des institutions sociales; quelques-uns d'entre eux s'élèvent même contre le système actuel d'instruction et d'éducation de la jeunesse. L'organisation universitaire, c'est-à-dire la surveillance légitime de l'État sur les écoles et les méthodes d'enseignement, leur paraît un intolérable despotisme. Ils proscrivent avec amertume l'instruction classique, et réclament pour chaque enfant une instruction professionnelle. Malheureusement ces idées aventureuses font des progrès; elles se sont reproduites à la tribune législative, et ont été faiblement réfutées. Voici, en peu de mots, ce qu'il fallait

répondre : L'éducation classique, c'est le fonds commun des intelligences, leur point de départ, leur lien éternel, même lorsque des aptitudes diverses, des fonctions différentes les séparent. Sans cette base nécessaire, nous aurions bientôt trente technologies et pas de langue ; chaque profession porterait dans les relations ordinaires de la vie la phraséologie de l'atelier, le jargon du comptoir, les formules exactes ou douteuses des sciences diverses ; et le pays offrirait le spectacle de la confusion et du mélange adultère de tous ces idiomes. Les études classiques forment le ciment mystérieux qui unit dans une communauté d'idées et de principes les membres de la grande famille française ; elles seules ont imprimé à notre littérature un caractère de grandeur, de goût, d'élégance, de moralité, qu'elle eût vainement demandé à l'éducation professionnelle. Cette littérature nationale, attaquée aujourd'hui par d'autres impuissants réformateurs, est destinée à s'élever sur les débris des générations fugitives, toujours vivante, toujours rayonnante de gloire, impérissable, comme la flamme inspiratrice du génie.

Mon intention n'est pas de vous présenter une exposition détaillée des dangereuses uto-

pies de nos réformateurs. L'auteur du livre dont je viens vous entretenir s'est chargé de ce travail, et il a rempli sa tâche avec une consciencieuse impartialité. Cet écrivain, d'un esprit pénétrant, paraît s'être d'abord livré à ces études sans autre but que celui de se former une idée précise des nouveaux systèmes de réforme radicale; peut-être même avec l'espérance d'y trouver l'explication du grand problème social qui, depuis le siècle de Platon jusqu'à nos jours, a si fortement agité la pensée humaine, et dont le christianisme, dégagé de tout alliage impur, peut seul donner la solution. Les diverses parties de ces systèmes se trouvaient épars dans un nombre considérable de publications isolées; M. L. Reybaud les a réunies et classées avec méthode, soumettant chaque partie à une patiente analyse, admettant le désir du perfectionnement comme explication de l'enthousiasme, jugeant les hommes sans prévention, et réunissant toutes les lumières qui pouvaient éclairer un jugement solennel et définitif.

On a reproché à l'auteur trop de ménagements pour des hommes qui s'étaient jetés, sans réflexion, dans le courant des idées de réformation absolue, et dont plusieurs, revenus au-

jourd'hui de leurs erreurs, mûris par l'âge et l'expérience, figurent honorablement dans les lettres, les sciences et l'industrie. Il est certain que M. L. Reybaud a procédé dans ses recherches avec ce calme philosophique qui caractérise les esprits sérieux, et garantit la sincérité et l'autorité des opinions. A cet égard, on ne lui doit que des éloges. Il a réservé les forces réunies de sa raison pour expliquer, à la suite d'un examen approfondi, les puissants motifs de répulsion que doivent éprouver les essais périlleux, les brusques tentatives de réorganisation sociale.

Lorsque M. L. Reybaud a publié la seconde édition de son livre, le reproche dont je viens de faire justice était venu à sa connaissance, il y répond ainsi :

« On accuse l'auteur d'une sympathie trop « vive pour les hommes dont il expose les sys- « tèmes ; d'autres lui reprochent au contraire « de procéder par voie de dénigrement et « d'exagérer à leur égard soit le blâme, soit le « ridicule. Cette double imputation semble « prouver une chose, c'est que, dans l'examen « d'idées au moins, étranges, l'auteur a su se « défendre d'un dédain exclusif et d'un entraî- « nement irréfléchi. Quant aux novateurs con- « temporains, ce livre n'a voulu être ni un

« pamphlet ni une apologie. Deux choses sont « surtout répréhensibles en eux : le dédain de « la tradition et la légitimité indistincte « qu'ils accordent aux passions humaines. Il y « a quelque orgueil à rayer le passé d'un trait « de plume et à le taxer d'idiotisme; il y a un « grand danger à déchaîner tous les instincts « de l'homme sur la foi de combinaisons qui « font concourir le mal même au jeu du méca- « nisme social. Les sociétés comprennent « qu'elles sont les filles du passé. Respecter ses « aïeux et tenir compte de l'expérience des siè- « cles, voilà une partie des devoirs humains, « et ce n'est pas la moins respectable. Aussi, « pour répondre au cri de la conscience uni- « verselle, toute innovation a-t-elle besoin « d'avoir ses racines dans les âges, et de leur « emprunter le plus pur de sa substance. « Quant à l'essor indéfini des passions, il est « facile de prévoir, même abstraction faite du « péril de la tentative, que ce serait là pour « l'humanité plutôt une déchéance qu'un ano- « blissement. L'empire de l'homme sur lui- « même constitue une portion de sa liberté; il « en est le signe, la sanction, le témoignage; « l'obéissance aux passions tend, au contraire, « à le ramener au dogme inerte de la fatalité « et à l'imprévoyance de la loi naturelle. Il est « si délicat de toucher à la loi morale d'un « peuple, qu'il importe d'y regarder à deux « fois avant d'attaquer un aussi fragile édifice; « les intentions les plus saines ne répareraient

« pas le mal que les systèmes aventureux « pourraient causer ; et dans un monde où les « mauvaises passions rongent impatiemment « leur frein, où la personnalité, la soif des « jouissances cherchent partout des issues, « c'est un calcul au moins singulier que de « leur donner le champ libre, au risque de « voir la société désormais dominée par les « mobiles qu'elle a pour mission de réduire.

« Ce qui abuse surtout les novateurs et les « maintient dans une illusion funeste, c'est « leur point de départ. En esprits mathéma- « tiques, ils veulent atteindre l'absolu : ils « imaginent pour l'homme un bonheur absolu, « une morale absolue, mais l'absolu échappe à « notre nature contingente et bornée. L'absolu « est le secret de Dieu. Un homme absolument « vertueux, absolument heureux, ne serait plus « un homme. A part quelques grands senti- « ments dont l'*innéité* est frappante, la mesure « des actes humains varie de peuple à peuple, « de zone à zone (Pascal l'avait remarqué) et la « civilisation seule, l'éducation progressive « des races pourront conduire à une morale « universelle. Quant au bonheur, quoi de plus « relatif ? On parle de le fonder par une satis- « faction illimitée : mais, chaque jour, cette « expérience se fait en détail, et tout homme « peut dire si la passion pleinement assouvie « est le bonheur ; si la privation même, la pri- « vation réfléchie et volontaire, ne renferme « pas plus de joies réelles qu'une satisfaction

« sans bornes. Le bonheur sur la terre aurait « un autre écueil, celui de supprimer toute « aspiration vers un état meilleur, et d'entou- « rer notre départ de cette vie des conditions « les plus douloureuses.

« Cherchons le mieux, soit ! cherchons-le « ardemment ; c'est le plus noble emploi que « l'homme puisse faire de son intelligence : « mais cherchons-le dans la sphère du possi- « ble, et sans rêver dans les destinées humai- « nes une solution de continuité, une méta- « morphose soudaine, un changement à vue. « Toute créature gémit, a dit saint Paul, et le « problème du bonheur semble en être encore « là. Cependant, depuis l'apôtre, le genre hu- « main a marché vers un état relativement « meilleur ; il a mesuré le globe en entier et « lui a imposé son empreinte ; il a dompté les « éléments et les a enchaînés à son service ; il « a remporté sur la nature des victoires écla- « tantes et fécondes. Son bonheur s'en est-il « proportionnellement accru ? Toute âme n'en « est-elle pas encore à gémir? Ne reste-t-il « plus de désirs inassouvis, de besoins inquiets, « d'aspirations en souffrance? La conscience « humaine peut répondre à ces questions. « Qu'en conclure? Sinon que le bonheur absolu « n'est qu'une ombre vaine et mobile. Le pro- « pre des esprits sérieux est de voir cela sans « faiblir, et sans chercher dans des illusions « un abri contre des nécessités douloureuses. « A ce compte, une doctrine qui apprend à

« régler la vie, à la dominer, sera toujours supérieure à celles qui proclament l'obéissance « absolue aux instincts et le respect aveugle « des impulsions naturelles. »

C'est avec cette hauteur dans la pensée et cette fermeté de style que l'auteur explique ses principes, ses vues et la dernière pensée de son livre. Ce n'est encore qu'une introduction à ses études, mais cette introduction prépare l'esprit du lecteur aux conclusions étendues et définitives qui terminent l'ouvrage.

En considérant ces trois sectaires dont M. Louis Reybaud a exposé les systèmes, on est frappé d'un trait caractéristique qui leur est commun : c'est une obstination invincible, une opiniâtreté d'apostolat, un dévouement à leurs principes qui résiste à toutes les épreuves, même à celles du dénûment et de la pauvreté, qui accepte tous les sacrifices et ne s'éteint qu'avec la dernière étincelle de la vie. Cette existence de lutte perpétuelle, cette abnégation de soi-même au profit de convictions qui paraissent sincères, éveilleront toujours dans les âmes généreuses de réelles sympathies. C'est là le secret de l'influence qu'ils exercent pendant leur vie et après leur mort. Et cependant en y regardant de près, on aperçoit le mo-

bile de leur conduite ; et ce mobile tout-puissant, c'est le désir de la domination : en d'autres termes, c'est l'orgueil, passion impérieuse dont l'exaltation peut amener la folie. Saint-Simon, Fourier, Robert Owen, ont pensé qu'ils avaient reçu de la supériorité de leur intelligence la mission spéciale d'organiser les sociétés sur des bases nouvelles, de prendre en main la direction des destinées humaines, et d'occuper le premier rang parmi leurs contemporains. En lisant le livre de M. Reybaud, on voit que c'était là pour eux une de ces idées fixes dont le pouvoir est irrésistible et qui approchent de la démence. Cette idée tyrannique se fait surtout apercevoir dans Saint-Simon qui, dès l'âge de dix-sept ans, se faisait éveiller chaque matin avec ces mots : « Levez-vous, « monsieur le comte, vous avez de grandes « choses à faire. »

Fourier, d'une vertu austère, d'un caractère moral plus élevé que celui de Saint-Simon, dont le cynisme n'était pas seulement une théorie, Fourier a lutté sans dégradation personnelle contre la mauvaise fortune ; mais il y avait pour lui une source intarissable de bonheur, et les illusions de l'orgueil satisfait charmaient cette existence livrée à elle-même. « Il

« se promenait glorieux, dit M. L. Reybaud, au « milieu de populations libres et enthousiastes « qui le saluaient comme un bienfaiteur et le « couronnaient comme un roi; il parlait à ces « êtres, à ces enfants de ses rêves, une langue « que seuls ils paraissaient comprendre : il bâ- « tissait son *Phalanstère*, le peuplait, l'organi- « sait, conduisait lui-même au travail ses « groupes d'*Harmoniens*, fondait une ville, « une capitale, une métropole; unissait par le « lien sociétaire l'Orient à l'Occident, le Nord « au Midi. Douces fêtes de l'imagination, seules « joies permises à la fière et noble pauvreté de « celui qui semait ainsi des perles sur un « globe idéal !

Voici d'un autre côté, ce que dit de lui-même Robert Owen, répondant S. R. l'évêque d'Exeter, Philpot, qui, en plein parlement, avait lancé contre lui de foudroyants anathèmes :

« Depuis le commencement de ma carrière, « quand je n'avais aucune sorte d'appui, je n'ai « pas craint, dans le seul intérêt de la vérité, « de me mettre en opposition directe et ou- « verte avec les préjugés les plus enracinés des « siècles antérieurs. Je me préparai dès lors à « encourir des amendes pécuniaires, l'empri- « sonnement, la mort même, et jusqu'à la po-

« tence. Mais au lieu d'essuyer des amendes, « l'emprisonnement et une fin ignominieuse, « j'ai été, au contraire, le favori de l'uni- « vers. »

Vous le comprenez maintenant : il y a deux points frappants de ressemblance entre nos réformateurs : une invincible opiniâtreté et l'amour-propre exalté jusqu'au délire. Ce n'est pas avec de telles dispositions d'esprit qu'on peut travailler efficacement au bonheur de l'humanité, mais elles expliquent la conduite de ces téméraires rêveurs. On ne doit pas applaudir à leurs folies, mais on peut les plaindre ; ils excitent personnellement moins d'antipathie que de pitié. Il ne faut être inexorable que pour les parties dangereuses de leurs doctrines.

Telle est aussi l'opinion de M. L. Reybaud ; c'est ce sentiment qui a dicté les conclusions de son livre, conclusions écrites avec une grande vigueur de pensée et d'expression, sans aucun mélange de néologisme et de mauvais goût, qualités précieuses auxquelles l'Académie n'est jamais restée indifférente.

« Depuis dix ans, il n'est aucun sentiment, « aucune croyance morale que l'on n'ait im-

« pitoyablement foulés, niés, compromis. L'a-
« mour, le respect de la famille, semblaient
« seuls avoir survécu aux grands holocaustes
« des traditions sociales. On est entré dans ce
« sanctuaire et on l'a profané. La critique a
« toujours beau jeu quand elle s'exerce sur les
« infirmités humaines. Il n'était pas difficile de
« faire ressortir le ridicule des unions mal as-
« sorties, et de s'armer contre le mariage des
« scandales qu'il voit naître. On l'a fait en
« chargeant les couleurs du tableau. On a tenu
« à prouver que les forces d'ici-bas ne sont
« pas toujours en raison des devoirs, et que la
« nature se charge de rétablir l'équilibre entre
« la liberté et la contrainte. Ces scrupules sont
« justes, mais la conclusion infirme leur va-
« leur. Pour obvier à quelques liaisons irré-
« gulières, quel expédient proposait-on ? La
« promiscuité, l'égalité complète des sexes,
« l'émancipation de la femme. C'est-à-dire
« qu'au déréglement partiel, on voulait substi-
« tuer un débordement général. L'émancipa-
« tion de la femme ! Mais n'est-ce pas là une
« insulte pour nos lois, qui ne font point d'ac-
« ception de sexes, et pour nos mœurs qui sont
« plus généreuses encore ! En France surtout,
« les femmes se sont fait une place trop belle
« pour qu'elles puissent jamais crier à l'op-
« pression, et se poser en victimes ; aussi, ont-
« elles désavoué leurs défenseurs, et laissé
« mourir sans écho les appels à la révolte.
« Elles règnent dans le cercle de la famille et

« des relations sociales ; cet empire suffit à « leur tendresse et à leur orgueil.

« Puisque la satisfaction devenait la loi su- « prême des sociétés, il était logique qu'elle ne « connût aucune limite. Respecter la propriété « d'autrui est une compression, une violence. « Il fallait abolir la propriété. Respecter la « femme d'autrui est une privation ; il fallait « abolir le mariage. Respecter les droits de la « famille est une capitulation avec les droits « de tous à toute chose ; il fallait abolir l'héri- « tage Ainsi, par un singulier raffinement de « civilisation, on en revenait à l'état de nature. « La communauté et la promiscuité ne sont pas « un régime nouveau pour le globe. Il l'a connu « pendant son enfance, il l'a subi. Aussi, pour « tempérer ses effets, avait-on songé, d'une « part, à organiser harmoniquement les in- « stincts ; de l'autre, à les soutenir par l'avé- « nement des capacités, ce qui n'est autre « chose qu'un retour vers la compression et la « discipline. Mais où est la garantie de l'obéis- « sance des générations à un principe nouveau « quand on les aura élevées dans la haine de « tous les principes ?

« Dès que la satisfaction aura été proclamée « souveraine, qui assure qu'elle s'inclinera de- « vant un équilibre ingénieux des passions, ou « devant une loi de hiérarchie intellectuelle ? « On ne craint pas de déchaîner sur le monde « tous les fléaux, sans avoir la conscience que « l'on pourra les guérir. Ce sont là de tristes

« et douloureuses expériences : notre société en « porte les empreintes. La soif de jouissance la « dévore, et l'inanité de ces jouissances, la « satiété même ne l'arrêtent pas. Peut-être « faudra-t-il attendre que la satisfaction se « perde par les excès et qu'elle périsse par le « dégoût qu'elle engendre. Cependant, si les « esprits intelligents, si les âmes fermes veulent « s'unir pour la résistance, il sera facile d'an- « nuler le côté fâcheux et subversif de ces doc- « trines. Ce qui pourrait s'y trouver de sain et « de fécond sous le rapport économique, res- « tera ; l'ouragan aura passé pour épurer l'air « et rasséréner l'atmosphère. Mais il est temps « d'y songer ; car plus nous allons, plus les « cœurs s'inquiètent, plus les consciences se « troublent. »

Je serais bien trompé si, après avoir lu ces pages éloquentes, on pouvait en conclure que l'auteur, trop préoccupé des dangers de l'innovation, n'admet pas la nécessité du progrès dans les nécessités humaines et ses heureux résultats. Il sait que, pour les peuples comme pour les individus, l'immobilité absolue, c'est la mort. Chercher les moyens les plus efficaces d'élever les destinées des classes laborieuses, d'écarter la lèpre du *paupérisme* qui ronge les entrailles d'une nation voisine ; éclairer les intelligences pour pacifier les imaginations ;

trouver dans la liberté les remèdes aux maux qu'elle peut guérir, tel est aujourd'hui le but du mouvement social, mouvement graduel, régulier, et par cela même irrésistible; voilà le progrès tel que l'entend M. L. Reybaud; ainsi le comprennent les hommes de conscience et de probité que n'aveuglent ni l'esprit de parti qui veut tout conserver, même les abus, ni l'ardent désir de la faveur populaire, aussi flottante, aussi capricieuse que l'amitié des rois.

Il faut donc que tous les esprits d'élite, quel que soit leur drapeau, que tous les cœurs qui ne sont pas desséchés par l'ambition et l'égoïsme, ces deux maladies chroniques du siècle, se rallient à ce grand principe du progrès, mais du progrès éclairé par l'expérience qui le précède, élevant son flambeau, dans les voies quelquefois incertaines du perfectionnement. Le temps presse. Ne voyez-vous pas que la société craint pour son avenir? N'entendez-vous pas les menaces de ces associations cachées dans l'ombre, d'où jaillit le crime, comme l'éclair qui déchire la nue et annonce l'orage? Dans ces ténébreux repaires, la richesse nationale, les propriétés privées, le champ même du cultivateur sont considérés comme une proie facile; et cependant, une révolution politique

et sociale arrivée, au travers des siècles, à son point fatal de départ, a déjà éclaté sur la France. Terrible et féconde, elle a détruit, mais elle a édifié; elle a été cruelle, implacable, mais elle a sauvé l'indépendance et la gloire du pays! les institutions sous lesquelles la société actuelle s'abrite, nous les lui devons; nous lui devons l'affranchissement du sol, l'émancipation du travail, l'égalité civile, le sentiment de la dignité humaine et cette formidable unité qui contient les haines frémissantes de l'Europe! Que prétendent donc aujourd'hui les fanatiques apôtres d'une nouvelle révolution? Ce qu'ils veulent, c'est le partage des terres, la communauté des biens, l'abolition des lois qui gênent l'essor des penchants vicieux. Mais ce sont là des idées chimériques, dont peut s'enivrer l'ignorance et se repaître une imagination déréglée; sans doute, elles peuvent servir de prétexte à la violente rupture des liens sociaux, au triomphe de la barbarie sur la civilisation. Quant à l'application de ces doctrines, ce serait la même folie que si l'on essayait d'établir, entre les hommes, l'égalité des forces physiques, et de niveler les intelligences.

L'essai du système de communauté a été entrepris avec les circonstances les plus favo-

rables au succès de la tentative. C'était là un des rêves favoris de Robert Owen, et il se flatta un moment d'en faire une réalité. L'Europe, avec ses vieilles sociétés, ses croyances religieuses, ses institutions civiles protégées par les habitudes, les mœurs et des règles inflexibles, ne pouvait convenir à ce réformateur; le voilà qui s'embarque, entouré d'enivrantes visions, qui traverse l'Atlantique et va se fixer aux États-Unis, non loin des tribus sauvages, aux confins de la civilisation. Ce fut sur les bords de la Wabash (1), dans le district d'*Indiana*, que Robert Owen établit sa communauté, sous le nom de *New-Harmony*. On accourut en foule à sa voix; une nombreuse population, attirée par l'espoir du bien-être, vint s'abattre sur ce territoire, riche de tous les bienfaits de la nature. Les travaux commencèrent; mais bientôt les vices d'une organisation sociale fondée sur la satisfaction des sens et l'égalité des aptitudes se firent sentir, et l'expérience échoua complétement. Rien de plus solidement pensé que les réflexions de M. L. Reybaud à cet égard.

(1) La Wabash arrose l'intérieur et les parties occidentales de l'État d'*Indiana*, l'une des plus récentes agrégations à la grande famille américaine, et verse ses eaux dans l'Ohio.

« Ce système de communauté libre et absolue, dit-il, sans mobile religieux pour contre « poids, avait démasqué ses écueils. Une société, « pour jouir de toutes ses facultés d'influence « et d'action, ne doit pas se former seulement « de bras laborieux, mais d'intelligences fé« condes et de capitaux créateurs. Or la com« munauté pure exclut ces deux derniers élé« ments ; elle ne tient compte que de l'individu « intrinsèque ; le millionnaire et l'homme de « génie n'y figurent que pour des unités, comme « le plus abruti et le plus paresseux des ou« vriers. Quelque disposé que l'on soit, quand « on est riche ou intelligent, à signer une « abdication volontaire, il est impossible de « se sentir porté vers un ordre social qui ne « laisse pas même au talent et à la fortune le « mérite du désintéressement, puisqu'il les dé« trône sans les consulter. »

« Aussi qu'arriva-t-il ? C'est que la richesse « et la capacité restèrent sourdes à la voix du « fondateur de *New-Harmony*, et que le person« nel de la colonie se composa principalement « d'hommes incultes, grossiers, vicieux, placés « au dernier degré de l'échelle sociale. Ensuite, « même parmi ces hommes, se révélèrent bien« tôt des inégalités d'aptitude, de force, de bon « vouloir, d'ardeur, d'émulation, qui firent, du « système de répartition égale, une injustice « permanente; et la réaction qui en fut la suite « attaqua dans ses sources le mouvement de « la production. Rassurés sur les premiers

« besoins de la vie, les ouvriers se reposaient « volontiers les uns sur les autres du soin « d'accomplir le travail, et un déficit flagrant « dans les produits donna aux rêveuses espé- « rances de M. Owen le cruel démenti des faits. « Il n'attribue ces résultats qu'à un défaut de « préparation dans les caractères; mais c'est « là toujours résoudre la question par la ques- « tion, et demander une population d'anges « pour constituer une bonne société humaine. « Le véritable dissolvant de *New-Harmony* fut « le principe même de la communauté, prin- « cipe à la fois insensé et stérile, soit qu'il pro- « cède du stoïcisme et de la privation, soit « qu'il invoque des satisfactions impossibles. »

Il serait bon que de pareilles idées pussent arriver aux plus humbles intelligences. Elles détruiraient de funestes illusions, et calmeraient de violents désirs qui ne peuvent jamais être accomplis.

Le livre de M. L. Reybaud a déjà exercé dans le monde qui réfléchit une salutaire influence. La première édition s'est écoulée en six mois; la seconde s'épuise rapidement, et il en prépare une troisième avec de notables améliorations.

C'est assurément des productions littéraires de ce genre que le vertueux Monthyon avait en vue, lorsque, dans l'intérêt de la morale et de

l'humanité, il instituait d'éclatantes et solennelles récompenses. Il vous en a légué l'honorable distribution, certain qu'il était que sa pensée serait la vôtre. Aussi, une intelligence éclairée, une raison supérieure, un rare talent d'écrire employés au service de la cause sociale; l'inexorable réfutation des idées dissolvantes, des systèmes subversifs de l'ordre établi, appellent la sérieuse attention de l'Académie. C'est principalement sous ces rapports que nous vous proposons le renvoi du livre de M. L. Reybaud à la commission chargée de comparer entre eux les ouvrages admis au concours, et de vous indiquer leurs degrés respectifs de mérite et d'utilité.

FRAGMENT

DU RAPPORT DE M. VILLEMAIN,

secrétaire perpétuel de l'Académie française,

LU DANS LA SÉANCE PUBLIQUE DU 17 JUIN 1841.

. . . . . .

Un esprit ferme et juste, un écrivain habile, a jeté les yeux sur un des incidents moraux qu'on avait vus se produire en Europe à la suite de nos grandes commotions politiques; il regarde ces expériences isolées, ces tentatives individuelles de réforme sociale, qui ont succédé aux mouvements tumultueux des peuples, et ont voulu tantôt nier tous les cultes, tantôt prendre la forme d'un culte, et simuler l'enthousiasme d'une religion nouvelle. Pour

mieux apprécier ces entreprises contemporaines, il parcourt d'abord les utopies sociales que des esprits élevés ou rêveurs avaient conçues dans tous les siècles, et en présence de toutes les formes de société ; il remonte jusqu'à Platon avant de descendre à la nouvelle *Atlantide* cherchée de nos jours, et il passe, pour y arriver, par les systèmes de Thomas Morus, de Bacon, de Fénelon, des intelligences les plus fortes, des génies les plus purs. Mais si cette revue rapide des espérances du passé atteste le principe tout à la fois de progrès et d'illusion que l'homme porte en soi, la justice rendue à ces nobles précurseurs de perfectionnement social n'empêche pas le nouvel observateur de juger sévèrement ce qu'il y avait de vain dans leurs espérances, ce qu'il y avait de vain et de coupable dans des théories plus récentes.

Il est des illusions paisibles qui charmaient quelques imaginations, sans agiter le monde ; il en est de menaçantes qui ne tromperaient aujourd'hui la société que pour la corrompre, la posséder violemment et la détruire. C'est là ce que l'historien des nouveaux réformateurs a voulu combattre, sans prévention injuste, sans animosité personnelle, mais avec une logique inexorable pour les faux principes. Ce qu'il

repousse, ce qu'il attaque comme une stérile et dangereuse chimère, c'est l'excès d'indépendance dans l'ordre moral, l'excès d'égalité dans l'ordre civil : il montre qu'à ce prix ni la famille ni l'État n'existeraient, et que les tentatives pour y substituer la communauté sans abnégation religieuse, et dans la seule vue de l'intérêt personnel, sont contradictoires avec elles-mêmes, et n'aboutissent qu'au désordre et au néant.

C'est dans l'ouvrage de M. Reybaud qu'on trouvera l'histoire impartiale et piquante de ces plans de société et de religion nouvelle que nous avons vu passer près de nous, comme un spectacle; c'est aussi là qu'il faut lire la vie plus sérieuse d'un réformateur étranger, auquel n'a manqué ni la force d'esprit, ni la ténacité d'espérance, ni la foi en lui-même, et qui, depuis longues années, multiplie dans l'ancien et dans le nouveau monde ses efforts toujours impuissants pour établir une éducation sans culte, une société sans famille et sans propriété, un peuple sans gouvernement. L'orgueil, un orgueil illimité, est le *droit divin* de ces nouveaux apôtres comme l'humilité était la vertu des premiers chrétiens; et cependant les premiers chrétiens ont transformé le monde; et le réfor-

mateur moderne, M. Owen, lui qui se proclame le *favori de l'univers*, n'a pu, dans la contrée la mieux choisie de la libre Amérique, loin de tout obstacle et de tout préjugé, fonder son *système sociétaire*, et bâtir une ville sous le beau nom de *Nouvelle-Harmonie*, sans voir aussitôt toutes les passions déchaînées faire de sa création un chaos, d'où lui-même s'est enfui des premiers.

. . . . . .

. . . . . .

AVANT-PROPOS

DE LA SECONDE ÉDITION.

Le succès de ce livre a été plus rapide que l'auteur n'avait osé l'espérer. Trois mois après sa publication, il fallait le remettre sous presse, et comme en des matières aussi nouvelles, on ne rencontre pas d'abord le dernier mot, cette deuxième édition est devenue l'objet d'une révision complète et de changements nombreux. L'auteur est un de ces esprits attentifs qui ne se lassent pas de courir après le mieux, au risque de ne l'atteindre jamais. Il sait qu'un travail, pour être pris au sérieux, doit au moins représenter la somme entière des efforts et aller jusqu'à

la limite des facultés de celui qui le signe. Il sait que la patience est pour beaucoup dans le succès des œuvres, et que le temps ne respecte guère que ce qu'il fonde.

Pour aucun livre, la critique ne s'est montrée plus bienveillante que pour celui-ci. La presse en a parlé avec un intérêt dont l'auteur est vivement touché. Quelques objections pourtant se sont produites, et, en les discutant ici, on veut surtout constater l'attention avec laquelle elles ont été accueillies.

Parmi ces objections il en est deux qui ont le tort de s'exclure, et pour les détruire, il suffit peut-être de les rapprocher. Les uns ont accusé l'auteur d'une sympathie trop vive pour les hommes dont il exposait les systèmes et cela au point d'en encourir presque la solidarité. Les autres lui ont reproché au contraire de procéder par voie de dénigrement vis-à-vis de convictions respectables et d'exagérer à leur égard, soit le blâme, soit le ridicule. Cette double imputation semble prouver une chose, c'est que, dans l'examen d'idées, au moins étranges, l'auteur a su se défendre à la fois d'un dédain exclusif et d'un entraînement irréfléchi. N'eût-il satisfait en cela ni les ennemis de toute innovation, ni les adversaires de toute tradition, il n'en croirait pas moins avoir tenu la seule ligne que puissent avouer les esprits calmes qui ne repoussent, d'une manière absolue, ni le passé, ni

l'avenir. C'est d'ailleurs une de ses convictions qu'on ne saurait avoir trop d'égards pour les personnes, quand elles en sont dignes, et trop d'inflexibilité pour les idées, quand leur pente est mauvaise. Ce principe de conduite explique à la fois sa modération sur certains points, sa rigueur sur d'autres, son entière impartialité sur tous.

Une objection plus solide a été faite à la première partie de ce livre, à celle qui résume le mouvement de l'utopie dans le passé. On a dit avec raison qu'une matière aussi étendue appelait plus de développement. L'auteur va plus loin : il ajoute que c'est un livre à faire. Platon, Morus, Campanella, Cardan, Giordano Bruno, les Esséniens, les Moraves, les jésuites du Paraguay, tant de révolutionnaires célèbres, tant d'essais qui s'échelonnent dans les âges, pourraient être traités à part et former seuls l'objet d'une publication importante. Mais (le titre de ce volume l'atteste), cette tâche n'était pas, actuellement du moins, celle de l'auteur. Dès le moment que les réformateurs *contemporains* formaient l'objet essentiel de son livre, les utopistes *anciens* n'en pouvaient être qu'un point accessoire, la préparation, le prodrome. Il fallait éviter que l'incident emportât le fond et faire du coup d'œil rétrospectif une simple question d'origine. Pour favoriser les excursions sur ce riche terrain, l'auteur a toutefois essayé d'en tracer la carte dans une *biblio-*

graphie détaillée, qui termine cet ouvrage, et plus tard, si le champ reste vierge, il ne renonce pas à l'entamer lui-même plus profondément, d'une manière plus directe et plus spéciale.

Vis-à-vis des novateurs contemporains, ce livre n'a voulu être ni un pamphlet ni une apologie. Deux choses sont surtout répréhensibles en eux : le dédain de la tradition et la légitimité indistincte qu'ils accordent aux passions humaines. Il y a quelque orgueil à

er le passé d'un trait de plume et à le taxer d'idiotisme; il y a un grand danger à déchaîner tous les instincts de l'homme sur la foi de combinaisons qui font concourir le mal même au jeu du mécanisme social. Les sociétés comprennent qu'elles sont les filles du passé; elles se gardent d'imiter les enfants de Noé dans leurs insultes à la nudité paternelle. Respecter ses aïeux et tenir compte de l'expérience des siècles, voilà une partie des devoirs humains, et ce n'est pas la moins respectable. Aussi pour répondre au cri de la conscience universelle, toute innovation a-t-elle besoin d'avoir ses racines dans les âges et de leur emprunter le plus pur de sa substance. Quant à l'essor indéfini des passions, il est facile de prévoir que ce serait là pour l'humanité plutôt une déchéance qu'un ennoblissement. L'empire de l'homme sur lui-même constitue une portion de sa liberté; il en est le signe, la sanction, le témoignage. L'obéissance

aux passions tend au contraire à le ramener au dogme inerte de la fatalité et à l'imprévoyance de la loi naturelle. Évidemment un progrès pareil ressemblerait à un retour vers la barbarie. Il est si délicat d'ailleurs de toucher à la loi morale d'un peuple qu'il importe d'y regarder à deux fois avant d'attaquer un aussi fragile édifice. Les intentions les plus saines ne répareraient pas le mal que les systèmes aventureux pourraient causer; et dans un monde où les mauvaises passions rongent impatiemment leur frein, où l'égoïsme, la personnalité, la soif des jouissances cherchent partout des issues, c'est un calcul au moins singulier que de leur donner le champ libre au risque de voir la société désormais dominée par les mobiles qu'elle a pour mission de réduire.

Ce qui abuse surtout les novateurs et les maintient dans une illusion funeste, c'est leur point de départ. En esprits mathématiques, ils veulent atteindre l'absolu: ils imaginent, pour l'homme, un bonheur absolu, une morale absolue. Or l'absolu échappe à notre nature contingente et bornée, l'absolu est le secret de Dieu. Un homme absolument vertueux, absolument heureux ne serait plus un homme. La morale est un fait relatif, Pascal l'a dit, et qui ne le sent ! A part quelques grands principes évidemment innés, la mesure des actes humains varie de peuple à peuple, de zone à zone, et la civilisation seule, l'édu-

cation progressive des races pourront conduire à une morale universelle. Quant au bonheur, quoi de plus relatif! On parle de le fonder par une satisfaction illimitée. Mais chaque jour cette expérience se fait en détail, et tout homme peut dire si la passion, pleinement assouvie, est le bonheur; si la privation même, la privation réfléchie et volontaire, ne renferme pas souvent plus de joies réelles qu'une satisfaction sans bornes. Le bonheur absolu sur la terre aurait un autre écueil, celui de supprimer toute aspiration vers un état meilleur et d'entourer notre départ de cette vie des conditions les plus douloureuses. Le bonheur absolu exigerait encore la suppression de la souffrance physique; car ce serait peu que d'avoir guéri l'âme, si le corps demeurait en butte aux infirmités qui l'assiégent.

Cherchons le mieux, soit; cherchons-le ardemment; c'est le plus noble emploi que l'homme puisse faire de son intelligence. Mais cherchons-le dans la sphère du possible et sans rêver dans les destinées humaines une solution de continuité, une métamorphose soudaine, un changement à vue. Sur les idées qui s'en vont entons les idées qui arrivent, de manière à ce que la séve ancienne profite elle-même aux fruits nouveaux.

« Toute créature gémit » a dit saint Paul, et le problème du bonheur semble encore en être là. Cependant, depuis l'apôtre, le genre humain a marché vers

un état, relativement meilleur; il a mesuré le globe en entier et lui a imposé son empreinte; il a dompté les éléments et les a enchaînés à son service; il a remporté sur la nature des victoires éclatantes et fécondes. Son bonheur s'en est-il accru, et toute âme n'en est-elle pas encore à gémir? Ne reste-t-il plus de désirs inassouvis, de besoins inquiets, d'aspirations en souffrance? La conscience humaine peut répondre à ces questions. Qu'en conclure, sinon que le bonheur absolu n'est qu'une ombre vaine, mobile, trompant le regard, comme cette Ithaque fantastique, qui fuyait toujours dans les profondeurs mouvantes de l'horizon? Le propre des esprits sérieux c'est de voir cela sans faiblir et sans chercher dans des illusions un abri contre des réalités douloureuses. A ce compte une doctrine qui apprend à raisonner la vie, à la régler, à la dominer, sera toujours supérieure à celles qui reconnaissent comme point de départ l'obéissance absolue aux instincts et le respect aveugle des impulsions naturelles.

Janvier 1841.

AVANT-PROPOS

DE LA PREMIÈRE ÉDITION.

Les études qui vont suivre, écrites à diverses dates, et sous l'empire d'une première impression, ont été publiées en partie dans un recueil périodique, ouvert à toutes les œuvres sérieuses, la *Revue des Deux Mondes*. Quoique les idées émises n'aient pas subi ici de modification essentielle, soit dans leur mouvement, soit dans leur disposition, cependant elles ont donné lieu à un travail de refonte qui a dû porter sur les détails et l'ensemble. Il s'agissait de réunir en corps des appréciations éparses et de leur imprimer un caractère d'unité. Cette même vue a inspiré deux parties entièrement neuves et inédites, l'une embrassant l'origine et la filiation des utopies sociales antérieures aux témérités contemporaines; l'autre caractérisant

l'influence que ces dernières ont pu exercer sur les sentiments, sur les mœurs, sur la conduite de nos sociétés. Ainsi ce livre, agrandi et revu, est devenu une œuvre nouvelle, un tout complet.

Avant de passer outre, peut-être était-il utile de s'assurer si les trois noms sur lesquels roulent ces études, Saint-Simon, Charles Fourier et Robert Owen, forment la somme entière des penseurs excentriques que notre époque a vus naître, et si, en dehors d'eux, personne ne s'est signalé par des initiatives semblables. Cette recherche a été faite, ce scrupule a été détruit. Les hommes que nous avons nommés *socialistes*, en empruntant ce mot à l'Angleterre pour en user avec discrétion, ces hommes ont un cachet particulier qui ne permet pas de les classer et de les confondre dans une catégorie consacrée. Ils n'aspirent pas à une seule science, mais à toutes. La vie actuelle et la vie future, Dieu et l'homme, la terre et le ciel, tout est de leur domaine. Ils parcourent le cercle entier de nos relations et sont à la fois philosophes, législateurs, révélateurs religieux, organisateurs politiques et industriels, moralistes, philanthropes, économistes. Jamais synthèse ne fut plus compréhensive, généralisation plus vaste. Souvent même elle quitte nos sphères pour s'élancer dans les espaces et atteindre, par la cosmogonie, à la divination. C'est là le caractère distinctif de ces conceptions aventureuses : elles prétendent à la science universelle, et n'acceptent aucune des idées reçues, ni dans la vie, ni hors de la vie.

Ainsi ces trois noms forment à eux seuls une fa-

mille. Quand on les a parcourus, la liste est close : on ne retrouve plus ailleurs ni cette audace, ni cette ambition. Ce n'est pas que les affinités ne soient nombreuses. En économie morale et politique, ces trois novateurs côtoient souvent nos autorités les plus légitimes : MM. Sismondi, Ad. Blanqui, Rossi, Droz, Duchâtel, Dunoyer, Ch. Dupin, Delaborde, Villermé, H. Passy, Lucas, de Tocqueville ; en philosophie sociale, ils ont inspiré MM. Pierre Leroux et Reynaud ; en théosophie transcendante, MM. Buchez et Roux. Doctrines rationnelles, doctrines empiriques, rien ne s'est dérobé à leur contact. Ils ont voulu régler l'intelligence dans ses plus délicates fonctions, la matière dans ses moindres atomes. De là vient leur rang particulier, leur position à part. Pour y atteindre, il n'eût pas suffi de prendre le contre-pied des notions admises dans une branche spéciale des connaissances humaines. C'eût été une hardiesse circonscrite, un schisme partiel. L'originalité de ces révoltes est, surtout, d'avoir été sans limites, infinies et universelles.

Cette tendance vers les généralisations est, du reste, dans un autre ordre d'idées, un besoin inhérent à notre époque. Chaque science se sent à l'étroit dans sa sphère et vise à l'envahissement. On a eu beau classer systématiquement les phénomènes de la vie afin de faciliter leur étude, on ne leur a point fait perdre le sentiment profond de leur unité. Aussi brisent-ils leur prison fragile et se rapprochent-ils incessamment. Aujourd'hui nous en sommes là que la division des sciences, imaginée dans une vue d'ordre, détermine

et entretient leur confusion. Qu'on essaye d'abstraire la morale de la religion, l'économie politique de la politique et ainsi du reste. L'aspect de la création ramène aux causes de la création, la physiologie à la psychologie. Toutes les notions, naturelles ou acquises, s'engendrent l'une l'autre, se pénètrent d'une manière invincible. Est-on géographe sans être astronome, statisticien, ethnologue et naturaliste? La connaissance des lois peut-elle se séparer de celle de l'histoire? Les sciences pures peuvent-elles s'isoler des sciences appliquées? Cet enchaînement, cette connexité président à la vie du monde aussi bien qu'à celle des individus. Chaque idée, chaque sentiment, chaque instinct se lie à la masse des instincts, des sentiments et des idées, comme les fonctions d'un organe concourent à l'harmonie de l'organisation entière. Nos devanciers ont accepté et rempli une tâche ingrate, celle d'éclairer le labyrinthe des analyses et d'appliquer leurs facultés à la découverte des infiniment petits. Leur moisson a été belle, abondante, précieuse pour l'avenir; mais elle est achevée. Notre siècle a la conscience d'une autre mission : il semble chercher, dans des voies régulières, une généralisation féconde, et, au point où en sont arrivées les connaissances humaines, cette science pourrait déjà naître de la comparaison intelligente de toutes les sciences. Plusieurs symptômes témoignent que ce travail se poursuit.

Ce livre aura donc le défaut de son temps et des matières qu'il traite; il sera plus général que spécial.

A la suite des esprits téméraires qui ont voulu refaire l'humanité et le monde, il parcourra les questions les plus obscures de l'économie sociale et politique, de la philosophie, de la religion et de l'organisation du travail, ce douloureux problème de notre époque. Il éveillera un grand nombre d'idées qu'il est utile de présenter sans cesse à l'attention et à la méditation des hommes. Les imaginations les plus bizarres offrent elles-mêmes un sujet d'étude aux jugements sains et aux cœurs droits. La raison humaine ne s'est formée que par la lutte, et la réfutation d'un paradoxe a bien souvent conduit à la découverte d'une vérité.

CHAPITRE PREMIER.

I

Origines et filiation des utopies sociales.

Avant de nous engager dans l'examen de quelques systèmes contemporains qui se sont fait remarquer autant par la hardiesse aventureuse de la conception, que par la singularité bizarre de la mise en œuvre, il nous a semblé utile et curieux de rattacher les témérités actuelles aux témérités passées, et de rechercher si nos pères n'auraient pas eu comme nous leurs velléités de perfectionnement absolu et leurs rêves de métamorphose sociale.

Ce qui nous a guidé dans cette étude, ce n'est

pas le désir de faire, après beaucoup d'autres, la preuve que l'humanité tourne impérieusement dans le cercle des mêmes idées, et qu'elle est bien le mystérieux *kneph* des Égyptiens, ce serpent enroulé sur lui-même, symbole implacable d'immobilité. Cette explication de la vie du monde, souvent reproduite, nous semble au contraire plus spécieuse que fondée. Sans doute les problèmes que poursuit la pensée humaine sont peu variables, mais leur formule se modifie profondément de siècle en siècle, et emprunte beaucoup au milieu dans lequel ils s'agitent. Ainsi l'analogie est réelle quant à l'objet, nulle quant au résultat.

Il existe pour ce phénomène une solution bien plus vraie, bien plus consolante, et la voici. La tendance de l'homme à se préoccuper toujours des mêmes recherches, est une inspiration plus forte, plus puissante que lui : il la puise dans sa nature, elle vient d'en haut. Dieu a déposé au sein des cœurs ces mobiles éternels qui font que chaque génération reprend sa toile de Pénélope, et travaille à nouveau sur le même canevas. Quand l'esprit s'engourdit dans sa tâche et n'ajoute plus rien à l'œuvre des siècles, il s'élève des hommes qui proclament la révolte contre les idées reçues et provoquent des tempêtes dans les sphères de l'intelligence. De là ce mouvement non interrompu, manifeste dans ses haltes mêmes, merveilleux dans ses élans. Ce mouvement

peut sommeiller sur un point, mais alors il se révèle sur d'autres, ne laissant rien de stérile dans le domaine de la pensée, embrassant tous les besoins de l'âme, tous les besoins du corps, fécondant la vie, dominant le monde. A ce point de vue, la condition de l'humanité n'est pas de pivoter irrésistiblement sur elle-même, de s'agiter sans espoir et sans succès autour d'un cercle fatal; elle est plutôt dans l'ascension de cette échelle mystérieuse, dont chaque degré rapproche l'homme du ciel.

Les initiatives des esprits qui rompent avec les opinions régnantes, ne sont pas les moins vigoureux instruments de ces transformations successives. Quand même il n'en résulterait qu'un peu de défiance du présent, et le désir de s'en isoler afin de le juger d'une manière plus impartiale, cet éveil serait encore un grand bien. On s'endort si volontiers sur les habitudes prises, même les plus vicieuses et les plus fatales ; on se livre si aisément au courant des routines, malgré les protestations du cœur, et les révoltes de la conscience ! La négation de ce qui est, en renversant l'état consenti des sociétés, ramène le problème de leur organisation à ses termes naturels, place le terrain de l'examen, et brise les lignes d'une optique de convention. C'est en cela que les cris d'alarme sont surtout utiles ; ils secouent l'humanité de sa torpeur, la rendent au sentiment de sa mission, l'obligent à reprendre sa marche à tra-

vers les siècles. On résiste, il est vrai, à ces appels subversifs, on se tient en garde contre les systèmes de dénigrement absolu et de rénovations chimériques, mais on les discute, on les combat, et de cette controverse naît le doute qui se traduit bientôt en un besoin de changement. Qu'en résulte-t-il ? Une infiltration continuelle d'éléments nouveaux dans un monde en apparence stationnaire, un mélange de témérité et de prudence, de résistance et de mouvement qui constitue la vie et l'essence des sociétés.

Ne serait-ce qu'à ce titre, les ouvriers turbulents de la pensée, les poëtes qui arrangent l'univers au gré de leur muse, les penseurs qui croient avoir la conscience et l'inspiration d'un état meilleur, les utopistes enfin, dans la plus belle acception du mot, auraient quelque droit au respect et à l'attention des hommes. Ils comptent dans l'ensemble des existences, comme un stimulant, un aiguillon nécessaires. Quelques-uns sont des insensés, d'autres sont de véritables révélateurs. Tous sont utiles, car au creuset du temps, la gangue se dégage, et l'or reste. N'a-t-on pas d'ailleurs, à toutes les époques, traité de folie ce qui dépassait le niveau de la sagesse courante ? Qui condamna Socrate à la ciguë, le Christ à la croix ? Les sages de l'aréopage et du prétoire. Qui jeta Galilée dans un cachot ? Les sages de l'inquisition. Même dans les cerveaux les plus aventureux, il peut germer des idées fécondes, comme

aussi plus d'une faiblesse se logea souvent dans des têtes d'élite. Archimède courait à demi nu dans les rues de Syracuse; Pascal voyait un abîme à ses côtés; Newton commentait l'Apocalypse, et prenait le pape pour un antechrist. L'homme est ainsi fait: toujours de la lie, même dans les vases d'élection; toujours des signes d'impuissance à côté des signes de force. Or, si chaque lumière a son ombre, et si toutes les ténèbres ont leurs éclairs, qui oserait professer encore des admirations exclusives ou des mépris absolus? Il faut chercher la vérité partout, même au sein de l'erreur, même dans les rêves. Là est le devoir, là est la science.

Il n'entre point dans notre cadre de faire ici une histoire complète des bizarreries, des témérités de l'esprit humain. La nomenclature en serait trop longue. Les idéologies pures, les théories métaphysiques, politiques ou religieuses, demeurent réservées pour d'autres études. Ainsi il ne sera question ni des gnostiques, ni des théosophes, ni des mystiques, ni des thaumaturges, ni des grands hérésiarques, dont les spéculations n'ont pu avoir qu'une influence indirecte et lointaine sur le mouvement social. Nos recherches porteront de préférence sur les penseurs qui se sont préoccupés à la fois de ce monde et de l'autre, mais de la terre plus encore que du ciel. Ce départ fait, il en reste encore assez pour que toute audace contem-

poraine retrouve son analogue dans les âges; pour que tout novateur ait son ascendant, tout réformateur son précurseur. Ce qu'il faut voir surtout dans cette poursuite opiniâtre du problème social, c'est moins son impuissance que son irrésistibilité. N'est-ce pas là le gage d'un succès plus ou moins prochain, et peut-on admettre que Dieu se plaise à pousser impérieusement l'esprit humain vers des recherches éternellement vaines?

Entre les hommes dont le nom se rattache à des expériences d'organisation sociale, il y a dès l'abord deux catégories à consacrer, l'une comprenant les spéculations, l'autre les applications; l'une pour les conceptions demeurées à l'état de rêves, l'autre pour les projets qui ont été convertis en fait. La première catégorie est essentiellement individuelle, la seconde est plutôt collective; celle-ci embrasse les hommes isolés, celle-là les associations. De l'une à l'autre, il y a toute la distance qui sépare l'imagination de la réalité, l'invention de l'exécution, la théorie de la pratique.

Arrêtons-nous d'abord aux hommes qui se sont inspirés de créations idéales, de fantaisies rêvées, soit pour faire la critique de notre monde, soit pour en organiser un meilleur. Nous passerons ensuite aux sectes qui, se séparant des coutumes en vigueur, ont proclamé et observé un état social à leur usage.

II

Utopies particulières.

PATON, THOMAS MORUS, CAMPANELLA, HARRINGTON, LE CHANCELIER BACON, DANIEL DE FOE, HALL, FÉNELON, L'ABBÉ DE SAINT-PIERRE, MORELLI, BABEUF, RÉTIF DE LA BRETONNE, ETC., ETC.

Sur le terrain des faits, les temps modernes ont vaincu l'antiquité, mais elle leur a laissé peu de conquêtes à poursuivre dans les champs de la pensée. Le plus grand, le plus sublime des utopistes appartient à la philosophie grecque. C'est Platon. Sa république imaginaire a défrayé presque toutes les fictions sociales qui se sont succédé depuis. Tout ce que la raison et le sentiment peuvent combiner de plus harmonieux, de plus consolant, de plus doux, se trouve à l'œuvre dans ce rêve, idéal complet de la perfectibilité antique. Le souffle chrétien n'a pas passé là-dessus, on le voit; le système de catégories y pèse encore sur les hommes; on y fait une part à l'esclavage comme à une nécessité fatale; mais ces sacrifices à l'esprit du temps n'altèrent ni la grandeur de la conception, ni sa beauté, ni son génie, ni sa grâce. L'élan est si heureux que le philosophe va parfois jusqu'à s'affranchir des liens qui l'attachent à son siècle pour atteindre, par une sorte

de prescience, à des formes sociales qui se sont réalisées dans les siècles postérieurs.

L'antiquité ne comprenait pas l'ordre sans des conditions inflexibles de hiérarchie. Aussi Platon crée-t-il dans sa république, trois classes qui ne se mêlent que par exception ; les magistrats, les guerriers, les artisans ou laboureurs. Les vertus de chacune de ces classes sont analogues à sa fonction sociale : aux magistrats la sagesse, aux guerriers le courage, aux ouvriers la tempérance. Race d'or, race d'argent, race de fer; des bergers, des chiens, un troupeau, voilà la société. Ainsi, même dans ce monde de fantaisie, Platon laisse subsister le plus actif dissolvant de toute agrégation d'hommes : la rivalité des castes ; il reproduit ces divisions impérieuses, ces barrières désolantes qui frappèrent d'immobilité les civilisations anciennes et agirent, par voie de compression, sur l'essor du génie humain. L'Inde et l'Égypte n'avaient point procédé autrement. Brames, Xatryas, Soudras ; hiérophantes, guerriers, laboureurs, c'est toujours un ordre social fondé sur nos trois organes, la tête, le cœur et les bras ; c'est l'intelligence et la force s'attribuant la part du lion sur le travail, c'est une exploitation modérée, mais inexorable dans sa modération. Platon le sent si bien qu'il se prend à reculer lui-même devant son propre ouvrage, et cherchant une issue aux objections, il s'écrie : « Vous êtes tous frères, mais le Dieu qui

« vous a formés a fait entrer de l'or dans la com-
« position de ceux qui sont propres à gouverner les
« autres ; aussi sont-ils les plus précieux. Il a mêlé
« l'argent dans la formation des guerriers, le fer et
« l'airain dans celle des laboureurs et des artisans.
« Mais il pourra se faire qu'un citoyen de la race
« d'or ait un fils de la race d'argent ; qu'un autre de
« la race d'argent engendre un fils de la race d'or,
« et que la même chose ait lieu à l'égard de la troi-
« sième race. »

Ainsi, par une heureuse inconséquence, le philosophe brise lui-même le principe qu'il voulait consacrer. Là où le mélange des castes est possible il n'y a plus de castes, et la fusion n'est qu'une question de temps. Il y a mieux : dans le livre des *lois*, Platon s'efforce d'introduire au sein des mœurs et des intérêts l'égalité absolue qu'il bannissait naguère de son organisation sociale. Après avoir différencié les rangs, il fonde la communauté des biens. « Quelque
« part que cela arrive ou doive arriver, dit-il, que
« les richesses soient communes entre tous les
« citoyens. » Encore s'il s'arrêtait là ! Mais son rêve l'emporte et il va jusqu'à la promiscuité. « Que les
« femmes soient communes, que les enfants soient
« communs et qu'on apporte tous les soins imagina-
« bles pour retrancher du commerce de la vie jus-
« qu'au nom même de la propriété. » Abolir la famille et vouloir perpétuer les castes est une con-

tradiction bien peu philosophique, et, pour l'expliquer, il faut croire que, dans la pensée de l'illustre utopiste, l'une de ces exagérations était l'expiation de l'autre. Ce sont là des taches, mais par combien de beautés ne sont-elles pas rachetées ! Comme tout dans cette république respire le sentiment de l'ordre, l'instinct de la justice, la conscience du devoir ! Le cœur se dilate, s'épanouit, et l'on est tenté de s'associer à l'orgueil enthousiaste du créateur, lorsqu'arrivé au bout de son œuvre il s'écrie : « Voilà bien la plus belle république qui ait jamais existé (1). »

Après la conception de Platon, la plus célèbre est celle du chancelier Thomas Morus, l'*Utopie*, qui a donné son nom à tous les rêves identiques. Thomas Morus ne va pas, comme Platon, jusqu'à la communauté des femmes, il n'admet pas non plus la distinction des castes. On sent que le christianisme a passé par là avec ses influences chastes et libérales. Monogamie absolue, fraternité universelle, pudeur dans les rapports entre les sexes, fusion de catégories entre les hommes, c'est un pas de fait sur l'idéal des Grecs. On s'explique à peine comment Morus a pu se rattacher au préjugé antique par son plus mauvais côté, l'esclavage. L'île d'Utopie a des esclaves, peu

(1) Voir là-dessus : *l'Histoire de l'Économie politique* de M. Blanqui, tome I, chapitre III. L'utopie de Platon est parfaitement appréciée dans cet ouvrage au point de vue économique.

nombreux, il est vrai, deux par familles de quarante personnes, mais de vrais esclaves pourtant. La base de ce gouvernement est l'élection. On a un *philarque* pour trente familles et un *protophilarque* pour chaque dix philarques. Le conseil des protophilarques se renouvelle chaque année, ainsi qu'un sénat qui procède d'un autre mode électif. Le roi seul est nommé à vie par ces deux assemblées, représentation libre et mobile des familles. La communauté des biens est en vigueur dans l'île d'Utopie. Les magistrats distribuent les instruments de travail, et la production, réalisée par tous, appartient à tous. La tâche corporelle est d'ailleurs modérée : on ménage, en Utopie, les forces de l'homme. En revanche on songe à ses plaisirs, à ses délassements sensuels. Les repas, pris en commun, sont accompagnés de raffinements inouïs; la musique les égaye, les parfums les plus exquis y flattent l'odorat des convives. User de tout et n'abuser de rien, telle est la règle de la vie. Le mépris des métaux précieux, signes de la richesse, la tolérance religieuse la plus entière, des mœurs douces et paisibles, des usages simples, des lois, empruntées au droit naturel complètent cette organisation imaginaire qui, dans bien des détails, côtoie et continue le chef-d'œuvre du philosophe athénien.

Il en est de même d'une foule d'autres fictions qui toutes reproduisent un âge d'or, une féerie à peu près semblables. Ainsi le moine calabrais Campa-

nella, propose sa cité du Soleil (*Civitas solis*), création fantastique pleine de grandeur (1) ; ainsi Harrington imagine son *Oceana ;* le chancelier Bacon sa *Nova Atlantis,* Daniel de Foé son *Essay of projects,* Hall son *Mundus alter,* Fénelon sa *Salente* et son *Voyage dans l'île des Plaisirs ,* l'abbé de Saint-Pierre son *Rêve de paix perpétuelle,* Morelly sa *Basiliade,* longtemps attribuée à Diderot ; Rétif de la Bretonne sa *Découverte australe* (2). Toutes ces conceptions relèvent de la donnée grecque et ne s'en séparent que par des nuances. Chaque rêveur colore les choses à sa manière et arrange une société au gré de sa fantaisie, de ses tendances, de son humeur. Presque toujours c'est un retour vers la nature plutôt qu'un appel aux raffinements de la civilisation. L'églogue y domine : on y sous-entend comme point de départ le silence des passions, l'harmonie des intérêts, l'union des âmes, l'association des volontés. On suppose des hommes parfaits pour arriver à un monde idéal. Le monument est irréprochable, seulement il n'a point de base. S'il pouvait se tenir en l'air, on aurait une merveille. Hélas ! à la première étreinte tout

(1) Campanella est aussi l'auteur d'une fiction intitulée : *Monarchia Messiæ* (Monarchie du Messie).

(2) De nos jours même, l'un des esprits les plus exacts et les plus positifs du siècle, Jean-Baptiste Say, a payé son tribut au besoin de l'idéal dans un roman moral et allégorique intitulé : *Olbie* ou *Essai sur la manière de réformer les mœurs d'une nation.*

disparaît ; on croyait se jeter dans les bras d'une réalité et l'on n'embrasse qu'un nuage.

Ces révoltes ironiques, ces critiques douces et détournées, émanent d'ordinaire des cœurs tendres qui s'affligent des misères humaines, plutôt qu'ils ne s'en scandalisent Mais il est des tempéraments plus impétueux qui savent rompre ouvertement avec la société et qui, pour la combattre, dédaignent les armes allégoriques. Cette protestation directe a eu ses organes dans toutes les époques. Aux premiers temps de l'ère chrétienne, le millénaire Papias ; au moyen âge, ce Roger Bacon, qui arracha tant de secrets à la nature ; Arnauld de Villeneuve et Raymond Lulle, ses continuateurs ; puis des penseurs comme Giordano Bruno, comme Van Helmont, Telesio, Marcile Ficin, Pomponazzo, Reuchlin, Pic de la Mirandole, Nicolas de Munster, Galiani, François Patrizio, Cardan et Savonarole, le précurseur de Luther; enfin plus près de nous, Hobbes, Ramus, Spinosa, Bayle, Helvétius, Condorcet, Mercier, le marquis de Mirabeau, Gavoty, Babeuf; que de novateurs se sont rencontrés dans le cours des siècles, qui, s'isolant de la société pour la juger, l'ont combattue, les uns avec violence, les autres avec sagesse; les uns superficiellement, les autres avec profondeur! Que le principe de l'autorité fût inflexible ou complaisant, que la discipline des idées fût molle ou impitoyable, que la foi aux traditions fût vive ou

relâchée, ces esprits frondeurs ne se produisaient, ne se révélaient pas moins, soit pour vaincre l'indifférence, soit pour affronter la persécution; pour subir le martyre du corps ou le martyre de l'esprit, la prison ou la raillerie.

L'histoire est pleine de ces douleurs. Giordano Bruno et Savonarole sont brûlés vifs par l'inquisition; Campanella languit vingt-sept ans dans un cachot et subit la torture sept fois en vingt-quatre heures; Roger Bacon est incarcéré comme suspect de sorcellerie; Telesio et Harrington meurent par le poison; Van Helmont et Pomponazzo sont en butte à des persécutions sans nombre; Hall est dépouillé de tous ses biens, Ramus périt assassiné. Même en des temps plus tolérants et plus voisins de nous, on voit Spinosa se dérober par une vie mystérieuse à des colères implacables; Hobbes, forcé de se réfugier chez l'un de ses disciples; et Fénelon lui-même, l'inoffensif et docile Fénelon, atteint d'un bref pontifical, abjurer, sous le coup des vengeances molinistes, les tendres hardiesses de son imagination. N'importe; l'inspiration est si caractérisée chez ces libres penseurs, la mission est si formelle qu'elles triompheront de tous les empêchements, de toutes les tortures, de tous les périls. Ce qui doit se dire se dit, chaque siècle articule ses réserves, et la protestation se transmet et se continue d'une génération à l'autre. Tantôt c'est le cœur qui s'insurge, tantôt

c'est la raison ; tantôt la rébellion est timide, tantôt elle est véhémente. La nuance, le détail, le mode d'expression varient, mais le principe reste le même et le but aussi. La grande famille des utopistes se diversifie, mais ne s'interrompt pas (1).

Au surplus, ces témérités individuelles sont moins significatives que ne le sont les scissions collectives. Entre les unes et les autres, il y a toute la distance qui sépare une opinion d'un fait. De tous les temps, il s'est rencontré de ces associations d'hommes, constituées à l'état de protestation vivante. Sous le couvert d'une soumission extérieure, elles ont pu organiser un État dans l'État, un monde dans notre monde. La vie sociale lui semblait tellement antipathique aux principes éternels de la nature, à l'instinct du cœur, aux conseils de la raison, qu'elles ont imaginé et pratiqué une civilisation particulière, mieux appropriée à leurs sentiments et à leurs besoins, à leurs intérêts et à leurs sympathies. C'est l'utopie en action, fonctionnant soit comme appel, soit comme censure. Quelques-unes

(1) Il nous reste à citer encore Rabelais et Mme de Coëslin. Rabelais parle du pays de Thélème où les habitants ont pris pour devise : *Fais ce que tu voudras*, ce qui contribue beaucoup au bonheur commun. Mme de Coëslin donne à son tour, dans sa *Correspondance*, la définition suivante : « *Les passions sont d'institution divine, les vertus d'institution humaine.* » Voilà qui touche, d'une manière bien directe, aux formules de Charles Fourier et de Robert Owen.

de ces associations empruntèrent au christianisme ses règles conventuelles, d'autres sa morale, d'autres son dogme. Les plus hardies poussèrent plus loin leurs formules d'émancipation et puisèrent dans la loi païenne une portion de sa liberté dans les rapports des sexes. Toutes eurent la prétention de donner le dernier mot de la civilisation et d'être l'expression la plus avancée de la sociabilité humaine. On va jeter ici un coup d'œil rapide sur les plus essentielles.

III

Sectes sociales.

ESSÉNIENS ET THÉRAPEUTES.—MORAVES.—SHAKERS ET DUNKERS.—JÉSUITES DE L'URUGUAY, ETC.

La première communauté que l'on rencontre dans les siècles est celle des *esséniens*, dont la formule concorde si évidemment avec celle du christianisme, que le savant bénédictin Montfaucon ne consent pas à y voir une secte antérieure à son établissement. Les dates sont pourtant décisives et il est hors de doute que, si l'identité existe, il faut faire procéder la loi du Christ de la philosophie essénienne, et non

la philosophie essénienne de la loi du Christ. Ce que l'on sait des esséniens est très-précis. Josèphe et Pline confirment sur presque tous les points les détails que donne Philon à leur sujet, et qui sont fort explicites, comme on va le voir :

« On les nomme esséniens, dit l'historien juif, mot que par une étymologie un peu arbitraire, je ferai venir d'*hosios* (*saint*), parce qu'en effet aucuns mortels ne vivent plus saintement, non en sacrifiant à Dieu des animaux, mais en élevant leurs âmes vers lui. Ils habitent surtout des villages, fuyant les villes pour éviter autant l'infection physique que la contagion morale. Les uns s'occupent d'agriculture, les autres des arts, enfants de la paix. Ils n'amassent ni or ni argent ; ils ne cherchent pas à agrandir leurs propriétés par des acquisitions nouvelles. Ils se contentent de ce qui est nécessaire à la satisfaction des premiers besoins de la vie. Pour cela ils ne s'estiment pas moins riches, car la richesse consiste plutôt dans la modération des désirs que dans l'étendue des possessions. Chez eux on ne trouverait pas un seul ouvrier qui voulût travailler à fabriquer une arme d'aucune sorte, une flèche, un dard, une épée, une cuirasse, un bouclier. Il y a mieux ; ils se défendent de toute espèce de commerce, source d'avidité et de luxe. Point d'esclaves parmi eux, ils sont tous libres, tous égaux. Ils considèrent la domination comme une injustice et une impiété, tant

pour ceux qui commandent que pour ceux qui obéissent ; ils trouvent qu'elle viole la loi de nature qui a fait tous les hommes frères et disent que l'avarice seule a pu détruire ce lien, en soufflant la guerre ici-bas. En fait de science, ils ne reconnaissent que ce qui concerne l'existence de Dieu et la création de l'univers, et surtout nos lois morales, dans lesquelles règne l'inspiration divine. Ils les étudient en tous temps, mais plus particulièrement le septième jour. Ils se forment à la sainteté, à la justice, à l'économie domestique, aux devoirs sociaux, en se réglant sur trois principes qui résument toute leur doctrine : *aimer Dieu, aimer la vertu, aimer les hommes.* Leur amour pour Dieu se prouve par la pureté de leur vie, par leur chasteté, par le soin qu'ils ont de tout rapporter à la Divinité. Leur amour pour la vertu résulte suffisamment de leur mépris pour tout ce qui est richesses, volupté, vaine gloire, comme aussi de leur patience, de leur frugalité, de leur tempérance, de leur simplicité, de leur constance et de leur respect des lois. Quant à leur amour du prochain, ils le prouvent par leur bienveillance, leur équité, leur charité et par un système de communauté, sur lequel il n'est pas sans intérêt de s'appesantir. Les esséniens n'ont point de maison qui appartienne en propre à l'un d'eux ; toute habitation est à tous. Non-seulement ils y vivent en famille, mais le coreligionnaire voyageur a le droit

d'y être admis. Les provisions sont communes, le vestiaire, l'office, le réfectoire sont communs; ils habitent ainsi sous le même toit et mangent à la même table. Nulle part on ne rencontre rien de pareil. Ce que chacun d'eux a gagné par son travail de la journée n'est pas même une propriété particulière : on le verse à la masse pour l'appliquer aux besoins de tous. Les faibles et les malades ne sont ainsi ni méprisés ni abandonnés; ils trouvent le nécessaire dans le superflu des hommes valides et ils peuvent en jouir sans honte, car c'est également leur propriété. On ne saurait se faire une idée du respect dont on entoure les vieillards esséniens, et de la tendresse qu'on leur porte. On dirait des enfants pleins d'amour qui viennent en aide à leurs pères, et ces enfants se comptent par milliers. Voilà de vrais athlètes de vertu, au-dessus des atteintes de la calomnie, car il n'est personne qui ne se soit plu à rendre hommage à la perfection et à la sagesse de leur communauté. »

A ce témoignage de Philon, Josèphe ajoute d'autres détails : « Les esséniens, dit-il, sont unis par les liens d'une affection mutuelle. Ce sont les meilleurs et les plus moraux des hommes; leur principale occupation est l'agriculture; leur égalité est admirable. Tous les biens sont communs entre eux, et celui qui est riche ne jouit pas plus de ses richesses que celui qui n'a rien apporté. Ceux qui

pratiquent ce genre de vie, ne sont guère plus de 4,000. Ils n'épousent pas de femmes, et ils n'ont point d'esclaves; mais ils adoptent des enfants et remplissent les uns vis-à-vis des autres l'office de serviteurs. Ils choisissent, pour gérer leurs revenus, les meilleurs d'entre eux, et confient aux prêtres la préparation de leurs aliments. » Ailleurs le même auteur complète ces renseignements : « Les esséniens font peu de cas de leur parure, pourvu que leurs vêtements soient propres et blancs. Ils n'ont pas de ville particulière, mais ils vont se loger les uns chez les autres; ils n'achètent ni ne vendent, mais chacun fournit ce qu'il a en son pouvoir, et reçoit à son tour d'un autre ce dont il a besoin. Après avoir travaillé jusqu'à la cinquième heure, ils se purifient et vont prendre en commun un repas, qui s'ouvre par la prière. Ils évitent les serments comme marque du parjure, et n'admettent pas les étrangers dans leur communion, sans des initiations et des épreuves préparatoires. »

Telle est la substance de ce que l'antiquité nous enseigne sur les esséniens. Il est facile de reconnaître les rudiments du christianisme, soit dans cette abolition de l'esclavage, si nouvelle parmi les sociétés anciennes, soit dans ces repas en commun qui ne sont autre chose que les agapes ou l'eucharistie. Ce code essénien est plein de reflets évangéliques; on y voit poindre cet ascétisme qui engendra plus

tard les écarts de la ferveur monastique, on y surprend au berceau le sentiment exclusif de l'égalité, poussé jusqu'à la vie commune, on y retrouve les chastes et mâles vertus que prêchèrent les premiers apôtres. Utopie, dira-t-on? Soit : mais l'Évangile lui même n'est-il pas une utopie? Sur quel point du globe, dans quelle société, à quelle époque, ce divin répertoire de morale a-t-il été entièrement et sincèrement appliqué? Où a-t-on vu la réalisation complète de cette loi de tendresse et de dévouement, d'abnégation et de charité? Cette loi était faite pour des anges, et ce sont des hommes qui l'ont interprétée. Du reste, l'organisation de la communauté essénienne était sur bien des points incompatible avec le développement des sociétés; elle n'a jamais eu ni la majesté, ni la portée de la révélation évangélique. Combinée en vue d'un seul sexe, elle était vouée d'avance à la stérilité et à l'impuissance.

L'association des Moraves ou *Hernhutters* repose sur une base plus large. La vie commune comprend les deux sexes. L'organisation y est toute de sentiment. « Le cœur trompe moins que la raison, » disent-ils. Et ils se fient plutôt à la bonté qu'à l'intelligence. Leur religion est un christianisme très-simplifié : aimer Dieu, aimer son prochain, voilà la loi et les prophètes. Chez eux point de prêtres; les anciens disent la prière de chaque jour, et prononcent un discours le dimanche. Le

régime est celui d'une égalité absolue, et d'une communauté complète quant aux intérêts. Une vaste maison loge toutes les familles. Celle de Zeist a compté un effectif de trois mille âmes. Chaque frère exerce un métier ou un art, et le produit de son travail, versé à la masse, défraye les besoins communs. Point de distinctions, point de catégories : il n'y a là que des frères, cherchant à se surpasser en bienveillance et en affection mutuelles. La seule hiérarchie qui existe chez les moraves, est volontaire. Chaque maison choisit un *maître* qui n'a d'autres priviléges que celui d'une responsabilité plus grande. Il traite pour la communauté, et rend ensuite compte de sa gestion. A ses côtés et dans un autre département, figure une *maîtresse* qui préside à l'économie domestique de la maison. Le *maître* et la *maîtresse* ne peuvent être époux, et ce grade ne confère aucun privilége, bien s'en faut, au conjoint non titulaire. On a reproché aux moraves un état de promiscuité. Tout prouve que ce reproche est une calomnie gratuite. Les mariages sont au contraire, chez eux, l'objet d'attentions délicates et de soins scrupuleux. L'intérêt n'a rien à y voir : c'est l'inclination seule qui les décide : aussi sont-ils presque toujours heureux. La communauté dote les fiancés, leur fournit un petit mobilier, et un vieillard, en présence de tous les frères, bénit leur union. La communauté se divise en *tropes* qui con-

stituent la nuance religieuse, et en *chœurs* qui déterminent les différences d'états, d'âges et de sexes.

Il y a les *chœurs* des hommes, des femmes, des veufs et des veuves, des garçons et des filles. La couleur des rubans sert à distinguer les femmes, les veuves et les filles. Il y a peu de célibataires parmi eux. Dans chaque maison, les enfants sont élevés ensemble, comme s'ils appartenaient au même père. L'éducation se poursuit en commun pour tous, sous la surveillance de douze frères, et quand l'âge est venu, on enseigne un art ou un métier à chacun des jeunes pupilles. La maison entière se réunit pour le repas, fête de famille à laquelle président la décence et la gaieté. A la mort d'un frère, ce ne sont pas ses enfants, mais la communauté qui hérite. Les diverses maisons moraves sont liées entre elles par des rapports suivis ; elles concourent toutes aux efforts d'une propagande qui embrasse les Antilles, l'Amérique continentale, le nord de l'Europe, le midi de l'Afrique, et jusqu'au Groënland. Ces missions empruntent généralement leurs noms aux Écritures : Bethléem, Génésareth, Saron, Galilée. Colonisateurs actifs, il est rare que les moraves échouent dans leurs entreprises. Ils ont les deux vertus qui triomphent des obstacles : la bonté et la patience.

On le voit : des esséniens aux moraves il n'y a que la distance qui sépare le Mosaïsme du christia-

nisme. La base est la même et plusieurs détails sont identiques. La famille morave est plus complète seulement, moins ascétique, plus mondaine. Elle ne sacrifie pas la chair à l'esprit, et en ce sens elle se rapproche davantage des plans de Saint-Simon et de Charles Fourier. Chez les quakers l'austérité se retrouve ; le stoïcisme des esséniens reprend le dessus. Les quakers, sans négliger le fond des choses, semblent surtout s'être donné pour mission de protester contre les formes sociales. Ils s'attaquent à ce qui n'a qu'une valeur de convention, et tendent à restituer aux mots leur sens rigoureux. Les banales expressions de politesse, les tours vides ou hypocrites sous lesquels la pensée se déguise, sont bannis de leur langage usuel. Ils n'emploient que le tutoiement, n'ôtent jamais leur chapeau en guise de salut, et s'abstiennent de tout serment. Leur seule loi est de dire tout ce qu'ils pensent, et de ne dire que ce qu'ils pensent. Du reste, une égalité véritable, une dignité réelle, règnent parmi eux, et sous des dehors austères ils cachent souvent des âmes dévouées. Leur morale est celle de l'Évangile pris à la lettre : la fraternité en action. Ils ne connaissent point de pauvres; la mendicité est incompatible avec l'amour du travail, et les infirmes et les vieillards ont leur caisse d'épargnes dans l'activité commune. Quand l'un d'eux éprouve des revers, ses coreligionnaires viennent à son secours.

L'histoire de cette secte est pleine de bienfaits rendus à l'humanité. On sait par quels procédés Guillaume Penn fonda sa république américaine. Le premier il comprit que la guerre était un mauvais moyen de colonisation, et que la justice, même envers des sauvages, valait mieux que la force. Après lui, d'autres quakers protestèrent contre la traite des esclaves. Dès 1727, Woolman et Benezet, chefs de la secte, déclarèrent que l'esclavage était incompatible avec le sentiment de l'égalité chrétienne, et prêchant d'exemple, ils affranchirent tous leurs nègres. Aucune œuvre de charité ne trouva les quakers indifférents. C'est à eux que l'on doit un comité pour la civilisation des sauvages, mission dans laquelle Warner Millins et sa femme ont employé une portion de leur fortune. Longtemps on vit Mme Fry, de Londres, se dévouer tout entière à l'amélioration de la prison de Newgate, sentine qu'elle parvint à purifier. Des missionnaires, choisis dans leur sein, acceptent la tâche de visiter les écoles, les hôpitaux, et de remplir sans ostentation, sans amour de vaine gloire, le rôle de consolateurs et de bienfaiteurs. Quelques singularités de leur vie ont pu prêter au ridicule, mais la calomnie n'a eu aucune prise ni sur leurs mœurs, ni sur leur conduite. La pureté, la loyauté, l'amour du travail, la sobriété, la gravité, la décence règlent leurs actions. Ils n'attachent de prix aux choses qu'en

raison de leur utilité, et sont trop portés à dédaigner les arts, luxe de l'existence humaine. Voilà le principal écueil de leur doctrine. Elle exclut la poésie, elle étouffe l'imagination, elle repousse les satisfactions délicates de l'esprit et des sens. Cependant la grandeur des vues se retrouve chez eux à propos des travaux industriels. Leur colonie de Colebrookdale en offre la preuve ; les procédés les plus avancés y ont trouvé une application précoce. Des chemins de fer, un pont d'une seule arche, jeté sur la Saverne, un plan incliné pour les bateaux, sont autant de témoignages du génie industriel de ces religionnaires, et sous leurs mains cette vallée anglaise est devenue un asile de paix, d'ordre, d'activité et de bonheur.

Les *dunkers* et les *shakers* peuvent être considérés comme des nuances des quakers dont ils ne se séparent que par quelques bizarreries religieuses. La communauté de biens, facultative chez les quakers, est ici, dans bien des cas, obligatoire, et les établissements ont souvent offert le même aspect patriarcal, la même physionomie touchante. Ephrata, New-Labanon ont eu ou ont encore ce caractère. Le célibat semble être la règle de ces communautés ou plutôt de ces colonies religieuses et agricoles. A New-Labanon, on lit ces mots sur la porte de la maison de correction : « Ils sont hors de la grâce. » Les memnonites partagent, avec les quakers, l'hor-

reur du service militaire. Plutôt que de céder sur ce point, ils ont préféré l'expatriation : ils occupent quarante villages dans la Russie méridionale. Les baptistes, les anabaptistes et leurs variétés, se rattachent aux sectes qui précèdent par une tendance à la communauté sociale. Les lecteurs de Suède seraient plutôt des illuminés à la manière de Swedenborg, absorbés dans la méditation des écritures et dans la recherche d'une exégèse mystique. Les doukhobortses, schismatiques grecs, vont jusqu'à la promiscuité. Les sandemaniens, les adamites, les glassites, les millénaires et une foule d'autres se confondent par quelques affinités plus ou moins caractéristiques, et rappellent l'organisation conventuelle mêlée à des combinaisons sociales. Dans presque toutes ces sectes, les agapes ou repas en commun font partie de la règle et remplissent un rôle.

Un essai caractéristique dans les mêmes voies est également celui des missions de l'Uruguay et du Parana. Ces missions ou *réductions*, fondées par les jésuites, semblent avoir été soumises à un régime patriarcal mêlé de discipline catholique. Il n'est pas douteux que les Indiens ne lui aient dû longtemps un bonheur qui les a fuis depuis qu'on les a violemment séparés de leurs civilisateurs religieux. La vie de ces réductions tendait à faire passer dans la pratique la fraternité, le dévouement mutuel, l'obéissance

naïve des premiers âges du christianisme. La communauté y existait plutôt dans les mœurs que dans les lois. Chacun y avait son champ, son troupeau ; mais il existait, en dehors de cette propriété individuelle, un domaine appartenant à tous, exploité par tous, que l'on nommait *la possession de Dieu*. Les produits en étaient affectés à l'entretien des infirmes, à la guérison des malades, aux frais de la guerre, aux calamités causées par la disette, au payement du tribut envoyé au roi d'Espagne. Quant aux hameaux, bâtis sur un plan uniforme, ils réunissaient les conditions désirables de salubrité, d'harmonie et même d'élégance. Ces colonies étaient heureuses et florissantes lorsque la jalousie de quelques ordres rivaux parvint, en 1760, à faire expulser les jésuites des contrées brésiliennes. Aucun de ces établissements ne put survivre à cette épreuve. Privés de leurs fondateurs, ils succombèrent tous. La valeur d'un régime sociétaire tient plus qu'on ne le suppose aux détails d'une application intelligente et patiente. Les missions de l'Uruguay en sont la preuve (1).

A suivre cette récapitulation bien incomplète, il est aisé de se convaincre que les idées de réforme sociale rencontrent toutes, en remontant les âges,

(1) En 1730, les missions de l'Uruguay comprenaient 29,500 familles, présentant un effectif de 133,700 âmes.

leur source cachée, leur filiation mystérieuse. L'absorption de la famille dans la communauté qui préoccupe à la fois Saint-Simon, Fourier et Owen, se retrouve dans Platon, dans Morus, chez les esséniens, chez les moraves. Si la formule diffère, le principe est exactement le même. On pourrait le reconnaître encore dans Nicolas de Munster, qui rêve une *famille d'amour ;* dans la doctrine du curé de Farein, qui va jusqu'à l'abolition de l'héritage, en disant qu'Adam n'a point fait de testament ; dans les mœurs des piétistes et dans le code singulier que Labadie imposait à ses pieuses néophytes. L'imitation va même quelquefois plus loin, et la division des castes de Platon en magistrats, guerriers et laboureurs, inspire évidemment les trois catégories de la société saint-simonienne ; les savants, les artistes, les industriels.

Quant à la promiscuité, à l'émancipation complète de la femme, à la liberté et à l'égalité des rapports entre les sexes, l'antiquité avait laissé là-dessus peu de chose à faire aux plus ardents disciples de Saint-Simon. On a vu que Platon lui-même a quelquefois envisagé l'amour sous cet aspect assez peu platonique ; mais d'autres sont allés plus loin. Les sectateurs de Carpocrate, les disciples de Prodicus, les Florians dont parle Philastre peuvent passer pour les continuateurs des lupercales et des mystères de la bonne déesse. Les dulcinistes, les

fossariens, les multipliants, les picards, les vaudois, les frères de l'esprit libre, ne professaient pas une morale plus austère, et leurs assemblées pieuses n'étaient qu'un prétexte pour couvrir de nocturnes orgies. N'a-t-on pas vu au moyen âge un Tanquelin marcher, par la conquête des femmes et la fascination des maris, vers une sorte de théocratie, se procurer une liste civile à leurs dépens, et se promener dans les rues sous l'escorte de trois mille disciples armés? David George allait plus loin en théorie, et véritable précurseur du chef de la famille de la rue Monsigny, il disait: « La promis-« cuité des conjonctions sert à vaincre la chair, à « devenir spirituel, et à avoir une postérité sainte. » Le persan Mazdak n'était pas d'un autre avis; Rammohun-Roy, le brame philosophe, admettait aussi qu'il fallait faire quelque chose pour l'autre sexe, et Frank, juif de Valachie, s'élevait contre la prière hébraïque, qui dit: « Bénis sois-tu, créateur, de ce « que tu ne m'as point fait femme. » Les femmes, de leur côté, n'ont, dans aucun temps, renoncé à se faire par leurs mains la place qu'elles méritent. S'agit-il d'une émancipation intellectuelle, on rencontre Hypathie qui succède à la chaire de Photin; Agapie, chef d'une branche de gnostiques; Priscilla et Maximilla, fondatrices de sectes? S'agit-il d'émancipation mystique, on trouve Mlle Brohon, Mlle Schurman, Antoinette Bourignon, Mlle Cheret,

Jeane Leade et la baronne de Krudener. Enfin, dans la voie d'une émancipation purement sensuelle, le choix des noms est seul embarrassant, et il suffit de citer, comme célèbres par leurs écarts, Marguerite Porrette, Guillermine la Milanaise et d'Abantonne, la grande prêtresse des turlupins. On le voit, la femme libre n'a manqué à aucune époque.

Les parodies de la mission du Christ ne sont pas rares non plus. Une femme, Gemaïma Wilkinson, prétend que Jésus s'est incarné en elle et lui a transmis le don des miracles. Elle convoque ses disciples en disant qu'elle va marcher sur les eaux. Quand ils sont rassemblés : « — Croyez-vous en moi? leur dit-elle. — Oui, répliquent-ils. — Très-bien ! poursuit la prophétesse, alors le miracle n'est pas nécessaire. » Van Helmont se fait envelopper de langes et exige qu'on le dépose dans une étable : cela suffit pour qu'il se croie un Christ. Un juif de la Moldavie se choisit douze disciples et affecte de ne parler qu'en paraboles. Toutes les lubies ont des représentants. Ceux-ci, comme les millénaires, attendent la réapparition de Jésus à jour, à heure fixes, et le président Agier, supputant d'après Isaïe, va jusqu'à fixer cet événement à la date de 1849. Ceux-là, rêvant l'unité du globe, le placent tout entier dans les mêmes mains, et Isidore Isolanis, précédant M. Buchez, appelle Adrien VI le chef de la république humaine. Fialin, curé de Marsilly, proclame à son

tour la république du Christ et compte beaucoup, ainsi que les millénaires, sur la venue du prophète Élie. Ce second avénement du rédempteur doit être accompagné d'une grande félicité terrestre, et comme l'a dit Saint-Simon après Papias, Lowth et Bellamy, de la réhabilitation de la chair.

Les tendances au panthéisme, inhérentes à la croyance saint-simonienne, revivent dans cette formule des templiers : « Dieu est tout ce qui « existe; tout est incréé. Dieu étant souverainement « intelligent, chacune des parties qui le constituent « est douée d'une portion de son intelligence. » Les doctrines du nivellement absolu, tel que le concevait Babeuf, respirent dans ce que disait Muncer, le fougueux anabaptiste : « Nous avons un père commun, « Adam. D'où vient donc la différence des rangs et « des biens? Pourquoi gémissons-nous dans la pau- « vreté, tandis que d'autres nagent dans les délices ? « N'avons-nous pas droit au partage des biens qui, « par leur nature, sont faits pour être partagés sans « distinction entre tous? Rendez-nous, riches du « siècle, rendez-nous ce que vous retenez injuste- « ment. » Les préoccupations sur le sort des classes pauvres et l'organisation d'un travail moins léger pour les uns, moins lourd pour les autres, sont la base et le but de toutes les utopies demeurées à l'état spéculatif, et de toutes les associations qui ont passé par les épreuves de la pratique. Le prin-

cipe était écrit dans l'Évangile : il suffisait de l'en dégager. Les scrupules de M. Owen sur le droit qu'a la société de rendre l'individu responsable de ses actes, défrayent les doctrines des antinoméens (1), des pélagiens, des familistes, des nécessariens, des déterministes. Doctrine humiliante pour l'homme et que d'Alembert a ruinée par une pensée aussi profonde que juste : « Quelques arguments, dit-il, « que l'on veuille opposer au sentiment, à la con- « viction intérieure de la liberté, l'homme agira « toujours comme s'il était libre. »

Ainsi notre siècle n'a pas le privilége des théories aventureuses ; il ne fait que continuer un mouvement dont il est facile de pénétrer les origines et de fixer la généalogie. L'esprit humain, enfermé dans sa prison terrestre, a de tous les temps cherché une issue et aspiré à des découvertes dans les champs de l'idéal. De là ces analogies, ces similitudes. La continuité des mêmes efforts ne prouve qu'une chose, l'utilité de la poursuite et la grandeur de son objet. C'est le problème de la vie, pôle où tend la pensée, même quand elle désespère de l'atteindre. Sachons donc gré aux hommes qui se dévouent à la tâche de sonder les abîmes et de s'élancer vers l'inconnu ; respectons-les, même quand ils se trom-

(1) Les antinoméens prétendent que l'homme est irresponsable de ses actes parce que Jésus-Christ a, non-seulement expié le passé, mais encore acheté l'avenir.

pent ; jugeons-les sans esprit de système, sans esprit de dénigrement, car il est possible que l'un d'eux rapporte enfin à nos sociétés flottantes, la branche d'olivier, le rameau de paix, gage d'alliance entre la terre et les cieux.

CHAPITRE II.

Saint-Simon et les saint-simoniens.

Tant que le saint-simonisme est demeuré debout avec ses prétentions exclusives et ses allures étranges, nul bon esprit, en dehors du noyau des adeptes, n'a pu avoir ni le désir, ni la pensée de s'occuper à fond de ses théories. Alors toute louange eût été prise en mauvaise part ; toute critique se serait trouvée en concurrence avec des poursuites judiciaires. L'école nouvelle était d'ailleurs si fière d'elle-même; elle se présentait avec un tel aplomb, elle avait une foi si robuste dans la supériorité de ses doctrines, qu'on n'osait pas se commettre au sein de ce

monde de féeries, encore moins verser des paroles de désenchantement sur ces jeunes et ardentes convictions. Ensuite, comment aurait-on posé les termes du débat? sur quel terrain aurait-on porté l'examen? Si l'on niait ou si l'on marchandait la prémisse saint-simonienne, on était récusé; on restait désarmé si on l'admettait. La discussion roulait ainsi dans un cercle vicieux.

Un autre obstacle existait. La religion fonctionnait sans doute; elle avait ses prêtres, elle avait même ses temples, comme on le verra, mais sa loi lui manquait. Le Moïse de cette révélation n'avait pas écrit ses tables. Il avouait lui-même que la grande inconnue du problème social n'était pas dégagée, ne pouvait pas se dégager encore. Il se disait Messie sans doute, mais Messie incomplet, obligé de chercher, en dehors de lui, ce qui manquait à sa formule synthétique de l'humanité. De leur côté, ses néophytes employaient leurs veilles à des études sérieuses et à de grands travaux préparatoires. Lors donc qu'on voyait ces hommes si jeunes et presque tous si consciencieux, s'unir pour la recherche des grandes vérités morales, philosophiques et religieuses, s'embarquer sur l'océan orageux du doute, dans l'espoir d'aborder un jour à un monde nouveau; quand on les voyait mettre en commun leurs pensées en même temps que leurs biens, chercher la lumière au milieu de ces théories

confuses, on hésitait à condamner cette tentative, on s'abstenait, on attendait. On savait que dans leurs réunions intimes, ces audacieux penseurs agitaient avec une grande liberté d'esprit les mystères éternels, écueil de l'orgueil humain; on doutait toujours, et avec quelque raison, que tant d'efforts, tant d'énergie, tant d'originalité vinssent aboutir seulement à des résultats négatifs. On se taisait, on devait se taire.

Aujourd'hui ces motifs de réserve n'existent plus, au même degré du moins. La phase active et militante du saint-simonisme est complétement terminée; il a dit à peu près ce qu'il pouvait dire, fait ce qu'il pouvait faire. Sa synthèse est complète en ce sens qu'elle compose la somme totale des forces mises en commun, et qu'elle a touché, dans ses dernières tentatives, à la limite de l'impuissance. Les diverses théories que la foi nouvelle se sentait la mission d'enseigner ont été proclamées, les unes hardiment, les autres timidement. Elles ont eu le privilége de secouer d'un long sommeil la propriété et l'héritage, puissances inviolables jusqu'à ce jour, et il se peut qu'en faisant au travail une plus grande place, elles aient pressenti les tendances des civilisations futures.

Il est dans notre conviction que le saint-simonisme aura été plus profitable et plus fécond comme menace que comme appel. S'il a rallié peu de sympa-

thies en dehors de sa petite sphère d'adeptes, en revanche il a effrayé plusieurs priviléges qui s'étaient promis une marche calme et lente vers des envahissements ultérieurs. Voilà le service le plus réel qu'il ait rendu. Il a tout critiqué avec verve, avec esprit; mais il s'est montré impuissant pour trouver une bonne formule d'organisation. Nous voulions indiquer ce fait avant d'entrer dans son histoire. Nous désirons constater aussi que l'heure actuelle est bien choisie pour un examen de ses travaux. On doit aux morts la vérité tout entière.

I

Saint-Simon.

« Levez-vous, monsieur le comte, vous avez de grandes choses à faire. » C'est avec ces mots que se faisait éveiller, à dix-sept ans, Saint-Simon, issu, s'il faut l'en croire, de Charlemagne, et incontestablement porteur de l'un des plus beaux noms de notre histoire. Nulle vie ne fut, en effet, plus tourmentée que la sienne, plus originale, plus aventureuse. Soldat de l'indépendance américaine, il servait sous Washington et passa colonel à vingt-trois

ans. « La guerre, en elle-même, ne m'intéressait « pas, dit-il, mais le seul but de la guerre m'in- « téressait vivement, et cet intérêt m'en faisait « supporter les travaux sans répugnance... Ma vo- « cation n'était pas d'être soldat ; j'étais porté à un « genre d'activité bien différent, et je puis dire « contraire. Étudier la marche de l'esprit humain, « pour travailler ensuite au perfectionnement de la « civilisation, tel fut le but que je me proposai. »

La révolution française trouva Saint-Simon en Espagne (1). Revenu à Paris, et jaloux de se tenir à l'écart des affaires politiques, il tourna son activité vers des spéculations et trafiqua sur les domaines nationaux, en compagnie d'un Prussien, le comte de Rœdern. Saint-Simon déclare dans son autobiographie, et sa vie témoigne en faveur de ce fait, qu'il ne désirait pas la fortune comme but, mais seulement comme moyen. « Fonder une grande « école scientifique et un grand établissement « industriel, voilà quelle fut mon ambition, » écrit-il lui-même.

Sa première association ne fut ni longue ni heureuse. En 1797, il se retira des affaires, ne prenant

(1) A l'âge de dix-neuf ans, Saint-Simon avait envoyé au vice-roi du Mexique un mémoire sur la jonction des deux océans au travers de l'isthme de Panama. Six ans plus tard il proposa au gouvernement espagnol un plan de canal qui devait établir une ligne navigable de Madrid à la mer. L'idée d'appliquer l'armée aux travaux d'utilité publique se trouve en germe dans ce projet.

pour sa part que 144,000 livres. Le reste, qu'il laissa au comte de Rœdern, fut perdu. Dès lors Saint-Simon s'interdit toute autre entreprise du même genre. La période commerciale de sa vie était close; il abordait la période scientifique et expérimentale. Pour s'initier aux rudiments de la science, il se fit écolier à la manière des grands seigneurs, en attirant les professeurs chez lui, au lieu d'aller chez eux. Logé d'abord en face de l'École Polytechnique, il reçut à sa table des physiciens pour apprendre la physique, des astronomes pour apprendre l'astronomie; il sema çà et là, dans tout le corps enseignant, des pièces d'or qu'on oubliait de lui rendre. Quand il eut acquis de la sorte assez de notions mathématiques, il se rabattit sur les physiologistes, et déménagea pour s'établir près de l'École de Médecine. Ainsi, il étudia, non sans quelques frais, mais avec toutes ses aises, d'une part la science des corps bruts, d'autre part la science des corps animés.

L'expérience qui suivit fut celle des voyages. Saint-Simon parcourut l'Angleterre et l'Allemagne, ne rencontrant dans la première aucune idée capitale et neuve, surprenant l'autre au milieu de sa philosophie mystique, état d'enfance de la science générale. Il ne rapporta rien de cette expérience, si ce n'est la preuve personnellement acquise d'une situation arriérée et confuse. C'est à l'époque de cette

tournée européenne qu'il faut rattacher la visite étrange que Saint-Simon fit à Mme de Staël, et sa proposition plus étrange encore. De passage à Genève, le philosophe demanda la faveur d'être reçu à Coppet; et à peine entré : — « Madame « dit-il à la baronne, vous êtes la femme la plus « extraordinaire du monde, comme j'en suis l'homme « le plus extraordinaire : à nous deux, nous ferions « sans doute un enfant encore plus extraordinaire. » Mme de Staël eut l'esprit assez bien fait pour prendre la proposition en bonne part. Elle en rit.

De retour de ce pèlerinage, Saint-Simon se livra à une autre expérience; il épousa Mlle de Champgrand, aujourd'hui Mme de Bawr. « Je voulais user « du mariage, dit-il lui-même, comme d'un moyen « pour étudier les savants, chose qui me paraissait « nécessaire pour l'exécution de mon entreprise; « car pour améliorer l'organisation du système « scientifique, il ne suffit pas de bien connaître la « situation du savoir humain : il faut encore saisir « l'effet que la culture de la science produit sur ceux « qui s'y livrent; il faut apprécier l'influence que « cette occupation exerce sur leurs passions, sur « leur esprit, sur l'ensemble de leur moral et sur « ses différentes parties. » Cette étude fut la plus coûteuse de celles que Saint-Simon avait réalisées jusque-là. En bals, en dîners, en soirées qu'il regardait comme une source féconde d'expériences, il

dévora toute la somme qui lui restait de sa liquidation avec M. de Rœdern. Ce fut une sorte de tourbillon qui dura douze mois. Calme au milieu de ce bruit, jugeant les autres sans en être jugé, essayant toutes choses, le mal et le bien, le jeu, l'orgie, l'entretien décent, la discussion élevée, pour avoir l'expérience de tous les caractères et de toutes les positions; gastronome, débauché, prodigue, mais par système plutôt que par instinct, Saint-Simon vécut en un an cinquante années; il se précipita dans la vie au lieu d'y marcher, afin d'acquérir avant le temps la science du vieillard; il usa et abusa de tout, pour pouvoir faire, un jour, tout entrer dans ses calculs; il s'inocula les maladies du siècle, afin d'en fixer plus tard la physiologie complète. C'était une vie purement expérimentale; la juger au point de vue ordinaire eût été folie.

« Si je vois un homme, disait-il, qui n'est pas lancé dans la carrière de la science générale fréquenter les maisons de jeu et de débauche, ne pas fuir avec la plus scrupuleuse attention la société des personnes d'une immoralité reconnue, je dirai : Voilà un homme qui se perd : il n'est pas heureusement né; les habitudes qu'il contracte l'aviliront à ses propres yeux et le rendront par conséquent souverainement méprisable. Mais si cet homme est dans la direction de la philosophie théorique; si le but

de ses recherches est de rectifier la ligne de démarcation qui doit séparer les actions et les classer en bonnes et mauvaises; s'il s'efforce de trouver les moyens de guérir ces maladies de l'intelligence humaine qui nous portent à suivre des routes qui nous éloignent du bonheur, je dirai : Cet homme parcourt la carrière du vice dans une direction qui le conduira nécessairement à la plus haute vertu. »

Vertu ou vice, Saint-Simon s'y ruina complétement, et alors, au lieu de pouvoir trancher du Mécène vis-à-vis de la science, ce fut au tour de la science de l'aider et de venir à son secours. Elle s'y prit moins magnifiquement que lui, car elle destinait le philosophe à une dernière expérience, celle du besoin et de la misère. Pressentant cette épreuve du besoin, Saint-Simon avait déjà jeté le plan d'une rémunération populaire pour les savants et les hommes de génie, dans ses *Lettres d'un habitant de Genève à ses contemporains*, morceau bizarre qui trahissait le tour de ses idées. « Ouvrez, disait-il, « ouvrez une souscription devant le tombeau de « Newton, souscrivez tous indistinctement pour la « somme que vous voudrez. — Que chaque sous- « cripteur nomme trois mathématiciens, trois phy- « siciens, trois chimistes, trois physiologistes, trois « littérateurs, trois peintres, trois musiciens. —

« Renouvelez tous les ans la souscription ; partagez « le produit de la souscription entre les trois mathé- « maticiens, les trois physiciens, etc., qui auront « obtenu le plus de voix. — Les hommes de génie « jouiront alors d'une récompense digne d'eux et « de vous. »

Tel était le thème. Le développant dans une série de lettres, Saint-Simon partageait l'humanité en trois grandes catégories, cherchant à prouver à toutes, et avec des arguments appropriés à chacune, l'excellence de sa méthode de rémunération ; puis il établissait la formule suivante : le pouvoir spirituel entre les mains des savants ; le pouvoir temporel entre les mains des propriétaires ; le pouvoir de nommer les individus appelés à remplir les fonctions de grands chefs de l'humanité entre les mains de tout le monde : pour salaire aux gouvernants, la considération. — Tout ceci, on le voit, a peu de valeur ; c'est du Platon et du Morus à l'état d'amalgame ; c'est un rêve après mille rêves, une innocente utopie qui se termine par une prosopopée : « Rome « renoncera à la prétention d'être le chef-lieu de « mon Église ; le pape, les cardinaux, les évêques et « les prêtres cesseront de parler en mon nom, etc. » Le seul fait qui résulte de cet opuscule, c'est la tendance du théosophe, déjà fortement accusée. Cette tendance se caractérisa mieux par la suite, lorsque ses travaux de philosophie et d'économie industrielle

semblèrent appeler la religion comme leur dernier corollaire.

Mais d'autres ouvrages devaient jalonner cette route. Le premier fut une réponse à un programme de Napoléon. Napoléon avait dit à l'Institut : « Ren- « dez-moi compte des progrès de la science depuis « 1789 ; dites-moi quel est son état naturel et quels « sont les moyens à employer pour lui faire faire « des progrès. » A cette question, Saint-Simon avait répondu d'abord par son *Introduction aux travaux scientifiques du* XIXe *siècle*, vaste étude qu'il se sentit lui-même incapable d'aborder, et qu'il réduisit à des proportions plus académiques dans ses *Lettres au bureau des longitudes*. Là, comme on le pense, il n'accepta le programme de l'Institut que comme prétexte et comme cadre. Au lieu d'y recevoir l'impulsion, il la donnait ; au lieu de régler le passé, il arrangeait l'avenir ; il faisait de la prophétie quand on lui demandait de la statistique. La pensée fondamentale du travail était toujours de pousser les savants vers une œuvre de réorganisation. Il disait : « Depuis le XVe siècle jusqu'à ce jour, l'in- « stitution qui unissait les nations européennes, qui « mettait un frein à l'ambition des peuples et des « rois, s'est successivement affaiblie ; elle est com- « plétement détruite aujourd'hui, et une guerre « générale, une guerre effroyable, une guerre qui « s'avance comme devant dévorer toute la popula-

« tion européenne, existe depuis vingt ans et a « moissonné plusieurs millions d'hommes. Vous seuls « pouvez réorganiser la société européenne. Le « temps presse, le sang coule ; hâtez-vous de pro- « noncer. » Comme gage d'union et de progrès, Saint-Simon concluait en demandant une sorte de magistrature intellectuelle, magistrature d'où est issue, comme dérivation logique, la hiérarchie des capacités, base de la famille saint-simonienne.

Ce travail n'est pas le seul qu'ait laissé Saint-Simon sur ces matières philosophiques. Les *Lettres sur l'Encyclopédie*, les *Mémoires sur la gravitation* et sur *la Science de l'homme*, se rapportent à cette époque et à cette série d'études.

Pendant que le réformateur poursuivait ainsi une tâche pénible et méconnue, de grands événements politiques agitaient la France et l'Europe. La restauration venait d'arriver, et avec elle se manifestait un retour vers les noms d'une importance historique. Saint-Simon, pauvre alors, vivant de secours, et simple copiste au mont-de-piété, à raison de mille francs par an, eût sans doute été admis aux faveurs de la cour nouvelle, si la direction étrange de ses idées n'eût éloigné de lui toutes les offres et toutes les avances (1). On ne fit rien, on ne pouvait rien faire

(1) Le seul homme qui vint alors au secours de Saint-Simon d'une manière efficace est un nommé Biard, autrefois son employé. Cet ami dévoué obligea le philosophe à quitter sa place au mont-de-

pour un novateur pareil ; il resta complétement oublié. Aussi, à peu d'années de là, en 1819, publia-t-il une brochure sous le titre de : *Parabole*, dans laquelle les susceptibilités du grand seigneur froissé se laissent apercevoir. Rien de plus hardi, de plus bizarre, et de plus vrai au fond que ce pamphlet, expression d'une rancune plutôt que d'un système.

« Nous supposons, y est-il dit, que la France perde subitement ses cinquante premiers physiciens, ses cinquante premiers peintres, ses cinquante premiers poëtes, etc., etc. (*suit la nomenclature*), en tout les trois mille premiers savants, artistes et artisans de France.

« Comme ces hommes sont les Français les plus essentiellement producteurs, ceux qui donnent les produits les plus imposants, ceux qui dirigent les travaux les plus utiles à la nation, et qui la rendent productive dans les beaux-arts et dans les arts et métiers, ils sont réellement la fleur de la société française ; ils sont de tous les Français les plus utiles à leur pays, ceux qui lui procurent le plus de gloire, qui hâtent le plus sa civilisation et sa prospérité. Il faudrait à la France au moins une génération entière pour repousser ce malheur ; car les hommes qui se

piété, comme indigne de lui, le recueillit dans sa maison, pourvut dès lors à ses besoins et fit même imprimer à ses frais les premiers ouvrages de son hôte.

distinguent dans les travaux d'une utilité positive, sont de véritables anomalies, et la nature n'est pas prodigue d'anomalies, surtout de cette espèce.

« Passons à une autre supposition. Admettons que la France conserve tous les hommes de génie qu'elle possède dans les sciences, dans les beaux-arts, et dans les arts et métiers; mais qu'elle ait le malheur de perdre le même jour, Monsieur, frère du roi, monseigneur le duc d'Angoulême, monseigneur le duc de Berry, monseigneur le duc d'Orléans, monseigneur le duc de Bourbon, madame la duchesse d'Angoulême, madame la duchesse de Berry, madame la duchesse d'Orléans, madame la duchesse de Bourbon et Mademoiselle de Condé.

« Qu'elle perde en même temps tous les grands officiers de la couronne, tous les ministres d'État, tous les maîtres des requêtes, tous les maréchaux, tous les cardinaux, archevêques, évêques, grands vicaires et chanoines, tous les préfets et sous-préfets, tous les employés dans les ministères, tous les juges, et en sus de cela, les dix mille propriétaires les plus riches parmi ceux qui vivent noblement.

« Cet accident affligerait certainement les Français, parce qu'ils sont bons, parce qu'ils ne sauraient voir avec indifférence la disparition subite d'un aussi grand nombre de leurs compatriotes. Mais cette perte de trente mille individus, réputés les plus importants de l'État, ne leur causerait de chagrins que sous un

rapport purement sentimental, car il n'en résulterait aucun mal pour l'État.

« D'abord par la raison qu'il serait très-facile de remplir les places qui seraient devenues vacantes. Il existe un grand nombre de Français en état d'exercer les fonctions de frère du roi aussi bien que Monsieur ; beaucoup sont capables d'accaparer les places des princes tout aussi convenablement que monseigneur le duc d'Angoulême, monseigneur le duc d'Orléans, etc.

« Les antichambres du château sont pleines de courtisans, prêts à occuper les places des grands officiers de la couronne ; l'armée possède une grande quantité de militaires aussi bons capitaines que nos maréchaux actuels. Que de commis valent nos ministres d'État ! Que d'administrateurs plus en état de bien gérer les affaires des départements que les préfets et sous-préfets présentement en activité ! Que d'avocats aussi bons jurisconsultes que nos juges ! Que de curés aussi capables que nos cardinaux, que nos archevêques, que nos évêques, que nos grands vicaires et que nos chanoines ! Quant aux dix mille propriétaires, leurs héritiers n'auraient besoin d'aucun apprentissage pour faire les honneurs de leurs salons aussi bien qu'eux. »

Cette moquerie, si douce et si fine, fut prise en mauvaise part. Les grands noms mis en scène, et

trouvés légers auprès des noms industriels et scientifiques, ne passèrent pas condamnation immédiate, et voulurent qu'un procès criminel décidât de leur importance sociale. Ce fut étrange de voir alors le comte de Saint-Simon, le petit-fils du grand seigneur de la cour de Louis XIV, venir se défendre, devant des juges, d'avoir avancé que la mort du comte d'Artois et celle du duc d'Angoulême feraient moins de vide en France que celle d'un habile manufacturier. Singulier procès dont un acquittement ne fit qu'accroître le scandale!

Du reste, cette *Parabole*, que nous venons de citer, ne fut aux yeux de Saint-Simon qu'une boutade spirituelle, dont ses disciples ont toujours contesté l'à-propos et la valeur. Il acheva, vers ce temps, des travaux plus graves et plus complets : *La Réorganisation de la société européenne*, *l'Industrie*, *l'Organisateur*, *le Politique*, *le Système industriel*, *le Catéchisme des industriels*, *les Opinions littéraires, philosophiques et industrielles*. La publication de ces divers ouvrages, d'un débit difficile, n'eut lieu qu'à la suite de démarches humiliantes et longues. Obscur alors, Saint-Simon se voyait presque toujours obligé d'aller quêter, de porte en porte, l'aumône d'un éditeur. Ces peines ne furent pas les seules. Plus d'une fois l'unique héritier d'un des plus beaux noms de France se vit réduit à l'ordinaire du pain et de l'eau ; plus d'une fois il se passa de feu

l'hiver pour arriver, à l'aide de privations personnelles, aux honneurs d'une coûteuse et ingrate publicité. Toutes ces douleurs, le philosophe les avait prévues : il ne recula devant aucune d'elles. Un jour pourtant, un seul jour, la tristesse le vainquit, et il chercha dans le suicide un abri contre la privation (1). Mais la balle n'ayant atteint aucune des parties organiques, il en fut quitte pour la perte d'un œil. S'il était mort de son fait, son autorité à venir en restait singulièrement compromise. D'ailleurs le complément de sa doctrine eût manqué à ses disciples ; le *Nouveau Christianisme* n'existait pas. Il survécut donc, valétudinaire et défiguré.

On a vu Saint-Simon débuter par l'expérience personnelle pour arriver à l'enseignement par la voie de la presse, et d'homme du monde devenir ainsi publiciste. Voici maintenant qu'il quitte l'une et l'autre méthode pour le rôle d'évangéliste et de prophète. Il déserte la pratique et la polémique pour

(1) Biard étant mort, Saint-Simon resta sans ressources. Voici ce qu'il a écrit dans ses Mémoires inédits sur cet instant de détresse :

« Depuis quinze jours je mange du pain et je bois de l'eau ; je « travaille sans feu et j'ai vendu jusqu'à mes habits pour fournir « aux frais des copies de mon travail. C'est la passion de la science « et du bonheur public ; c'est le désir de trouver un moyen de « terminer, d'une manière douce, l'effroyable crise dans laquelle « toute la société européenne se trouve plongée, qui m'ont fait « tomber dans cet état de détresse. Ainsi c'est sans rougir que je « peux faire l'aveu de ma misère et demander les secours néces- « saires pour me mettre en état de continuer mon œuvre. »

74682

recourir à la chaire : « En attaquant le système reli-
« gieux du moyen âge, disait-il à M. Olinde Rodri-
« gues avant de mourir, on n'a réellement prouvé
« qu'une chose : c'est qu'il n'est plus en harmonie
« avec les progrès des sciences positives ; mais on a
« tort d'en conclure que le système religieux devait
« disparaître en entier, il doit seulement se mettre
« d'accord avec les progrès des sciences. » Puis il ajoutait par une sorte de retour vers la réalité : « La
« dernière partie de nos travaux sera peut-être mal
« comprise. »

Cette dernière partie des travaux de Saint-Simon, c'est le *Nouveau Christianisme*.

On a tant parlé de ce morceau, on l'a exalté avec tant d'affectation, qu'il nous semble utile de ramener les choses dans le vrai. La pensée de Saint-Simon, dans son évangile contemporain, n'est ni saillante ni neuve. Il s'agit toujours d'un plan de réforme religieuse, basée sur cet argument à l'usage des schismatiques de toutes les époques, depuis Arius jusqu'à M. l'abbé Châtel, en passant par Luther : que le christianisme a été détourné de ses voies, et que la profanation est aujourd'hui flagrante dans toutes les Églises. L'auteur, après une foule d'autres, commence par établir une distinction entre la parole divine et la parole humaine, entre les révélations et les commentaires, entre le texte et la glose ; puis, ces prémisses posées, il en conclut que

le christianisme, progressif de sa nature, n'aurait pas dû s'enchaîner dans des liens canoniques; et qu'au contraire, recevant autant d'impulsion qu'il en donnait, agissant sur le siècle comme le siècle agissait sur lui, il aurait dû se modifier suivant les mœurs, suivant le pays, suivant les peuples, suivant les âges, et ne conserver d'éternel que cette parole évidemment divine : « Aimez-vous les uns les autres. » Le Christ n'avait pas dit autrement.

Quand il arrive au développement de son idée, Saint-Simon rencontre sa plus belle formule, qui a tous les caractères d'une vérité hors d'atteinte. Du grand principe : Aimez-vous les uns les autres, il tire la conséquence suivante : « La religion doit « diriger la société vers le grand but de l'amélioration la plus rapide possible du sort de la classe « la plus nombreuse et la plus pauvre (1). » Tout est là, selon le maître. Unité religieuse, infaillibilité sacerdotale, durée du culte, moralité, influence du dogme. C'est le nouveau christianisme en trois lignes. S'agit-il en effet de trouver les prêtres du culte régénéré? Il va sans dire que ces prêtres seront forcément et naturellement les hommes les plus capables de contribuer, par leurs travaux, à l'ac-

(1) La différence qui existe entre la tendance chrétienne et celle de Saint-Simon, toutes les deux préoccupées du sort des pauvres, c'est que la première conclut à l'abnégation et à la privation, la seconde à la satisfaction et à la jouissance.

croissement du bien-être de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Seulement il reste à régler le choix et la hiérarchie des hommes les plus capables. Sur ce point, Saint-Simon n'avait rien fixé, rien prévu ; il posait sa doctrine à l'état purement spéculatif. Dans la pratique, l'organisation hiérarchique des plus capables a été une difficulté presque insoluble. Saint-Simon tournait la difficulté sans l'aborder ; il faisait de la poésie et non de la logique, quand il chantait un hymne aux puissants, aux philosophes, aux savants, aux artistes en tout genre, pour qu'ils se missent à la tête du culte régénéré, pour qu'ils le rendissent majestueux et beau, pour qu'ils le relevassent au moyen de tous les prestiges et de toutes les magnificences. Cette théorie péchait par les deux bases, car il fallait tout à la fois que les privilégiés du génie voulussent commander, et que les autres se résignassent à obéir.

Si cette organisation indécise et vaporeuse laisse beaucoup à désirer, en revanche, toute la partie critique du *Nouveau Christianisme* est un travail d'une étude profonde et d'un beau caractère. S'attaquant d'abord au catholicisme, Saint-Simon accuse le pape et son Église d'hérésie sur trois chefs : 1° L'enseignement vicieux des laïques ; 2° la mauvaise direction donnée aux études des séminaristes, et, par suite, l'ignorance et l'incapacité religieuse des desservants du culte ; 3° l'autorisation occulte

ou patente accordée à deux institutions diamétralement opposées à l'esprit du christianisme, celles de l'inquisition et des jésuites : trois erreurs, trois hérésies capitales du catholicisme, destructives du principe fondamental de la révélation chrétienne : « Aimez-vous les uns les autres ; » trois obstacles dirimants à l'amélioration du sort de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Si le pape est hérétique, Luther ne l'est pas moins. Luther, aux yeux de Saint-Simon, est hérétique au premier chef, pour avoir, quand il était maître de sa formule, quand il avait table rase devant lui, proclamé une morale très-inférieure à celle qui peut convenir aux chrétiens dans l'état actuel de leur civilisation ; il l'est encore pour n'avoir pas, comme Jésus le disait, organisé l'espèce humaine dans l'intérêt de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre. Au second chef, Luther est hérétique pour avoir adopté un mauvais culte, pour n'avoir point appelé, au secours de sa réforme, tous les arts qui charment la vie, la poésie, la musique, la sculpture ; pour avoir prosaïsé les sentiments chrétiens ; pour s'être privé de l'illusion sensuelle, de l'émotion scénique, que le catholicisme avait si bien mises en jeu. Enfin, Luther est hérétique au troisième chef, parce qu'il ordonne de lire et de ne lire que la Bible, lecture exclusive, immorale souvent, féconde en révélations sur les turpitudes humaines, nommant de ces vices

dont l'existence même devrait être ignorée, lecture trop métaphysique d'ailleurs, et qui n'est pas l'une des causes les moins actives du dévergondage nébuleux des philosophies allemandes. Donc, sur trois chefs, Luther est hérétique comme le pape l'a été sur d'autres chefs. L'un et l'autre ont dévié du grand axiome religieux, du but essentiel de toute loi et de tout dogme : l'amélioration de l'existence morale et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

Pour rétablir le christianisme dans ses voies, il fallait, toujours suivant Saint-Simon, lui restituer un côté sensuel dont l'absence le frappe de stérilité dans son action sociale. Le mot de Jésus-Christ : *Mon royaume n'est pas de ce monde*, mal compris et plus mal appliqué, avait déterminé, dans la religion romaine, une lutte éternelle et opiniâtre entre la matière et l'intelligence, le corps et l'esprit. Cette lutte devait cesser ; le culte nouveau devait se produire comme un fait à la fois social et religieux, c'est-à-dire sensuel et spirituel.

Voilà ce qu'est le *Nouveau Christianisme*, dans lequel l'auteur a mérité qu'on dît de lui ce qu'il disait de Luther : *Il a bien critiqué, mais pauvrement doctriné*. De cet opuscule ont découlé, pour les disciples de Saint-Simon, d'abord les deux ou trois épigraphes de la foi nouvelle, puis l'appel aux capacités pour qu'elles eussent à concourir au grand

œuvre de la rénovation religieuse et sociale ; puis encore cet apostolat, tout de persuasion et d'amour, cette nouvelle communion de martyrs à laquelle il n'a manqué que des bourreaux plus farouches ; enfin le principe vieux, mais oublié, de l'affection fraternelle entre les hommes, base de la nouvelle organisation sociale qui devra remplacer la force militaire par l'union pacifique, dissoudre l'armée pour enrégimenter les travailleurs.

« Jésus-Christ a préparé la fraternité universelle, dirent les successeurs du philosophe ; Saint-Simon la réalise. L'Église vraiment universelle va paraître : le règne de César cesse. L'Église universelle gouverne le temporel comme le spirituel, le for extérieur comme le for intérieur. La science est sainte, l'industrie est sainte. Des prêtres, des savants, des industriels, voilà toute la société. Les chefs des prêtres, les chefs des savants, les chefs des industriels, voilà tout le gouvernement. *Et tout bien est bien d'Église*, et toute profession est une fonction religieuse, un grade dans la hiérarchie sociale. — A CHACUN SELON SA CAPACITÉ ; A CHAQUE CAPACITÉ SELON SES OEUVRES. »

A côté du texte de Saint-Simon, telle est la glose saint-simonienne.

Quand Saint-Simon eut écrit son *Nouveau Christianisme*, sa santé alla dépérissant chaque jour. Réduit à vivre d'emprunts, en proie au besoin et

accablé de dettes, il n'en conservait pas moins un calme et une sérénité inaltérables. En 1825, le mal redoubla ; pendant deux mois il ne vécut que d'eau et de bouillon. Le corps s'en allait, mais la tête n'avait rien perdu de son activité. Malgré ses souffrances, Saint-Simon s'occupait alors de la fondation d'un journal qui devait continuer ses doctrines, et, prêchant son œuvre, la suivre dans ses développements. Ce journal était *le Producteur* que le moribond n'eut pas même la joie de saluer comme le vieillard du cantique. Le 19 mai, il mourut dans les bras de quelques disciples, entre autres M. Auguste Comte et M. Olinde Rodrigues.

On n'aurait rien su des détails de cette mort, si quelques témoins ne les eussent plus tard révélés. Leur pieuse affection n'a pas, on doit le croire, rapetissé le héros. Peut-être même a-t-on eu le soin de le draper pour mourir. Voici, au surplus ce qu'ils racontent. Saint-Simon, sentant la vie le fuir, rassembla autour de son lit les confidents de ses pensées, et leur dit :

« Depuis douze jours, je m'occupe, mes amis, de la combinaison la plus capable de faire réussir notre entreprise (*le Producteur*) ; depuis trois heures, malgré mes souffrances, je cherche à vous faire le résumé de ma pensée. Vous arrivez à une époque où des efforts bien combinés parviendront à un im-

mense résultat... La poire est mûre ; vous pouvez la cueillir. La dernière partie de mes travaux, le *Nouveau Christianisme,* ne sera pas immédiatement comprise. On a cru que tout système religieux devait disparaître, parce qu'on avait réussi à prouver la caducité du système catholique. On s'est trompé : la religion ne peut disparaître du monde ; elle ne fait que se transformer... Rodrigues, ne l'oubliez pas ! et souvenez-vous que, pour faire de grandes choses, il faut être passionné... Toute ma vie se résume dans une seule pensée : assurer à tous les hommes le plus libre développement de leurs facultés. »

Il se fit alors quelques minutes de silence, après lesquelles l'agonisant ajouta :

« Quarante-huit heures après notre seconde publication, le parti des travailleurs sera constitué : l'avenir est à nous. »

Ces mots dits, il porta la main à sa tête, et mourut.

Ainsi, pour résumer Saint-Simon, il faut le voir sous trois aspects bien distincts : comme praticien, comme publiciste, comme réformateur religieux.

Comme praticien, il partit de ce fait, que le seul moyen de pousser la philosophie dans des voies pro-

gressives était de se livrer à des expériences successives et personnelles. Cherchant, combinant des actions étranges et inouïes, ou de nouvelles séries d'actions, il s'abandonna sciemment à beaucoup d'épreuves folles; il fut extravagant selon le monde, bizarre, immoral, mal famé; choses qui lui importaient peu, car il rêvait une moralité nouvelle. Voici comment il définit lui-même cette phase expérimentale :

« 1° Mener, pendant tout le cours de la vigueur de l'âge, la vie la plus originale et la plus active possible.

« 2° Prendre connaissance, avec soin, de toutes les théories et de toutes les pratiques.

« 3° Parcourir toutes les classes de la société, se placer personnellement dans les positions sociales les plus différentes, et même créer des relations qui n'aient point existé.

« 4° Enfin, employer sa vieillesse à résumer les observations sur les effets de ses actions pour les autres et pour soi, et établir des principes sur ces résumés. »

Dans la seconde période de sa vie, Saint-Simon récapitula, comme publiciste, les impressions qu'il avait acquises dans sa vie expérimentale; il chercha à les rendre profitables et pratiques pour le monde

industriel, scientifique et politique; il essaya, par lambeaux, son système de doctrine et d'application générales, dont la synthèse ne devait se trouver que plus tard dans le *Nouveau Christianisme*, attique de son monument.

Enfin, comme révélateur religieux, il couronna ses travaux antérieurs, travaux incomplets et préparatoires, par la théorie d'une civilisation toute chrétienne; il donna la formule qui résumait, suivant lui, le seul principe révélé de l'Évangile, le seu article de foi qui fût d'inspiration divine : « La religion doit diriger la société vers le grand but de « l'amélioration la plus rapide possible du sort de « la classe la plus nombreuse et la plus pauvre; » sentence de paix et de fraternité, d'amour et d'union, qui vaut, à elle seule, tout un code de morale; loi sociale déjà pressentie par le philosophe dans les *Lettres d'un habitant de Genève* et dans la *Parabole;* mieux accusée plus tard par la *Réorganisation de la société européenne*, et par ses autres ouvrages d'économie industrielle; mais articulée seulement d'une manière formelle dans le *Nouveau Christianisme*, ce testament de Saint-Simon.

II

Première époque.

LE PRODUCTEUR.

Le Producteur, on vient de le voir, fut fondé sur le lit de mort de Saint-Simon. Légataire de la pensée du maître, M. Olinde Rodrigues chercha à s'associer quelques esprits sympathiques : il trouva alors, et successivement, MM. Bazard (qui signait Saint-Amand), Enfantin, Cerclet, Buchez, et d'autres encore, qui ne suivirent pas ou abandonnèrent à mi-chemin l'œuvre de propagande saint-simonienne. *Le Producteur* ne pouvait pas, ne devait pas être une chaire exclusive pour la religion encore au berceau. Les disciples que Saint-Simon avait laissés n'étaient ni assez nombreux, ni assez riches pour pouvoir repousser une rédaction et une organisation étrangères. Une société en commandite se forma pour la publication d'une feuille destinée en grande partie à des articles de technologie et de statistique industrielles. L'intention des principaux coopérateurs était bien de fonder une école, mais le plus grand nombre se bornait à exprimer des sentiments individuels et des opinions isolées.

C'était d'ailleurs à une époque où l'on avait à se défendre sur un autre terrain que celui des idées spéculatives. Comme la réaction politique devenait chaque jour plus intolérante et plus oppressive, la résistance des sentiments et des intérêts s'organisait à l'ombre du libéralisme. Cette formule, dont on a reconnu plus tard le vague et l'impuissance, régnait alors et passionnait les esprits. L'un des chefs futurs du saint-simonisme, celui qui devait prêter à la doctrine l'appui d'une dialectique vraiment vigoureuse, M. Bazard, était lui-même un chef de carbonari échappé comme par miracle à cette échauffourée de Colmar et de Béfort, où Lafayette joua si bravement sa tête. Les forces vives de la France étaient alors tendues de ce côté.

Placés de la sorte entre deux camps acharnés, les disciples de Saint-Simon auraient été mal venus à faire entendre une parole toute pacifique. Enseigner le dogme du maître, prêcher l'autorité à une époque où l'on abusait de l'autorité, parler d'un christianisme nouveau à des populations que fatiguaient les prêtres, déployer le drapeau d'un schisme en face des susceptibilités orthodoxes du moment, c'eût été se vouer à une prédication stérile et dangereuse. *Le Producteur* tourna l'écueil. Il réserva pour des temps meilleurs la doctrine sociale et religieuse, et ne s'occupa que du développement industriel et scientifique de l'humanité, d'après la théorie de Saint-

Simon. Des plumes exercées, des talents pleins de jeunesse, des hommes d'élite, parmi lesquels nous ne citerons qu'Armand Carrel, restèrent alors associés, pour la rédaction de la feuille, au petit noyau de saint-simoniens primitifs, et le succès qu'elle obtint parmi les esprits sérieux, résulta en grande partie de ce concours d'intelligences élevées.

Bientôt pourtant, un changement survenu dans le format et dans le mode de publicité ramena *le Producteur* à son unité originaire. De journal hebdomadaire il devint recueil mensuel. Ceux qui l'avaient fondé, puis transformé, le soutinrent pendant quelque temps encore, après quoi il s'éclipsa un beau jour, faute de 5,000 fr. annuellement nécessaires pour le continuer. Les apôtres n'étaient pas opulents, et les mains qui jusque-là avaient fait les avances, étaient lasses de donner. *Le Producteur* mourut.

Dans sa courte existence, bien que retenu par des craintes de saisies judiciaires, il avait posé, en face du gouvernement le plus ombrageux, une foule de questions hardies et radicales. Il avait parlé de l'affranchissement de l'industrie, quand régnaient dans toute leur gloire les théories de M. de Mayrinhac et les tarifs de M. de Saint-Cricq; il avait convié et excité à une œuvre d'organisation nouvelle les savants, les artistes, les financiers, ces puissances indépendantes que l'on craignait tant alors. *Le Pro-*

ducteur avait fait plus encore : il avait prêché l'union et l'oubli à l'opinion dominante, et hasardé des mots de réforme sociale, précoces et audacieux. C'était beaucoup que de se déclarer neutre en temps de guerre, que de se mettre entre deux armées qui se battaient, au risque de se voir frappé par l'une et par l'autre, et avec la certitude d'être impuissant à les pacifier. Ce dévouement opiniâtre, cette patience à éclairer les questions de l'ordre industriel, que compromettaient alors les tendances exclusives de la statistique; cette persévérance désintéressée dans une œuvre calomniée et méconnue, tout cela caractérise et honore les jeunes philosophes pour qui *le Producteur* fut une espèce de prologue à l'apostolat. Leur tâche était d'autant plus méritoire que le succès ne les servait ni en raison de leur talent, ni en raison de leurs sacrifices.

III

Deuxième époque.

ENSEIGNEMENT DE LA RUE TARANNE. — EXPOSITION DE LA DOCTRINE

Quand *le Producteur* fut mort, on put croire que le saint-simonisme avait fini en même temps que lui. La presse philosophique le crut; elle sonna,

avec le zèle et la grâce d'une rivale, les funérailles de la doctrine nouvelle. Mais il en est de la parole répandue dans le monde comme de ces semences que le vent promène d'une zone à l'autre, qui traversent les mers dans le bec de l'oiseau, et vont germer loin de l'arbre qui les vit mûrir. La publicité du *Producteur* avait eu un rayonnement borné, mais choisi ; un petit nombre de lecteurs attentifs s'était mis peu à peu dans le courant d'idées de la doctrine, et avait senti à son unisson. Des sympathies réelles étaient acquises aux principes ; le désir de voir les hommes, de les connaître, d'apprendre de leur bouche le complément de la philosophie saint-simonienne tourmentait quelques têtes plus enthousiastes que les autres. On s'écrivit, on s'aboucha. Des correspondances s'organisèrent ; des réunions eurent lieu ; des centres de propagation se formèrent sur divers points. On procéda même dès lors à un système d'affiliations suivies et nombreuses. Quoique les écrivains de l'école eussent été obligés de renoncer à la presse, comme influence périodique, ils s'en servirent, par intervalles, pour consigner leurs idées dans des brochures et dans des livres. Ces ouvrages n'étaient point un cours complet de la philosophie de Saint-Simon, seulement des thèmes industriels ou scientifiques, développés d'après la méthode et selon le criterium de la doctrine.

Bientôt aussi un enseignement oral s'ouvrit dans une salle, rue Taranne, et M. Bazard y poursuivit, dans une longue suite de conférences, l'*Exposition complète de la foi saint-simonienne*. Alors les initiations allèrent chaque jour en augmentant. L'école se recruta surtout parmi les hommes qui se payent le moins de rêveries, parmi les élèves de l'école polytechnique, ce foyer des sciences positives. C'est à cette date qu'il faut reporter les affiliations de MM. Carnot, Michel Chevalier, Fournel, Dugied, Barrault, Charles Duveyrier, Talabot, et quelques autres qui, avec MM. Bazard, Enfantin et Rodrigues, composèrent le noyau de penseurs qui devaient plus tard constituer ce que l'on nomma le grand collége.

L'enseignement de la rue Taranne fit faire un grand pas à la doctrine. Les matières se préparaient en commun par MM. Bazard et Enfantin; ce dernier pressant toujours l'autre, éveillant les questions une à une, et les livrant ensuite à la déduction nerveuse, à la sagacité didactique de son collègue. Après avoir parcouru et réglé dans *le Producteur* la série des faits industriels, les esprits impulsifs de l'école expliquèrent, dans l'*Exposition* orale, les autres phénomènes de l'activité humaine et dirent la loi qui devait féconder son avenir. Ce n'était plus alors une démonstration étroite et partielle ; c'était la science générale qui allait dérouler ses magnificences.

La première partie de cette *Exposition de la doctrine* ne contenait que fort peu d'indications organiques. La critique y dominait le reste ; elle s'y était fait une large part. On y plaçait le vieux monde en présence du nouveau ; l'un sur la sellette, l'autre sur un fauteuil de juge. Dans un débat ainsi posé, on devine quel devait être le vaincu.

L'*Exposition* commence par déplorer la situation douloureuse dans laquelle se trouve placée la société européenne. La lutte et l'antagonisme sont partout ; la cohésion et la concorde ne sont nulle part. Tous les liens se relâchent ; le regret et la crainte, la défiance et la haine, le charlatanisme et la ruse prévalent aussi bien dans les relations générales que dans les rapports individuels. Ce désordre, cette anarchie, se retrouvent dans la politique qui nous divise au nom du pouvoir et de la liberté ; dans les sciences que rien ne lie entre elles ; dans l'industrie que dévore la lèpre de la concurrence ; dans les beaux-arts qui languissent, privés d'inspirations fécondes.

Quand l'*Exposition* a ainsi caractérisé, à son point de vue, les sociétés modernes, elle convie l'humanité à une autre nature de rapports ; elle indique aux mortels divisés « un lien d'affection, de « doctrine et d'activité, qui doit les unir, les faire « marcher en paix, avec ordre, avec amour, vers « une commune destinée, et donner à la société, au

« globe lui-même, au monde tout entier, un carac-
« tère d'union, de sagesse et de beauté. »

Pour arriver à la démonstration de ce fait, l'*Exposition* procède par la méthode historique; elle ouvre le livre des traditions et fait voir comment l'humanité a marché vers Saint-Simon par les périodes d'égoïsme et d'athéisme; elle formule et fonde son système social sur la science de l'espèce humaine; elle y trouve la justification d'une tendance irrésistible vers l'association universelle, puis elle cherche à deviner quel sera le père de cette race future, quelle sera la ville initiatrice du genre humain, la ville du progrès moderne, comme l'ont été, aux temps anciens, Jérusalem, la Rome impériale et la Rome chrétienne.

Passant à d'autres intérêts, l'*Exposition* constate par quel abus du fait l'homme a été jusqu'ici, toujours et partout, exploité par l'homme: elle proclame le droit nouveau : « A chacun suivant sa « capacité, à chaque capacité suivant ses œuvres; » droit qui est appelé à détrôner les priviléges de la conquête et de la naissance. Personne désormais n'aura recours à la force, car la force n'est utile que pour imposer un abus. D'où il suit que l'ancienne organisation, militaire et oisive, fera place à l'organisation active et pacifique des travailleurs, classés selon la hiérarchie.

De cet appel aux travailleurs conviés à un droit

nouveau, l'*Exposition* arrive à l'examen de la loi constitutive de la propriété. Ici la doctrine tranche dans le vif de la richesse actuelle : Jésus a dit : « Plus « d'esclavage ! » Saint-Simon s'écrie : « Plus d'héri- « tage ! » Après quoi comme la nature, qui moissonne des hommes chaque jour, exige un système quelconque de successibilité, l'*Exposition* y pourvoit et adjuge aux chefs de la doctrine le retour de tous les biens, devenus ainsi à la fois communs et mainmortables, à la charge seule, pour le suprême collége, de faire élever les enfants dans une direction professionnelle, de les doter, de les surveiller, de leur tenir lieu de père et d'héritage.

Des vues de législation assez étranges, des critiques générales ou minutieuses sur l'état actuel des sciences humaines, complètent cette première partie de l'*Exposition*. La seconde partie est plus sérieuse, plus travaillée : elle aborde, quoique toujours dans des termes mystérieux et emphatiques, les problèmes de l'organisation future. C'est là que M. Bazard posa les bases réelles de la doctrine qui allait passer à l'état de religion. Le dogme, la morale, le culte, s'y trouvent sinon formulés nettement, du moins indiqués de telle sorte, que plus tard cet écrit put fournir une longue série de thèmes aux enseignements du *Globe*, aux prédications de la salle Taitbout, et aux orageux débats de la famille de la rue Monsigny. Quand M. Bazard mettait en ordre ce lumineux tra-

vail, si nourri de faits et d'études, il ne se doutait pas que le texte en serait plus tard invoqué contre lui, qu'au bout de cette longue traite, épuisé autant qu'épouvanté du chemin parcouru, il trouverait son collègue Enfantin qui lui crierait : « Marche! » quand il eût, pour sa part, fait si volontiers une halte.

C'est, du reste, ici le moment, à la veille de la transformation retentissante que va subir le saint-simonisme, de résumer sa foi telle qu'elle résulte de l'*Exposition* et des œuvres qui en sont la glose. Il faut seulement laisser à l'écart, comme réservées, les questions qui, dans la suite, soulevèrent des tempêtes.

Commençons par la tête du système : Dieu. Voici le Dieu saint-simonien dans une première définition :

« Dieu est un, Dieu est tout ce qui est; tout est en lui, tout est par lui; tout est lui. Dieu, l'être infini, universel, exprimé dans son unité vivante et active, c'est l'amour infini, universel, qui se manifeste à nous sous deux aspects principaux, comme esprit et comme matière, ou, comme intelligence et comme force, comme sagesse et comme beauté. L'homme, représentation finie de l'être infini, est, comme lui, dans son unité active, amour; et dans les modes, dans les aspects de sa manifestation,

esprit et matière, intelligence et force, sagesse et beauté. »

Plus tard M. Enfantin, pour aider les mémoires paresseuses, abrégea cette longue et confuse définition. Voici la sienne :

« Dieu est tout ce qui est ; tout est en lui, tout est par lui.

« Nul de nous n'est hors de lui, mais aucun de nous n'est en lui.

« Chacun de nous vit de sa vie, et tous nous communions en lui, car il est tout ce qui est. »

On le voit : ces formules sont du panthéisme formel, sans scrupule et sans voiles.

Après Dieu le Messie.

Saint-Simon était ce Messie. Il ne relevait que de sa mission divine. Comme Jésus, il avait été envoyé pour annoncer au monde une doctrine, doctrine plus complète toutefois, plus sympathique que le christianisme.

« Le monde attendait un sauveur... Saint-Simon a paru.

« Moïse, Orphée, Numa ont organisé les travaux matériels.

« Jésus-Christ a organisé les travaux spirituels.

« Saint-Simon a organisé les travaux religieux.

« Donc Saint-Simon a résumé Moïse et Jésus-
« Christ.

« Moïse serait dans l'avenir le chef du culte, Jésus-Christ le chef du dogme; Saint-Simon serait le chef de la religion, le pape. »

Pour éclaircir tant soit peu ce mythe, cette fusion du travail matériel et du travail spirituel, absorbés l'un et l'autre dans le travail religieux, il faut avoir la clef de ce que l'on a nommé, dans l'école, le *dualisme* catholique, le combat de l'esprit contre la chair, de l'intelligence contre la matière. Au lieu d'adopter cette division consacrée jusqu'alors, le saint-simonisme s'annonça comme devant l'annuler, l'heure étant venue. Ces deux principes, éléments d'une lutte éternelle, au lieu de se combattre, allaient désormais se combiner, recevoir une impulsion harmonique, se sanctifier l'un et l'autre, et l'un par l'autre. Avant notre époque, cette cause de conflit, introduite dans les diverses religions régnantes, les avait rendues, disait l'école, vicieuses et incomplètes. Le principe du bien et du mal proclamé par la Genèse, les dieux bons ou mauvais du paganisme grec et du fétichisme asiatique, avaient amené ce *dualisme* interminable, cet *antagonisme* qui se résumaient, pour l'humanité, en révolte des sens contre la raison, révolte funeste, qui tenait l'âme et le corps dans un état d'irritation et d'hostilité constantes, et

qui, passant de l'ordre idéal dans l'ordre positif, réagissait sur les lois, sur les mœurs, sur les habitudes, sur l'organisation sociale et politique ; créant ainsi, d'une part, les haines entre individus, de l'autre les guerres entre nations.

Donc il fallait, pour que l'humanité arrivât à la complète harmonie de ses fonctions, que la chair et la matière fussent réhabilitées. Il fallait faire justice, dans une loi nouvelle, de toutes les abominations et de toutes les erreurs de la loi ancienne ; des supplices volontaires du faquir indou, comme des macérations et des jeûnes du cénobite chrétien. Les devises catholiques : « Mortifiez-vous ; abstenez-« vous, » devises négatives et vieillies, devaient se retirer devant celle-ci : « Sanctifiez-vous dans le « travail et dans le plaisir. »

Ce dualisme, admis une fois comme élément et comme forme, avait dû se glisser jadis et se répandre, par des fissures imperceptibles, dans l'organisation entière de l'humanité, s'insinuer dans les mœurs et dans les institutions, dans les coutumes des peuples et dans l'esprit des gouvernements. Ainsi la distinction entre la chair et l'esprit avait conduit à reconnaître deux directions, l'une temporelle, l'autre spirituelle ; à proclamer deux maîtres, un empereur et un pape, chacun avec sa hiérarchie et ses attributions distinctes. Les paroles : « Mon royaume « n'est pas de ce monde. — Rendez à César ce qui

« est à César, et à Dieu ce qui est à Dieu, » avaient établi pour le christianisme cette prémisse orageuse, dont les conséquences se révélaient dans une guerre de dix-huit cents ans entre le temporel et le spirituel.

Le saint-simonisme ne tolérait pas ce duel ; il n'admettait pas que l'humanité dût être ainsi à tout jamais violentée, tirée à droite par la chair, tirée à gauche par l'esprit, ne sachant que croire ou de ses instincts ou de ses idées ; il n'admettait pas ces deux forces rivales s'annulant dans le choc, ces deux glaives toujours prêts à se croiser, ces deux principes obligés de vivre ensemble et de lutter toujours. Le prêtre de Saint-Simon devait relier, d'après son expression, la chair et l'esprit, et sanctifier l'un par l'autre.

Cette sanctification, cette réhabilitation de la chair n'était formulée toutefois dans l'œuvre de M. Bazard que d'une manière implicite ; mais M. Enfantin sut la dégager du fond même de la démonstration et se servir de cette arme contre celui qui l'avait forgée. Quand plus tard la controverse se fut engagée, entre les saint-simoniens, sur les questions de morale, on argua, pour battre les dissidents, de cette partie du dogme, qui n'avait eu d'abord, et dans la pensée même du fondateur, qu'une signification politique.

Ce qu'on voulait en effet, vers ce temps, avant que la famille de la rue Monsigny eût été organisée,

c'était la constitution de l'autorité, et la règle de la hiérarchie. On entendait prouver l'utilité d'un cumul, la nécessité d'une fusion entre deux pouvoirs jusqu'alors tiraillés et distincts. On voulait dire : « Il n'y a plus un empereur et un pape ; il y a un Père. » On méditait un régime qu'à défaut d'autre nom on peut appeler théocratique.

Cette théocratie ou association, comme on voudra, divisait l'humanité en trois classes : savants, artistes et industriels, hiérarchiquement soumis aux premiers industriels, aux premiers savants, aux premiers artistes. Ces chefs devaient administrer les intérêts matériels et intellectuels de la société saint-simonienne, dans les voies et selon l'esprit de la formule du maître : « L'amélioration du sort moral, physique « et intellectuel de la classe la plus nombreuse et « la plus pauvre. » Ils devaient le faire suivant le mode de répartition fixé par la deuxième formule : « A chacun suivant sa capacité ; à chaque capacité « suivant ses œuvres. »

Ainsi par la foi nouvelle et à l'aide de ses organes, la cité, comme le département, comme l'État, comme l'humanité, devait marcher vers un but unique, but immense et fécond ! Mais de quelles lois allait-on s'inspirer pour conduire les hommes vers cette terre promise, théâtre de l'harmonie universelle ? Quelle allait être la règle fixe et reconnue des nouveaux rapports de l'humanité ? Le droit romain et français

périssant en un jour, qu'allait-on consacrer à sa place ? Aux époques critiques, comme le sont toutes celles que le monde a traversées jusqu'ici, l'humanité pouvait et devait se contenter des lois écrites ; mais une époque organique, l'époque saint-simonienne, appelait LA LOI VIVANTE.

« LA LOI VIVANTE (1),—c'est M. Bazard qui parle, ne se trouve qu'aux époques organiques, et alors la loi, c'est l'homme ; toujours elle a un nom, et ce nom est celui de son auteur. Et d'abord celle qui domine toutes les autres, celle qui a fondé la société, c'est, selon les temps, ou la loi de Numa, ou la loi de Moïse, ou celle du Christ, comme, dans l'avenir, ce sera celle de Saint-Simon. Bien loin alors que la société s'efforce de mettre dans l'ombre le législateur suprême dont l'amour prophétique lui a donné naissance, elle s'empare de son nom, elle l'incarne en elle ; c'est par ce nom qu'elle est, et c'est en lui qu'elle se glorifie d'être. Toutes les lois qui, dans la suite des temps, se produisent comme l'interprétation, le développement ou le perfectionnement de la loi révélatrice, deviennent également inséparables de leurs auteurs.

« C'est toujours le législateur qu'on aime ; c'est à lui qu'on obéit... Dans l'avenir, toute loi est la

(1) *Exposition*, tome II.

déclaration par laquelle celui qui préside à une fonction, à un ordre quelconque de relations sociales, fait connaître sa volonté à ses inférieurs, en sanctionnant ses prescriptions par des peines ou par des récompenses. »

Voilà donc le prêtre, non-seulement chef spirituel et temporel, mais législateur et juge. Il sera plus encore. Il sera le manutenteur et le distributeur de la fortune sociale : il la recevra par voie d'héritage, pour la rendre à chacun et à tous en instruments de travail. Ainsi tout sera concentré dans les mêmes mains ; action impulsive, action coercitive ; tout marchera dans une pensée et vers une fin unique. Il y aura des millions de bras, il n'y aura qu'une tête. Un homme résumera l'humanité. Toute lumière viendra converger en cet homme pour rayonner ensuite, hors de lui, plus vive, plus féconde, plus pure. Cet homme, ce pontife, ce sera le plus fort, le plus sympathique, le plus *généralisateur* des êtres vivants ; il embrassera dans son amour et l'amour du prêtre de la science et l'amour du prêtre de l'industrie ; il *reliera* socialement les théoriciens et les praticiens. C'est lui, la loi vivante, qui, d'un coup d'œil et par une sorte d'intuition, se posera à sa place et réglera ensuite l'échelle des vocations et des aptitudes, la hiérarchie des capacités, et le tarif des salaires ; c'est lui qui sera

l'angle lumineux de la création nouvelle, qui, abreuvé de l'amour de tous, s'épandra en torrents d'amour; lui qui donnera de l'unité au travail général par la direction harmonique de tous les travaux.

Telle fut la préface du saint-simonisme; tel fut son enseignement public avant l'heure de la pratique. Ces travaux préparatoires portaient l'empreinte d'une conviction lentement et solidement formée. Obscurs souvent, parfois déclamatoires, ils se présentaient enveloppés d'études si fortes, qu'ils devaient provoquer de la part des critiques une attitude d'estime et de réserve. La chose se passait d'ailleurs dans un petit cercle d'esprits élevés, sans retentissement extérieur, sans éclat, sans scandale. Vers le milieu de 1830, ce théâtre parut trop étroit aux saint-simoniens. Il leur fallait une scène plus vaste et plus orageuse : ils avaient soif des bravos, peut-être des sifflets de la foule : ils voulaient se produire, attirer à eux, convertir, grandir en puissance, se faire aimer, réunir toutes les pensées en une pensée commune; enseigner au monde l'amour, l'harmonie et la paix. Ce fut alors que l'école devint une famille, puis une Église.

IV

Troisième époque.

L'ORGANISATEUR. — FAMILLE DE LA RUE MONSIGNY. — LE GLOBE. — PRÉDICATIONS PUBLIQUES.

Le premier retour à une propagande ouverte fut la fondation d'un organe spécial du saint-simonisme. *L'Organisateur* parut avec une périodicité hebdomadaire, et cette fois rien d'étranger à l'école n'eut accès dans la feuille qui lui servait d'interprète. *L'Organisateur* fut une chaire purement saint-simonienne.

La fondation de la hiérarchie remonte aussi à la même époque. Dans l'ordre des dates, M. Olinde Rodrigues, le disciple direct de Saint-Simon, aurait dû être le premier pontife de la religion. Mais la loi hiérarchique n'admettait ni droit d'héritage, ni priorité d'avénement; elle ne saluait, ne reconnaissait, n'*acclamait* (ce fut le mot consacré) que la capacité. MM. Enfantin et Bazard se posèrent donc, en leur qualité de membres les plus sympathiques et les plus capables, comme les chefs de la doctrine. On les accepta comme tels. En effet, nul n'avait qualité pour leur disputer la tiare : la date de leur initiation, leurs travaux longs et gratuits, leurs belles et savantes facultés, tout les

portait à ce poste, à l'exclusion d'autres prétendants.

On a beaucoup disserté, dans le temps, sur le mérite comparatif de MM. Bazard et Enfantin, on a cherché quelles étaient, en eux, les facultés analogues, quelles étaient les facultés dissemblables. Pour notre part, il nous a semblé que la nature de leur esprit excluait, chez ces deux hommes, la pensée d'une longue association, d'une solidarité durable. M. Bazard, élevé à l'école de nos luttes politiques, ayant souffert par elles et pour elles, aimait encore, malgré lui et à son insu, la cause révolutionnaire qu'il avait défendue longtemps. Plus d'une fois, pour juger la théorie saint-simonienne, il se mit au point de vue du monde profane dont il eût aimé la louange et dont il redoutait le sarcasme. Bon logicien d'ailleurs, penseur infatigable, vulgarisateur habile comme peu le sont, M. Bazard trouvait, sur un thème donné, tout ce qu'il renfermait de déductions et de développements. Il aimait, il caressait, il épuisait ces besognes partielles et de détail; il se reposait volontiers quand elles étaient accomplies, demandait du loisir pour en embrasser d'autres, par fatigue peut-être, peut-être aussi par sage calcul.

M. Enfantin était d'une nature tout à fait opposée à celle-là. S'étant tenu constamment à l'écart de la politique courante, il n'y rattachait aucun souvenir de sympathie ou de haine, il assistait, neutre ou

indifférent, à ses péripéties les plus éclatantes ; il ne songeait au monde que pour l'attirer à ses propres convictions, et non pour s'occuper des siennes ; il ne tenait à lui que par les points de contact avec l'avenir saint-simonien. Sa tête était en travail constant de transformations expérimentales. On eût dit un laboratoire d'idées d'où elles sortaient brutes pour passer au laminoir de M. Bazard. L'un était plus manipulateur, l'autre plus inventeur. Celui-ci écrivait mieux qu'il ne parlait ; celui-là parlait mieux qu'il n'écrivait. M. Enfantin créait la pensée, M. Bazard trouvait la formule.

Si l'on voulait approfondir ce parallèle, il serait facile d'en faire résulter ce regret, que ces deux esprits originaux ne soient pas demeurés dans un poste où ils s'aidaient, où il se tempéraient l'un l'autre. M. Enfantin harcelant M. Bazard chaque jour, à toute heure, pour qu'à un théorème démontré succédât un théorème nouveau; le provoquant à des hardiesses successives et infinies ; lui disant sans cesse « en avant, » quand celui-ci voulait attendre et voir ; M. Enfantin, frappant coup sur coup, sans réserve et sans mesure, était la personnification d'un monde nouveau, pressé d'arriver, pressé de jouir, pressé de régner et de s'installer dans une place prise. M. Bazard, cherchant des biais, critiquant beaucoup et doctrinant peu, était l'organe d'un procédé transitoire, une voix de conciliation entre l'ordre rêvé et

l'ordre ancien. M. Enfantin se tenait sur la voie de l'imagination et de la théorie, M. Bazard dans celle de la logique et de la pratique; l'un devait s'adresser au sentiment, l'autre à la raison. Que M. Bazard se retirât, et M. Enfantin, livré à lui-même, devenait trop téméraire; que M. Enfantin fît le premier sa retraite, et M. Bazard restait sans force devant ses doutes et ses hésitations : ce n'était plus un chef d'Église, mais seulement un philosophe dans l'acception la plus étendue de ce mot.

Quelques germes de division que continssent ces deux esprits opposés, au jour de l'organisation de la hiérarchie, ils semblaient n'avoir qu'une tête et un cœur. On fonda le collége dans lequel entrèrent les initiés de la première et de la seconde époque, les hommes du *Producteur* et ceux de *l'Organisateur* Plus tard, le siége de la doctrine fut transféré dans la rue Monsigny, où, à quelques mois de là, devait se grouper et s'installer la famille.

Ceci se passait à la veille de la révolution de juillet. Quand la victoire eut émancipé les idées et les affiches, les saint-simoniens en profitèrent pour se donner une publicité de rues. Un étrange manifeste, signé Bazard-Enfantin, vint se déployer hardiment sur les murs de Paris, à côté d'une proclamation de Lafayette et d'un appel à la branche d'Orléans. Le peuple en rit, mais la chambre des députés, qui était alors disposée à s'effrayer de tout, porta gra-

vement l'affaire à sa barre. MM. Dupin et Mauguin signalèrent, du haut de la tribune, une secte qui prêchait la communauté des biens et la communauté des femmes; imputations auxquelles MM. Bazard et Enfantin crurent devoir répondre le 1er octobre 1830. Voici comment ils le faisaient dans une brochure adressée à la chambre des députés. Aux formes, aux prétentions assez modérées de cet écrit, il est facile de voir qu'il provenait plutôt de l'impulsion de M. Bazard que de celle de son collègue.

« Oui, sans doute, les saint-simoniens professent, sur l'avenir de la propriété et sur l'avenir des femmes, des idées qui leur sont particulières et qui se rattachent à des vues, toutes particulières aussi et toutes nouvelles, sur la religion, sur le pouvoir, sur la liberté, et enfin sur tous les grands problèmes qui s'agitent aujourd'hui dans toute l'Europe d'une manière si désordonnée et si violente; mais il s'en faut de beaucoup que ces idées soient celles qu'on leur attribue.

« Le système de communauté des biens s'entend universellement du partage égal entre tous les membres de la société, soit du fonds lui-même de la production, soit du fruit du travail de tous.

« Les saint-simoniens repoussent ce partage égal de la propriété, qui constituerait à leurs yeux une violence plus grande, une injustice plus révoltante

que le partage inégal qui s'est effectué primitivement par la force des armes, par la conquête.

« Car ils croient à l'inégalité naturelle des hommes, et regardent cette inégalité comme la base même de l'association, comme la condition indispensable de l'ordre social.

« Ils repoussent le système de la communauté des biens, car cette communauté serait une violation manifeste de la première de toutes les lois morales qu'ils ont reçu mission d'enseigner, et qui veut qu'à l'avenir chacun soit placé selon sa capacité et rétribué selon ses œuvres.

« Mais en vertu de cette loi, ils demandent l'abolition de tous les priviléges de naissance, sans exception, et par conséquent *la destruction de l'héritage*, le plus grand de ces priviléges, celui qui les comprend tous aujourd'hui, et dont l'effet est de laisser au hasard la répartition des priviléges sociaux, parmi le petit nombre de ceux qui veulent y prétendre, et de condamner la classe la plus nombreuse à la dépravation, à l'ignorance, à la misère.

« Ils demandent que tous les instruments de travail, les terres et les capitaux qui forment aujourd'hui le fonds morcelé des propriétés particulières, soient exploités par association et hiérarchiquement de manière à ce que la tâche de chacun soit l'expression de sa capacité, et sa richesse la mesure de ses œuvres.

« Les saint-simoniens ne viennent porter atteinte à la constitution de la propriété, qu'en tant qu'elle consacre pour quelques-uns le privilége impie de l'oisiveté, c'est-à-dire de vivre du travail d'autrui ; qu'en tant qu'elle abandonne au hasard de la naissance le classement social des individus.

« Le christianisme a tiré les femmes de la servitude ; mais il les a condamnées pourtant à la subalternité, et partout, dans l'Europe chrétienne, nous les voyons encore frappées d'interdiction religieuse, politique et civile.

« Les saint-simoniens viennent annoncer leur affranchissement définitif, leur complète émancipation, mais sans prétendre pour cela abolir la sainte loi du mariage, proclamée par le christianisme ; ils viennent, au contraire, pour accomplir cette loi, pour lui donner une nouvelle sanction, pour ajouter à la puissance et à l'inviolabilité de l'union qu'elle consacre.

« Ils demandent, comme les chrétiens, qu'un seul homme soit uni à une seule femme ; mais ils enseignent que l'épouse doit devenir l'égale de l'époux, et que, selon la grâce particulière que Dieu a dévolue à son sexe, elle doit lui être associée dans l'exercice de la triple fonction du temple, de l'État et de la famille ; de manière à ce que l'individu social, qui jusqu'à ce jour, a été l'homme seulement, soit désormais l'homme et la femme.

« La religion de Saint-Simon ne vient que pour mettre fin à ce trafic honteux, à cette prostitution légale, qui, sous le nom de mariage, consacre si fréquemment aujourd'hui l'union monstrueuse du dévouement et de l'égoïsme, des lumières et de l'ignorance, de la jeunesse et de la décrépitude.

« Telles sont les idées les plus générales des saint-simoniens sur les changements qu'ils appellent dans la constitution de la propriété et dans la condition sociale des femmes. »

Cette profession de foi, assez explicite, est l'acte le plus net et le plus précis que nous ait légué le saint-simonisme. Cet acte est d'autant plus précieux qu'il établit, à cette date, sur quel terrain et dans quelles limites les deux chefs de l'école entendaient circonscrire leurs débats avec le monde extérieur.

Cependant l'Église était constituée, et, qui plus est, elle prospérait. Des apports d'argent avaient eu lieu, les membres du collége ayant donné l'exemple; on commençait à pratiquer la mise en commun des biens après l'avoir professée. C'est dans cette période ascendante que le saint-simonisme crut utile d'avoir de nouveau une feuille à sa dévotion ; feuille dans laquelle l'enseignement oral serait résumé à côté de la prédication écrite et quotidienne. *Le Globe* s'offrit par l'intermédiaire d'un de ses pro-

priétaires, M. Pierre Leroux (1), écrivain d'un talent élevé. Un acte de cession eut lieu le 18 janvier 1831, et les jours suivants *le Globe* parut avec le sous-titre de *Journal de la doctrine de Saint-Simon*, laquelle était résumée ainsi sur la première page :

RELIGION.

SCIENCE. INDUSTRIE.

ASSOCIATION UNIVERSELLE.

« Toutes les institutions sociales doivent avoir pour but l'amélioration morale, intellectuelle et physique de la classe la plus nombreuse et la plus pauvre.

« Tous les priviléges de naissance, sans exception, sont abolis.

« A chacun selon sa capacité, à chaque capacité selon ses œuvres. »

Un vif élan de prosélytisme suivit l'apparition du *Globe* des saints-simoniens. Les imaginations inquiètes et curieuses, les têtes rêveuses et enthousiastes allèrent vers eux. La religion recruta des poëtes, des

(1) M. Pierre Leroux et M. Jean Reynaud refusèrent, comme on le verra tout à l'heure, de suivre le saint-simonisme sur le terrain où M. Enfantin voulait l'entraîner. Ils comprirent des premiers tous les dangers d'une réalisation aventureuse, et se renfermèrent dès lors dans une adhésion partielle et philosophique.

philosophes, des artistes, des industriels. A cette date se rattachent une foule d'initiations, celles de MM. Reynaud, Hoart, Émile Péreire; de MM^mes^ Bazard et Saint-Hilaire, et successivement, à quelque distance les unes des autres, celles de MM. Lambert, Saint-Chéron, Guéroult, Charton, Gazeaux, Dugueit et plus tard encore, Stéphane Mony. Nous ne citons que les noms de quelque intérêt. En revanche, la religion fit alors une perte, celle de M. Eugène Rodrigues, néophyte enthousiaste, qui venait de fournir la preuve d'un talent véritable dans ses *Lettres à Burns sur la politique et la religion*. Comme, vers ce temps, les initiés étaient devenus trop nombreux pour qu'ils pussent tous forcer à la fois les portes du collége supérieur, on établit, en manière de noviciat, deux colléges préparatoires du troisième et du second degré, se déversant l'un dans l'autre, et formant ainsi des pépinières où se pourvoyait le grand et suprême collége. Cette phase de succès se résuma par la constitution définitive de la famille, et par son installation dans la rue Monsigny. Ainsi l'association était introduite dans la vie bourgeoise. On avait fondé le ménage à frais communs, la famille en grand pour le monde, la famille en petit pour Saint-Simon; un spécimen de l'humanité future.

Au dehors pourtant la religion faisait du bruit et presque du scandale. Diverses voies avaient été

simultanément ouvertes à l'apostolat. Prédications, missions, brochures, polémique quotidienne, tout s'organisait pour la propagande. Sous la direction de MM. Hippolyte Carnot et Dugied, l'enseignement avait été ouvert dans quatre locaux différents : à la salle Taitbout, à l'Athénée, dans la rue Taranne et dans la rue Monsigny. D'hebdomadaires, les prédications étaient devenues quotidiennes ; on les appropriait à l'intelligence de l'auditoire ; on visait à les rendre vulgaires et simples pour les ouvriers, poétiques et animées pour les artistes, sévères et précises pour les savants. Des centres d'action avaient été fondés par les soins de M. Henri Fournel dans les douze arrondissements de Paris ; enfin, cinq églises départementales, à Toulouse, à Montpellier, à Lyon, à Metz, à Dijon, s'étaient déjà mises en rapport avec l'établissement métropolitain.

De son côté, *le Globe* agissait comme un levier infatigable sur une masse de lecteurs que la curiosité conduisait parfois à l'examen, le sarcasme à la réflexion. Au nombre des travaux remarquables qui parurent dans cette feuille, il faut citer une *Économie politique* de M. Enfantin, qui entrait dans les questions courantes, et, sans les prendre au point de vue exclusif et absolu de la doctrine, les ramenait à un petit nombre de combinaisons pratiques. Le chef saint-simonien descendit même alors jusqu'à

proposer, dans l'organisation économique, quelques réformes transitoires.

Il commençait par poser ce principe :

« La société ne se compose que d'oisifs et de travailleurs ; la politique doit avoir pour but l'amélioration morale, physique et intellectuelle du sort des travailleurs, et la déchéance progressive des oisifs. Les moyens sont, quant aux oisifs, la destruction de tous les priviléges de la naissance, et, quant aux travailleurs, le classement selon les capacités et la rétribution selon les œuvres. »

Ceci établi, M. Enfantin consentait à ne pas exiger tout d'un coup la réalisation rigoureuse et complète de cette théorie. Il admettait des procédés de transition ; il les indiquait, il les développait.

Parmi les réformes proposées par le chef saint-simonien, la plus décisive était l'abolition des successions collatérales, prolégomène évident de l'abolition de l'héritage. La succession collatérale, avec ses fractionnements multiples, avec son cortége de procès, plus ruineux encore pour la société que pour les individus, la société collatérale à douze degrés surtout, était, selon M. Enfantin, une loi civile d'un mérite fort contestable, qu'on pouvait modifier sans que la succession en fût ébranlée autrement qu'à la surface. Il y avait utilité et convenance à discuter

si cette succession, appliquée en tout ou en partie au dégrèvement de l'impôt, ne serait pas d'un emploi social beaucoup plus fécond qu'elle ne l'est aujourd'hui dans sa répartition chanceuse ; à discuter encore si le respect pour les priviléges pécuniaires de la famille doit s'étendre si loin que l'on préfère à l'intérêt de tous, le droit de quelques parents éloignés, inconnus au défunt, souvent ses ennemis, n'ayant pas, pour combattre des désirs impies et avides, l'affection qui fait patienter un héritier direct, l'amour filial plus fort qu'une pensée de survivance. Ce retour au trésor public de successions fractionnées les aurait empêchées d'ajouter, comme elles le font souvent, quelques cent mille francs de plus à l'épargne d'un oisif, et les aurait rendues profitables à la masse des citoyens comme réduction des taxes.

C'était donc là, d'après M. Enfantin, une perception toute faite, une rentrée facile et variable seulement, comme le chiffre de la mortalité annuelle. Que si l'on trouvait un inconvénient et une occasion d'abus à ce que le gouvernement recueillît, gérât, administrât, vendît des propriétés particulières, il était facile d'imposer tel droit progressif et presque équivalent sur les successions, en les frappant d'une manière d'autant plus lourde qu'elles résulteraient d'une prétention plus lointaine. La conséquence de la même réforme, son complément obligé devait

être une forte augmentation de droits sur l'héritage au premier degré. Cet impôt sur les successions, si considérable qu'il fût, avait, aux yeux de M. Enfantin, des avantages précieux. Il devait prendre la fortune là où elle se trouve, au moment où elle change de mains, où elle se déplace, souvent pour arracher à une occupation productive des hommes qu'elle voue désormais à une oisiveté ou partielle ou complète.

Après avoir indiqué ce nouveau mode de perception, M. Enfantin aime à en suivre les résultats et à en indiquer les emplois les plus fructueux. Grâce à l'abolition des successions collatérales et à l'augmentation des droits de succession en ligne directe, on pouvait supprimer, toujours d'après lui, l'impôt sur le sel, la loterie et les contributions indirectes, ou bien encore employer le fonds commun qui proviendrait de cette source à des destinations productives, comme l'établissement d'écoles publiques, l'amélioration des voies de transport, l'embellissement des villes, la propagation des bons procédés agricoles, etc.

Sur un autre terrain, l'économie politique du *Globe* rendit, en diverses circonstances, des services essentiels à la cause de l'émancipation industrielle, que plusieurs écoles avaient déjà chaudement et utilement poursuivie. Les questions de l'amortissement, de l'emprunt, de la dette publique,

de l'impôt, dont la presse et les chambres étaient alors saisies, trouvèrent d'intelligents appréciateurs dans la feuille saint-simonienne. Si toutes les solutions qu'elle présentait n'étaient pas acceptables, toutes ses critiques étaient justes, armées de chiffres et de preuves. Nulle part la mobilisation de la propriété et l'institution des banques ne trouvèrent des promoteurs plus zélés. Une banque, pour M. Enfantin, n'était pas une caisse d'escompte choisissant et classant son papier ; c'était une société commanditaire de l'industrie, chargée de distribuer les instruments du travail, de la manière la plus favorable aux producteurs et à la production.

A côté du chef de la doctrine, d'autres publicistes, d'autres savants suivaient diverses thèses politiques et industrielles. Déjà M. Stéphane Mony poussait l'industrie vers des voies nouvelles et progressives. Doué d'une patience admirable, il éclairait tout à la manière de Franklin, en s'élevant de la recherche des faits aux combinaisons théoriques. M. Émile Péreire préludait aussi à cette réputation d'économiste qu'il échangea depuis contre les fonctions d'industriel ; l'un des premiers il vengeait la statistique, souvent profanée ; il en refaisait la langue, il en réhabilitait l'emploi ; il lui rendait sa conscience de chiffres et sa loyauté de déductions (1).

(1) Le nom de M. Stéphane Mony et celui de M. Émile Péreire se

D'autres esprits distingués fondaient aussi la poésie, l'éloquence de la philosophie saint-simoniennes. M. Barrault évoquait l'orientalisme avec ses formes pompeuses et allégoriques. M. Michel Chevalier tonnait sur le monde en périodes si sonores, il lui prédisait une ère si pleine de gloires et de magnificences ; il lui donnait un soleil si beau, des moissons si dorées, des fruits si savoureux, des populations si épanouies, tant de canaux et tant de chemins de fer, tant de richesses et tant d'échanges, de telles grandeurs, de telles voluptés, de telles harmonies, que les plus indifférents s'enivraient de ces rêves prestigieux, se laissaient bercer par ces contes fantastiques, qu'on eût dit détachés des mille contes de Shéhérazade. Les philosophes et les moralistes ne demeuraient point en arrière. MM. Leroux, Jean Reynaud, Charles Duveyrier, attaquaient avec autorité le cercle éternel dans lequel roulent les métaphysiques ancienne et moderne, Dieu et l'homme ; ils expliquaient l'un et l'autre par la théorie saint-simonienne ; ils discutaient la loi de la croyance, la loi de la hiérarchie ; ils expliquaient l'humanité et

rattachent à l'exécution du premier chemin de fer qui ait réuni en France les conditions d'art et de traction nécessaire pour y populariser cette merveilleuse découverte. Nous voulons parler du chemin de fer de Saint-Germain à Paris. Ce n'est là en réalité qu'un embryon, mais que de patience, que d'études n'a-t-il pas fallu pour le réaliser, dans un pays où la routine a tant de force d'inertie !

son histoire, sa perfectibilité infinie, sa progression lente, mais sûre, vers un avenir toujours meilleur. Nobles et consolants travaux, qui ont en eux de quoi payer ceux qui les abordent, même quand ils demeurent infructueux et méconnus !

Cette période d'harmonie et d'union marqua, quoi qu'on ait pu dire, l'apogée du saint-simonisme. Quand, au premier déchirement intérieur, l'anarchie éclata entre ceux qui s'en étaient fait un argument contre le monde, quand on les vit mal gardés par leur doctrine contre les faiblesses vulgaires ; lorsqu'en un mot, la fraternité universelle eut brusquement déchiré son programme, il y eut, parmi les profanes, un indéfinissable sentiment de défiance et un temps d'arrêt dans le prosélytisme d'ordre supérieur. Ce qui survint ensuite, en fait de progressions et de conquêtes, résultait de l'élan primitif : c'était presque l'accomplissement d'une loi dynamique.

CHAPITRE II.

[Suite.]

V

Quatrième époque.

SCHISME. — SCISSION DE LA FAMILLE. — RETRAITE DE MÉNILMONTANT. — LE LIVRE NOUVEAU.

Depuis longtemps, les deux chefs du saint-simonisme étaient travaillés par des pensées divergentes. M. Bazard, tout en consentant à passer de l'état d'école à celui d'Église, avait arrêté, dans son plan, de s'abstenir d'éclats immédiats. Il voulait que les théories eussent pénétré dans les esprits avant d'en venir à la pratique : il désirait convaincre et non enthousiasmer ; il s'adressait aux hommes de discus-

sion et d'examen. M. Enfantin ne se résignait pas à cette préparation lente et chanceuse. De toutes les façons par lesquelles on agit sur les organisations humaines, il savait que la plus prompte, la plus décisive, la plus triomphante, c'est l'engouement. Il comptait sur le cœur plus que sur l'esprit, sur le sentiment plus que sur la raison; il voulait passionner les artistes et les poëtes. Que lui importait sa petite famille, à lui qui rêvait la famille universelle, à lui qui comptait réaliser de son vivant une suprématie éclatante et complète, une royauté politique et religieuse? Aussi, dès qu'il vit que M. Bazard ne pouvait plus, ne voulait plus se mettre à son pas, il résolut de le laisser en route et de continuer seul.

Par quels moyens il resta le maître dans ce conflit d'autorité, cela s'explique, cela se conçoit. M. Enfantin, demeuré seul, avait encore un rôle à jouer; M. Bazard n'en avait plus. Poussé jusque-là dans des voies hardies, ce dernier n'avait pas même la décision nécessaire pour se maintenir au point où on l'avait conduit. Il eût reculé sans doute; et reculer en rase campagne quand on a contre soi le nombre, quand en n'a pour soi que l'audace, c'est être vaincu. M. Enfantin devait donc détrôner, *absorber* son collègue; c'était dans l'ordre.

La rupture éclata au sujet de deux questions capitales, l'affranchissement du prolétaire et l'affran-

chissement de la femme. L'affranchissement du prolétaire pouvait se poursuivre et s'avouer en face de l'univers. Seulement, il venait se briser contre l'article 291 du Code pénal, et comme vers ce temps les sociétés populaires fatiguaient le gouvernement et la bourgeoisie, il était possible que le parquet prît l'affranchissement du prolétaire en mauvaise part. M. Bazard recula devant cette expérience hasardeuse. Quant à l'affranchissement de la femme, non-seulement il présentait des dangers plus grands encore, mais, en outre, il froissait M. Bazard dans une corde personnelle. Soit que M. Enfantin laissât à la moralité future une latitude peu édifiante, soit qu'il dît trop ce qu'il voulait faire ou qu'il ne le dît point assez, toujours est-il que son collègue ne voulut pas encourir la solidarité d'un scandale probable. Après de vives discussions, qui prirent un caractère récriminatoire, M. Bazard se retira, profondément navré de la lutte, souffrant dans ses affections, triste, blessé au cœur, devant mourir à peu de mois de là. .

Alors une scission eut lieu. La famille de la rue Monsigny se sépara en deux camps, l'un aux couleurs de M. Enfantin, ayant foi en lui, quoi qu'il advînt; l'autre dévoué à M. Bazard, et prêt à le suivre dans sa retraite. Le 19 et le 21 novembre 1831, survinrent deux réunions générales de la famille, épisodes caractéristiques dans la vie saint-

simonienne. M. Bazard refusa d'y assister; il se résignait, il s'avouait vaincu. Dans la première séance, M. Enfantin parla d'abord. Il développa la théorie qui le divisait de M. Bazard, l'appel à la femme, conviée au sacerdoce en même temps que l'homme, et à titre égal; il déclara d'une façon solennelle que le saint-simonisme ayant combattu énergiquement et rayé de son Évangile l'exploitation de l'homme par l'homme, on ne pouvait ni admettre ni tolérer davantage l'exploitation de la femme par l'homme. Le christianisme, suivant lui, avait émancipé la femme, mais l'avait tenue dans la subalternité; le saint-simonisme devait affranchir la femme, et la poser comme l'égale de l'homme.

« L'homme et la femme, voilà l'individu social, disait M. Enfantin; l'ordre moral nouveau appelle la femme à une vie nouvelle : il faut que la femme nous révèle tout ce qu'elle sent, tout ce qu'elle désire, tout ce qu'elle veut pour l'avenir. Tout homme qui prétendrait imposer une loi à la femme n'est pas saint-simonien, et la seule position du saint-simonien à l'égard de la femme, c'est de déclarer son incompétence à la juger. »

Passant de là à la théorie du couple-prêtre, de l'individu social, homme et femme, M. Enfantin ajoutait :

« La mission du prêtre est de sentir également les deux natures, de régulariser et de développer les appétits sensuels et les appétits charnels. Sa mission est encore de faciliter l'union des êtres à affections profondes en les garantissant de la violence des êtres à affections vives, et de faciliter également l'union et la vie des êtres à affections vives, en les garantissant du mépris des êtres à affections profondes. »

Et plus loin :

« Qu'elle sera belle la mission du prêtre-social, homme et femme ! qu'elle sera féconde ! Tantôt il calmera les ardeurs inconsidérées de l'intelligence, ou modérera les appétits déréglés des sens ; tantôt, au contraire, il réveillera l'intelligence apathique ou réchauffera les sens engourdis; car il devra reconnaître tout le charme de la décence et de la pudeur, mais aussi toute la grâce de l'abandon et de la volupté. »

Jusque-là l'auditoire, bien que remué par des sentiments divers, avait écouté en silence ; mais, à cette dernière définition, M. Pierre Leroux, ne se contint plus : « Vous exposez là, dit-il à M. Enfantin, une doctrine que le collége a unanimement repoussée ; je suis venu ici pour vous le dire ; je vais me retirer. » A quoi M. Enfantin répondit : « La preuve de la vérité de mes paroles,

« vous la voyez. Voilà l'homme (et il montrait « M. Pierre Leroux) qui représente le mieux la « vertu, telle qu'elle a été conçue jusqu'à présent ; « et, vous en êtes témoins, la vertu de cet homme « ne peut pas comprendre ce qu'il y a d'universel « dans mes paroles. »

Nous le croyons certes bien.

La discussion continua ainsi dans la première séance, mêlée de récriminations et de paroles très-vives, et suivie de la retraite des dissidents, parmi lesquels figuraient MM. Leroux, Reynaud, Cazeaux, Péreire et autres. Mais dans la seconde séance, M. Enfantin ne souffrit plus le débat. Après avoir congédié les protestants d'une façon assez brutale, il s'adressa aux fidèles qui lui restaient, et leur montra le fauteuil de M. Bazard, resté vide à ses côtés, comme le symbole de l'appel à la femme. M. Rodrigues se leva après lui, et fit un autre appel, l'appel à l'argent, dont il voulait, disait-il, inaugurer la puissance morale. Ce jour-là, la hiérarchie se modifia une fois encore : M. Enfantin fut déclaré, par M. Olinde Rodrigues, l'homme le plus moral de son temps, le vrai successeur de Saint-Simon, le chef suprême de la religion nouvelle ; puis, avec le même sérieux, M. Olinde Rodrigues se désigna lui-même comme le père de l'industrie et le chef du culte saint-simonien.

L'aspect de la religion se modifia en même temps

que la hiérarchie. On laissa de côté le dogme, travail favori de M. Bazard, pour se tourner vers les questions de culte et de morale. On passa de la spéculation à la réalisation. La chair fut solennellement réhabilitée : on sanctifia le travail, on sanctifia la table, on sanctifia les passions sensuelles, le tout en se servant de termes assez lestes, car on attendait que la femme fût venue donner à la religion le code de la délicatesse et de la pudeur. Cet appel à la femme, cette attente d'un Messie de l'autre sexe fut le long rêve de la dernière période saint-simonienne. On ne pouvait pas marcher sans elle ; on l'invoquait chaque jour ; on la voyait partout. La femme manquant, le couple sacerdotal demeurait incomplet ; la religion cheminait boiteuse. Aussi, pour décider cette révélation nouvelle, employa-t-on tous les moyens à l'aide desquels on agit sur l'imagination et sur les sens. L'hiver de 1832 fut une longue fête dans la rue Monsigny. La religion se couronna de roses, elle se révéla aux fumées du punch et aux bruyantes harmonies de l'orchestre ; elle convia tout Paris à ses fêtes, bien sûre que Paris ne lui rendrait pas ses politesses. A ces réunions parurent quelques femmes élégantes, jeunes, gracieuses, jolies, qui dansaient pour danser, folâtraient pour folâtrer, le tout d'une façon mondaine, et sans entrevoir le côté profondément religieux de ces danses et de ces plaisirs. Le saint-

simonisme y consuma ses dernières ressources, sans que la femme répondît à son appel.

Pour soutenir ce luxe, pour solder ces bals, pour mettre le culte sur un pied qui fût à la hauteur des projets nouveaux, il fallait de l'argent, beaucoup d'argent. *Le Globe*, distribué gratis, absorbait une somme annuelle fort importante, et les apports avaient diminué depuis la rupture. MM. Alexis Petit, H. Fournel, d'Eichtal, Olivier, Rigaud, Toché, Barrault, et M. Enfantin lui-même s'étaient peu à peu dépouillés pour la religion. En caisse, il ne restait rien, ou peu de chose; les propriétés qui formaient le solde du fonds commun n'étaient pas facilement réalisables. Le budget, au 31 juillet 1831, présentait une balance presque parfaite entre l'actif et le passif : les dons en argent étaient de 218,000 fr.; les dépenses faites de 250,000. On se serait trouvé en déficit si une somme de 600,000 francs environ, en titres d'immeubles, ne fût pas demeurée libre.

Voilà quelle était la situation financière du saint-simonisme quand M. Olinde Rodrigues lança son appel à l'argent. « Rotschild, Aguado, Lafitte, dit-« il, n'ont rien entrepris d'aussi grand que ce que « je viens entreprendre. Tous ils sont venus, après « la guerre, donner au vaincu le crédit nécessaire « pour satisfaire le vainqueur. Leur mission périt « et la mienne commence. On escompte à la bourse

« de Paris, de Londres et de Berlin, l'avenir poli-
« tique et financier de l'association des travailleurs.
« J'entreprends de fonder le crédit saint-simonien. »
Un acte fut en effet passé devant Me Lehon, qui constituait la société collective Benjamin-Olinde Rodrigues et compagnie, sous l'autorisation et avec l'aide de M. Enfantin. Des actions et des coupons d'actions furent émis au capital nominal de 1,000 fr. et au capital réel de 250 francs, donnant droit à une rente annuelle de 50 francs. La spéculation financière réussit mal, malgré les belles perspectives qu'elle présentait aux preneurs. Un petit nombre d'actions se plaça dans le cercle limité des partisans de la doctrine; mais cette émission partielle fut plus nuisible qu'utile, car on changeait en une affaire de calcul ce qui avait été jusqu'alors une affaire de dévouement. Ceux qui avaient tant donné au saint-simonisme n'avaient pas spéculé sur leurs dons. Le mobile changeait : on s'adressait à la cupidité humaine; elle fut plus lente à répondre que ne l'avait été le désintéressement.

L'organisation du travail social ne fut guère plus heureuse. M. Stéphane Mony était demeuré fidèle à la fortune de M. Enfantin, plutôt par affection que par conviction. Il espérait toujours que la lumière morale pénétrerait, d'un jour à l'autre, au sein de cette nuit de doutes, et il s'était dévoué, en attendant, à une mission qui eût réussi par lui,

si elle avait eu la moindre chance de réussite. Quatre mille ouvriers avaient été affiliés : ils travaillaient dans des maisons spéciales pour le compte de la communauté religieuse. Ces essais avortèrent. Ici la certitude du bien-être matériel rendait les ouvriers nonchalants ; là des divisions intérieures se glissaient parmi eux, et il fallait intervenir pour faire respecter la hiérarchie. La masse des saint-simoniens avait augmenté sans doute ; l'appel au prolétaire avait attiré quelques hommes indigents : on se prête à tous les essais quand on souffre. Mais pour les retenir, pour en augmenter le nombre, il eût fallu que l'amélioration promise se réalisât ; autrement les prolétaires s'en allaient un à un. La seule formule intelligible pour ces ouvriers, c'était d'être mieux. Elle leur manqua bientôt. Ainsi des deux parts, ce fut un tort et une inconséquence d'avoir déplacé l'action saint-simonienne, d'avoir tenté une réalisation qui devait échouer, et qui, en échouant, laissait le reste de la doctrine sous la prévention d'impuissance.

Cette époque fut d'ailleurs féconde en disgrâces de tout genre. Au moment où la salle Taitbout répandait son plus vif éclat oratoire, au fort des réconciliations publiques et des confessions de Mlle Julie Fanfernaut, quand la mise en scène la plus raffinée donnait à ces réunions un imprévu que n'offrent plus nos théâtres, une brusque mesure de police

vint chasser les fidèles du temple, et les mettre à la discrétion des baïonnettes municipales. D'autres poursuites simultanées avaient lieu dans la maison de la rue de Monsigny, où la saisie des papiers de la famille forma la base de plusieurs interrogatoires et d'une instruction criminelle. Ce n'est pas tout encore; des dissensions étaient survenues entre M. Enfantin et M. Olinde Rodrigues, au sujet de la question morale. M. Rodrigues accusait M. Enfantin de promiscuité religieuse, et disait : « J'ai « affirmé que, dans la famille saint-simonienne, « tout enfant devait pouvoir connaître son père. « M. Enfantin a exprimé le vœu que la femme fût « seule appelée à s'expliquer sur cette grave ques- « tion. » Là-dessus il se sépara en appelant les fidèles à lui, comme au seul disciple et à l'héritier direct de Saint-Simon. La brutalité de la rupture, son inopportunité à la veille de persécutions judiciaires, laissèrent la sortie de M. Rodrigues sans contre-coup.

Seulement, avec lui s'en allèrent les dernières ressources. Sa retraite discréditait l'emprunt dont il était le titulaire contractant; et, au lieu d'opérer des placements nouveaux, il fallut désintéresser ça et là, sur les 82,000 francs d'actions réalisées, quelques porteurs de coupons, moins résignés et plus turbulents que les autres. Faute de fonds suffisants, *le Globe* mourut d'abord, puis les ateliers

se fermèrent; enfin la famille de la rue Monsigny fut dissoute.

Alors une dernière transformation eut lieu. A Ménilmontant, au point culminant de la côte, M. Enfantin avait, comme propriété patrimoniale, une vaste maison et un fort beau jardin. Il résolut d'en faire le dernier asile de la famille, son lieu de refuge contre le monde. Là on pouvait s'inspirer dans le recueillement et dans la retraite, attendre la venue de la femme, si lente à répondre, pratiquer en petit l'association contemplative et partielle, jusqu'à ce que l'heure eût sonné pour l'association universelle et laborieuse. Quoiqu'il fût étrange, après une suite de prédications contre les oisifs, de se vouer ainsi à la vie stérile de l'anachorète, cet état nouveau et purement transitoire avait aussi, disait-on, son aspect saint-simonien. Il s'agissait d'abolir la domesticité, en faisant participer les natures les plus fières à la tâche du prolétariat; il s'agissait de former à une discipline presque conventuelle et à une vie continente, quarante jeunes moines chez lesquels la vie débordait; il s'agissait enfin d'éprouver s'ils soutiendraient jusqu'au bout la gageure, et s'ils seraient aussi forts contre les huées de la foule qu'ils l'avaient été contre les sarcasmes des beaux esprits. Dans un factum net, clair, incisif, intitulé : A TOUS; M. Enfantin donnait la clef de cette expérience : « J'ai voulu, disait-il, appeler la femme

« et le prolétaire à une destinée nouvelle. » Puis il expliquait comment sa parole, semée dans Paris, y continuerait son travail mystérieux, et comment il n'y aurait bientôt plus d'autre politique que la charte d'avenir qu'il avait fondée.

A Ménilmontant, tout s'organisa ainsi qu'il l'avait dit. Quarante nouveaux Moraves se clottrèrent dans ce jardin, le bouleversèrent dans tous les sens, taillèrent les arbres, bêchèrent et sablèrent, nivelèrent, arrosèrent, émondèrent, échenillèrent, se firent indistinctement et à tour de rôle chefs d'office, cuisiniers, sommeillers, échansons. On organisa le travail par catégories; on fit des groupes de *pelleteurs*, de *brouetteurs*, de *remblayeurs*, et pour que la besogne fût moins rude, on l'accompagna d'hymnes composés par un membre de la communauté. Plus tard, quand le public eut ses petites entrées dans le jardin, on lui offrit des concerts de cette musique locale, puis, par une insigne et dernière faveur, on l'admit au spectacle du dîner du Père, comme à celui d'un souverain. Tout ceci se faisait d'ailleurs avec les formes voulues et en costume. L'uniforme était simple et coquet : justaucorps bleu à courtes basques, ceinture de cuir verni, casquette rouge, pantalon de coutil blanc, mouchoir noué en sautoir autour du cou, cheveux tombant sur les épaules, peignés et lissés avec soin, moustaches et barbe à l'orientale.

Nous ne voulons pas prendre au sérieux cette phase de l'existence saint-simonienne. L'inauguration du costume au bruit de la canonnade de Saint-Méry, la lutte entre la famille qui appelait les visiteurs et la police qui faisait croiser devant eux la baïonnette ; les harangues en plein air; les synodes au milieu du préau ; les épisodes sans nombre issus de la curiosité et de l'incrédulité populaires, tout cela formerait un tableau bouffon qui n'est ni dans nos idées, ni dans notre cadre. Il vaut mieux rechercher si, en dehors de cette vie extérieure, arrangée pour la foule, Ménilmontant n'a pas eu une autre existence de travail recueilli. Cette existence, aucun document public ne l'a révélée ; mais il nous a été donné de la suivre par la communication d'un manuscrit où sont déposées les idées écloses dans la retraite (1). Toute la métaphysique du saint-simonisme, son Catéchisme et sa Genèse, se trouvent dans cet écrit, résumé de plusieurs conférences de la famille et intitulé : Le livre nouveau (2).

Dans la première séance, M. Enfantin ayant à sa droite MM. Barrault, Michel Chevalier, Lambert et

(1) Nous devons la communication de ce document à l'obligeance de notre ami Duveyrier et à celle de Mme Marie Talon, qui en est dépositaire.

(2) Les obscurités qui peuvent se trouver dans les passages qui suivent ne sont pas de notre fait. Nous avons cherché à exposer aussi clairement que possible des choses que souvent, il faut l'avouer avec franchise, nous ne comprenions pas nous-mêmes.

d'Eichtal ; à sa gauche MM. Fournel, Charles Duveyrier et Talabot, voit dans cet ordre et dans ces groupes un fait vivant, un catéchisme ouvert sur deux feuillets, divisés chacun en deux colonnes; d'une part, MM. Fournel et Barrault, de l'autre, MM. Michel et Charles.

« Dans le premier, ajoute M. Enfantin, l'initiation à la vie se traduit en *verbe*. C'est une formule et un langage, c'est la précision algébrique et le texte rimé, c'est le chiffre et la lettre, la métaphysique et la poétique, la grammaire et la prosodie. . . . . .

. . . . . .

« Cette feuille est conçue sous une inspiration semblable à celle qui présidait au catéchisme chrétien; c'est la conception du verbe, et toutefois, avec la conquête de l'algèbre ; c'est Platon développé à travers Descartes et Leibnitz.

« Cette feuille, c'est l'encyclopédie scientifique.

« C'est la formule abstraite et concrète de la vie.

« Dans l'autre feuillet l'enseignement se produit par une forme et une peinture. C'est le tracé géométrique, le plan, le dessin, l'image animée, colorée, mobile, qui doivent frapper l'homme des sens de l'acte, le praticien, le théurgien, l'artisan du culte.

« Ce feuillet, c'est l'hiéroglyphe égyptien, mais enrichi du mouvement et de la couleur.

« C'est l'encyclopédie industrielle et l'esthétique nouvelle.

« C'est la forme composée de la vie, comme l'autre feuillet en était la formule abstraite et concrète. »

De cette définition du Catéchisme vivant, le *Livre nouveau* passe aux éléments qui constituent la science générale, et il la trouve dans la *formule* et la *forme* que Descartes avait déjà combinées dans l'application de la géométrie à l'algèbre, à quoi ajoutant la morale, on trouve le nouveau dogme ternaire qui se compose du *sentiment,* de la *formule* et de la *forme.*

Tel est le côté mathématique du Catéchisme. Plus loin, en assignant une place à l'algèbre dans la vie morale, et en annonçant que l'époque infinitésimale, indiquée par Leibnitz, a commencé, le *Livre nouveau* ajoute :

« Dieu, que les mathématiciens révolutionnaires ont vainement chassé de leur sanctuaire, et qui, toujours, pourtant, y est demeuré découvert ou caché sous le nom de l'infini, ou sous le voile trompeur des limites, Dieu y reparaîtra plus éclatant que jamais pour animer toutes les conceptions. Alors le verbe suprême, le verbe infinitésimal se résoudra dans l'art en paroles et hors de l'art en symboles ; le savant le traduira en formules, et l'industriel en formes limi-

tées; verbe de poésie et d'amour, il se manifestera par la musique et par l'architecture; inspirateur divin, il engendrera l'algorythmie et l'esthétique; parole du prêtre, il enfantera la science et l'industrie, le dogme et le culte. »

Le Catéchisme saint-simonien a aussi son côté grammatical. Le langage et la philosophie se correspondant, à son sens, d'une manière rigoureuse, le *Livre nouveau* établit l'ordre suivant :

Pour le théoricien, le substantif.

Pour le praticien, l'adjectif.

Pour le prêtre, le verbe.

Après quoi le Livre entre, après Leibnitz, dans l'examen de la langue de l'avenir, et il trouve que la langue française est celle qui fournira le plus d'éléments à ce nouvel idiome, empreint d'un grand caractère d'universalité. Suit un long cours de philologie et de littérature, où tous les dialectes anciens et modernes sont passés en revue et appréciés au point de vue euphonique, comparés entre eux, analysés dans leurs éléments. Nous avons hâte de passer là-dessus pour en venir à la partie essentielle du *Livre nouveau*, la Genèse du saint-simonisme.

Ici se révèle sous une nouvelle forme cette tendance de la doctrine à pacifier la chair et l'esprit, et à les sanctifier l'un par l'autre. La guerre entre les deux principes n'existe pas seulement dans la

politique et dans la morale, elle se retrouve encore dans la science, et la science doit être pacifiée comme le sera la politique. Elle le sera, prétend le LIVRE, parce que les hommes d'amour qui sentent également la théorie et la pratique, la science et l'industrie, la réalité et l'apparence, imprimeront une foi vivante dans l'harmonie constamment progressive de l'esprit et de la chair, du temps et de l'espace, du nombre et de l'étendue, de la formule et de la forme, de la pensée et de l'acte, de l'unité et de la multiplicité, de l'identité et de la différence, de l'observation et de l'expérimentation, du passé et de l'avenir, de l'autorité et de la liberté, du moi et du non-moi, de l'homme et de la femme, de l'humanité et du monde.

A la suite de ce long détail de choses qui se meuvent aujourd'hui dans des conditions de lutte et d'antagonisme, le *Livre nouveau* prend le ton épique, pour épancher sur le monde ses plus mystérieux trésors (1).

« Voici, dit-il, la Genèse nouvelle, historique et prophétique, annonçant ce qui est détruit et ce qui doit être créé, ce qui doit mourir et ce qui doit naître.

(1) Nous avons lieu de croire que la rédaction de cette épopée biblique appartient à M. Michel Chevalier.

« Écoutez !

« J'ai vu dans la nuit des temps anciens des choses merveilleuses.

« La terre disait à Dieu, au sein duquel elle circulait :

« — Le bien-aimé viendra-t-il bientôt ? »

« Dieu lui disait : « Je ne le susciterai pas « encore, car tu n'as pas un arbre à l'ombre duquel « il repose; pas un animal dont la chair ou le lait le « nourrisse. L'atmosphère qui te sert de tunique « est brûlante.

« Qu'as-tu à lui donner pour le réjouir ? Il cherche « des sources fraîches où il puisse se désaltérer, et « je ne vois que des flaques d'une eau bourbeuse « et amère. Où sont les champs et les trésors qui « feraient sa dot ? »

« Et la terre tournait.

« Elle amoncela de gigantesques arbrisseaux, des fougères plus grandes que des hautes futaies, et des roseaux semblables à des sapins. Elle se couvrit de bêtes marchantes, volantes, rampantes, aux membres allongés ; elle enfanta des millions et millions de mollusques. De son sein tirant des trésors, elle les pressa en filons et en couches jusqu'à la surface du sol, mêlant les plus précieux métaux et les plus riches pierreries aux marbres et aux porphyres les plus magnifiques. Cependant l'atmosphère écrasante se changeait en une pluie vivifiante, et

elle allait combler les précipices effroyables et restreindre le domaine de la mer.

« Fière alors de son ouvrage, elle se retourna de nouveau vers Dieu, et lui dit : « Viendra-t-il bientôt ? »

« Dieu répondit : « Que viendrait-il faire avec « sa vie délicate et ambitieuse, au milieu de cette « vie grossière et pauvre que tu as répandue à ta « surface ? »

« Et la terre, patiente, enfouit, comme en des magasins, la végétation dont elle s'était fait une première chevelure ; elle retira la vie aux bêtes monstrueuses, aux mollusques informes à qui elle s'était livrée, et la donna à des êtres plus parfaits. La bourbe des eaux forma des montagnes de grès et de schiste, leur sable se changea en couches calcaires, l'atmosphère se tempéra encore ; la terre éjaculait de nouveaux métaux, de nouveaux porphyres, de nouveaux marbres, qui se dressaient en montagnes, ou se répandaient en masses profondes et souterraines.

« A plusieurs fois ces choses se répétèrent.

« Et à chaque fois Dieu envoyait à la terre un messager dont l'approche la faisait tressaillir. L'astre porteur de nouvelles allait ensuite au loin réjouir les mondes de la chaleur vitale qu'il avait empruntée à la terre au sein de leur majestueuse communion.

« A chaque fois, c'étaient pour la terre d'immenses joies.

« Mais à chaque fois, c'étaient pour elle aussi de

grandes douleurs ; car, pendant que les porphyres, les marbres, les serpentines, les granits, le plomb, le cuivre, l'argent, l'antimoine, le platine, l'or, le fer, l'étain, et tous les métaux, bouillonnaient dans ses veines, c'était une fièvre chaude qui la dévorait. Pendant que son axe incertain se balançait, et que la mer poussait d'un pôle à l'autre ses flots écumants, c'était un spasme nerveux ; pendant que l'atmosphère se condensait en torrents, c'était une sueur, froide qui lui ruisselait sur le corps; pendant qu'une vie nouvelle lui surgissait, c'étaient les angoisses de l'enfantement.

« Et elle s'écria avec douleur : « Le bien-aimé ne viendra-t-il donc pas ? »

« Il viendra, dit le Seigneur ; car telle est ma promesse. Mon dernier messager va partir, et il « restera auprès de toi comme témoin de ma parole ; « chaque jour il réjouira ta vue de l'aspect de sa « face au teint d'argent. En mémoire des ébranlements que tu as ressentis à l'approche de mon « messager, il fera mollement balancer tes eaux, « et les enverra chaque jour lécher les pieds des « continents.

« Va, dit le Seigneur, achève ta parure. »

« Ivre d'amour, elle déchaîna les fleuves, les vents, la foudre et les feux souterrains. Voulant exciter les transports de l'époux, par un présent magnifique, elle se déchira les flancs, les pétrit et les

étendit en plaines riantes, couvertes d'arbres, de fleurs et de troupeaux, là où étaient des rochers affreux et de pestilentiels marécages ; elle tamisa les montagnes, en sépara l'or des diamants, et les sema sur les plages où le bien-aimé devait descendre, et dans les riches vallées où il devait s'asseoir.

« Elle entassa dans des cavernes, elle engloutit dans la poussière pâteuse des rochers, elle engloutit sous des coulées de basalte et de lave, les hippopotames hideux, les tigres et les rhinocéros géants, et les innombrables bandes d'ours et d'hyènes qui régnaient sous le soleil. Avec eux, elle enfouit à de plus grandes profondeurs les paléothériums et d'autres bêtes aux formes repoussantes et aux effroyables cris.

« Le bien-aimé était venu. La terre eut aussi un soleil de nuit, qui, tous les jours, haletant, la suivait en tournant, comme une compagne fidèle, et qui, sans cesse fixant sur elle sa face argentée, semble épier ses mouvements, comme le chien caressant qui joue autour de son maître.

« Et un autre tableau se déroula devant moi.

« Je voyais dans les mers, au sein des abîmes et sur les flots, des objets prodigieux.

« J'apercevais des régions inconnues, je distinguais une terre promise, gage de la nouvelle alliance de Dieu avec les hommes.

« Les vieux continents tressaillirent comme tressaille une famille à la venue d'un nouveau-né.

« D'innombrables îles, jusque-là silencieuses, s'agitaient, et, comme si elles n'eussent pas achevé leur crue, s'assemblaient, s'élevaient au-dessus des eaux.

« L'homme étendait son domaine ; il conquérait les airs et s'y promenait en triomphateur ; il gouvernait les marées comme l'éclusier gouverne son canal ; il tempérait les climats comme le chauffeur tempère son brasier ; il domptait la foudre comme jadis un de nos pères dompta le fougueux étalon.

« L'humanité de ses mains parait le monde comme un époux sa tendre épouse après une longue absence, et elle, fière de ses caresses, écartait de lui les bêtes farouches et les animaux venimeux ; elle éteignait les feux des volcans, égalisait les climats, rappelait les fleuves débordés, modérait les ouragans et étalait de nouveaux empires.

« Gloire à toi, Dieu bon ! gloire à toi, Seigneur Dieu ! qui as donné de si douces destinées à l'homme et au monde ! Gloire à celui qui est ton prédestiné et qui est notre père ! gloire à l'homme dont la vie inépuisable se répand par rivières, hors de son sein sur le monde, et lui revient du monde, large et calme, comme le flot de l'Océan paisible ! Gloire à celui qui vit dans le monde ! en qui le monde vit et qui l'appelle la moitié de lui-même !

« Gloire à lui, car les battements de son cœur

lui montrent ce que veut l'humanité, ce que veut le monde.

« Il a senti que l'homme attendait une épouse nouvelle et il a dit la parole qui la prépare à une nouvelle union.

« Il sent que le monde veut renouer son lien avec l'humanité au moment où l'homme renouvellera le sien avec la femme ; et il avertit l'humanité des noces nouvelles que le monde lui prépare.

« Un jour vient, où le Dieu du progrès, le Dieu calme, le Dieu bon, qui avait donné la terre pour épouse à l'homme et qui voyait l'époux passer en seigneur et maître sur l'épouse, et l'épouse impudique s'abrutir vilement aux pieds de son grossier époux, a envoyé son fils, le Christ, qui rompit l'union, qui dit anathème à la graisse de la terre, roula le monde sous ses pieds, couvrit l'humanité d'un cilice, lui sema la chevelure de cendres, l'astreignit à la macération, et la poussant vers les glaces du Nord, l'enferma dans la cellule d'un monastère.

« Pendant dix-huit siècles, l'épouse se purifia ; l'époux adoucit ses fureurs, et Dieu jugea que la terre approchait du temps où il pourrait les joindre l'un à l'autre. C'est pourquoi préparant l'époux aux joies nuptiales, après l'avoir promené pendant deux cents années sur la voluptueuse terre de l'Orient, il lui ouvrit, au delà des mers, d'immenses régions où il trouva l'argent, l'or, les pierreries et les riches

couleurs pour se parer ; où germèrent tout à coup avec profusion vingt aliments nouveaux, le sucre, le café, les épices, les liqueurs brûlantes qui excitèrent les sens engourdis par quinze siècles d'abstinence.

« Et aujourd'hui Dieu a jugé que le temps des noces nouvelles était venu pour l'homme et pour le monde, et il a de nouveau envoyé son Christ.

« Grand Dieu ! quelle est cette vaste terre encore imprégnée de l'humidité des mers que tu viens de signaler aux hommes, qui étreint l'Asie de ses bras amoureux, et dont les muscles saillent au-dessus des eaux par des files sans fin d'îles et de récifs ?

« Quel est l'avenir de ce continent sans passé ?

« Là où il y a de l'eau, y aura-t-il toujours de l'eau, et la mer ne viendra-t-elle jamais rouler ses galets là où habitent les hommes ?

« Grand Dieu ! ils l'ont appelée la Nouvelle-Hollande ? serait-ce parce qu'ils doivent y trouver un sol riche et salubre, sur lequel ils transporteront les populeuses cités qu'ils garantissent à grand'peine de l'envahissement des mers, sur des plages sablonneuses ?

« L'Asie, le pays du soleil et de la volupté, aura son piédestal, tout comme l'Europe savante et l'industrieuse Amérique du Nord. Et la terre sera formée de trois couples harmonieusement placés, chacun de deux contrées immenses : Europe et Afrique ; Amérique du Nord et Amérique du Sud ; Asie et

Océanie ; c'est-à-dire le commencement et la fin.

« Et pendant que l'homme appelle la nouvelle épouse, les trois époux qui habitent le Nord vont appeler les trois épouses qui habitent le Midi et les attireront vers le lit nuptial qui sera, pour l'un la Méditerranée, pour le second l'Archipel des Antilles, pour le troisième les grandes baies de la Chine et de l'Inde. »

Voilà *in extenso* la Genèse inédite du saint-simonisme et l'un des travaux les plus essentiels de Ménilmontant. Quand cette Genèse a déroulé ses périodes cosmogoniques à côté des austérités algébriques et grammaticales du Catéchisme, le *Livre nouveau* aborde ce que Saint-Simon appelle le *Pic de la Pensée*, le problème de la certitude, problème dans lequel Laplace, combinant Condorcet et Pascal, a produit l'œuvre scientifique où la puissance rationnelle se produit avec le plus d'éclat. Mais le passé a cru au transport possible du fini dans l'infini, et réciproquement au transport de l'infini dans le fini. Telle n'est pas la croyance saint-simonienne.

La croyance saint-simonienne est celle-ci :

« Le problème de la certitude absolue se transforme en la foi au progrès, manifestée par deux ou trois formes de développements également probables ; et, dans la certitude relative, constitue le jeu

de l'intelligence sans cesse occupée à déterminer, selon les variations de la loi du progrès, les termes de la loi du temps et ceux de la loi de l'espace. »

Ou autrement :

« A chaque moment et en chaque lieu, l'homme veut, et sa volonté progressive, mais limitée, modifie le moment et le lieu, ou est transformée par eux. Le sentiment qu'il éprouve de l'autorité et de l'obéissance, de sa volonté par rapport à ces deux conditions de son être, temps et lieux, le maintient dans cette assurance et cette timidité religieuses que Dieu nous a donné mission d'inspirer à l'humanité nouvelle par nos leçons et par notre exemple, et qui différencient notre vie de toutes les existences du passé. Plus l'homme dispose en maître de son temps, plus il doit mesurer l'espace avec défiance dans sa puissance finie, et plus il domine l'espace, plus il doit compter le temps avec une scrupuleuse timidité; plus il se livre à son imagination, plus il doit invoquer le secours de la pratique; plus il obéit à son instinct, plus il doit recourir à sa raison. »

A la suite de ces formules nouvelles, ou plutôt de ce nouveau principe de la certitude, M. Enfantin, l'un des auteurs essentiels du *Livre*, fonde une analogie qui lui semble merveilleuse entre sa langue

métaphysique et le calcul des probabilités. Cette analogie est le trinôme : *probabilité*, *logarithmes*, *asymptotes*. « Quand j'eus trouvé ces mots, s'écrie-« t-il, je fus heureux, car j'avais trouvé la voie qui « me ramenait aux *formules* et aux *formes*. »

Le reste du *Livre nouveau* n'est plus qu'une longue équation dans laquelle les algébristes de la doctrine cherchent à dégager son inconnue. On ne peut y voir autre chose qu'un travail dans le genre de ceux de Vronski, qu'il faut renvoyer aux mathématiciens de l'Institut.

D'après ce qui précède, il est aisé d'apprécier le caractère du *Livre nouveau*, Coran mystérieux qui appelle un commentaire. A l'opposé de l'œuvre capitale de M. Bazard, l'*Exposition*, qui demeurait en contact par une foule de points avec notre intelligence et notre science profane, le *Livre nouveau* est la poésie et l'algèbre de la religion, sa démonstration en formules rigoureuses pour qui les pose, incompréhensibles pour qui les voudrait discuter. Jamais la métaphysique n'avait été si compliquée de calcul différentiel; jamais la religion n'était apparue sous une telle prétention de binôme. Et, ce qu'il y a de plus étrange, c'est qu'en acceptant tout ce travail, quantités et termes, on n'arriverait à aucune solution sérieusement applicable. Quand Newton trouva la marche des mondes, il en tira au moins des déductions astronomiques, des faits ma-

tériels, des lois physiques que la foule pouvait comprendre. Ici, au contraire, l'explication de l'humanité par la science des chiffres aboutit à des formules tellement idéales, que cent formules parallèles s'établiraient à côté de celles-ci, sans que l'on pût ni débattre ni prouver la prééminence des unes sur les autres.

VI

Cinquième époque.

PROCÈS. — DISPERSION.

La vie de Ménilmontant ne fut pas longtemps tranquille. Depuis le mois de février 1832, une instruction avait été commencée contre les chefs de la famille saint-simonienne. Le 27 août, MM. Enfantin, Michel Chevalier, Duveyrier, Barrault et Rodrigues furent assignés à comparaître par-devant la cour d'assises. Ils descendirent de leur retraite, solennellement, processionnellement rangés en file, et marchèrent ainsi entre deux haies de curieux, jusqu'au palais de justice. Des témoins avaient été assignés; on les entendit; après quoi les plaidoyers commencèrent. Chacun voulut débiter le sien, et

peut-être mit-on trop d'emphase, trop d'apparat, dans cette défense à la fois individuelle et collective. M. Enfantin eut la prétention malheureuse de vouloir essayer si son regard, puissant sur les siens, exercerait une vertu de fascination sur les juges et les jurés. Les jurés et les juges s'en fâchèrent. M. Enfantin prit cela pour une victoire. « L'irrita- « tion, s'écria-t-il, est une preuve d'action. » Il dit aux jurés : « Je vous ai vaincus, » et après lui MM. Michel Chevalier, Duveyrier, Barrault, Lambert et quelques-autres prouvèrent aux jurés cette défaite par les mathématiques, par l'histoire, par la poésie, par l'esthétique. Les jurés se le tinrent si bien pour dit, qu'ils condamnèrent, probablement pour le fait seul des plaidoiries, les principaux défenseurs de la doctrine saint-simonienne.

De ce jour data une période de décadence définitive. La disette frappant aux portes de la communauté, il fallut réduire le personnel et retrancher sur l'ordinaire. On en vint aux expédients; des missions partirent pour Marseille, Toulon, Lyon et Rouen. On ne dédaigna plus les travaux profanes; on accepta, on choisit les plus durs, les plus ingrats, les plus humbles. Quelques apôtres circulèrent dans les rues portant des malles sur leurs crochets, d'autres en vinrent à mettre la main aux vendanges de la côte, ne demandant pour cela d'autre salaire que leur part à la gamelle des journaliers; ceux-ci se

firent *canuts* avec les Lyonnais, ceux-là tisserands avec les ouvriers de la Normandie. Par mesure d'économie, souvent alors, à l'heure du dîner, la communauté de Ménilmontant débordait sur les guinguettes voisines et se préparait aux privations de l'apostolat par des repas économiques.

L'emprisonnement de M. Enfantin fut le signal de la dispersion de la famille. Les uns rentrèrent dans le monde, avec la pensée d'y continuer une propagande sourde et inaperçue ; les autres se vouèrent plus ostensiblement à des travaux évangéliques, et s'embarquèrent, nouveaux Argonautes, à la recherche de la femme si vivement attendue. Une fois libre, M. Enfantin suivit cette portion de la famille. Après avoir échoué dans la grande entreprise du barrage du Nil, il revint en France pour y vivre dans la retraite. Il fait actuellement partie de la commission scientifique qui explore l'Algérie.

Aujourd'hui le saint-simonisme ne semble pas avoir renoncé complétement à la conquête du monde Seulement il y procède par un travail souterrain, et non plus par une révolte ouverte. Ceci est encore une illusion. Le saint-simonisme ne songe pas à un fait grave, c'est qu'il n'a compté dans ses rangs que des adolescents ou des hommes bien jeunes encore. En ne posant le système qu'à un seul point de vue, deux éléments lui manquaient, la maturité et la

vieillesse, c'est-à-dire le calcul et l'expérience. L'âge survenant, le personnel du saint-simonisme se modifiera de lui-même, par un simple travail d'intérêts et de position. Cependant cette expérience de la jeunesse n'aura pas été perdue pour ses membres. Ils y auront gagné de se tenir pendant quelque temps à l'écart du monde pour le juger, de se recueillir en des études graves et générales; ils y auront gagné encore de s'inspirer l'un l'autre, d'agrandir l'horizon de leurs sentiments et de leurs pensées, de s'exalter par des discussions orageuses, de fouiller toutes les questions, de les faire pivoter sous tous leurs aspects. Cela peut s'appeler un bel apprentissage de la vie (1).

Quant au fond même de la doctrine, c'est, comme on a pu le voir, un composé d'éléments anciens, assimilés à l'aide d'un procédé d'amalgame. L'originalité n'est que sur l'épiderme : quand on pousse jusqu'au vif, on trouve le plagiat. Au point de vue religieux, cette réforme du christianisme, ou, si l'on veut, cette révélation nouvelle, interprétative de son axiome fondamental, n'est ni plus

(1) Ce que nous écrivions s'est réalisé de tout point. Demeurés fidèles à leurs seules tendances philosophiques et industrielles, les saint-simoniens ont approprié leurs études au monde où nous vivons et ils y figurent aujourd'hui avec quelque honneur. Le travail de classement s'est fait, et même, dans notre ordre social, il s'est fait, pour chacun, en raison de ses mérites.

sérieuse ni plus méritante que le gros des réformes au petit pied, tentées de nos jours dans l'une et l'autre Église, dissidente ou orthodoxe. Ce n'est ni mieux ni plus mal que les essais bibliques ou évangéliques de Shaftesbury, de Woolston, de David Williams, de Connor, en Angleterre; en France, de Jean Leclerc et de Toustaint; en Allemagne, de Lessing, de Basedow, de Jahn et de Glabach. Pour l'éclat et le scandale, c'est même demeuré loin de la comédie théophilanthropique, jouée vers la fin du siècle passé, avec des acteurs qui se nommaient La Révellière, Bernardin, Haüy, Dupont de Nemours. Si grande qu'ait été l'imagination des nouveaux Messies, ils sont restés au-dessous de l'expédient du cabaliste Van Helmont, qui, pour mieux parodier Jésus-Christ, se fit rouler dans des langes, et, ainsi emmailloté, voulut qu'on le déposât dans une étable, où il se prit à vagir. Dans les sphères du mysticisme et de l'illuminisme, ils copient, sans les vaincre, Saint-Martin et Swedenborg; dans leur théogonie, ils touchent au panthéisme ancien; dans leur théocratie, ils refont les hiérophantes, les brames, les mages, les druides, les scaldes en demandant à l'affection une obéissance absolue que ces prêtres, mieux avisés, demandaient à la terreur. Leur morale, si étrange qu'elle soit, n'est guère plus neuve. C'est, pour les relations entre les sexes, de l'épicurisme, compliqué de polygamie

ou de polyandrie, le tout aggravé, au profit du prêtre, de quelque chose qui ressemble à l'ancien droit du seigneur.

Entré dans la science avec la prétention de terminer le duel qui y subsiste entre la matière et l'intelligence, le saint-simonisme n'a guère fait que continuer l'école sensualiste, en développant Cabanis à travers Locke et Condillac. Même avortement dans les matières politiques et sociales. Pour retrouver les premiers traits de la cosmogonie saint-simonienne, le gouvernement d'harmonie et d'amour codifié dans la loi vivante; le procédé hiérarchique si vague et si abusif, l'anathème sur l'héritage, la gestion par mainmorte, le monopole sacerdotal, réservoir immense d'où la propriété doit découler sur le monde par des millions de canaux; pour retrouver tout cela, il suffit de feuilleter Platon, Diodore, tous les théosophes grecs, l'abbé de Saint-Pierre, Thomas Morus, Daniel de Foë, Lantier et Colebrooke. Quant à ses plans confus d'association et de travail commun, le saint-simonisme est demeuré en arrière de Zinzendorf, de Robert Owen, de Rapp et de Charles Fourier, réalisateurs plus explicites, plus positifs, plus vrais dans leurs méthodes sociétaires. Les sciences exactes ne lui doivent rien, si ce n'est l'intention, formellement accusée, de les renouveler plus tard de fond en comble. Enfin, l'économie politique, dont il assure

avoir changé la face, est encore, après lui, ce que l'ont faite Quesnay, Turgot, Smith, Say, Ricardo et Sismondi. A part quelques thèses d'ordre secondaire où il a plaidé, conséquent à sa foi, pour l'autorité contre la liberté industrielle, pour la mercuriale contre la concurrence, pour le tarif contre l'affranchissement fiscal, controverses de détail jetées au milieu des mille controverses qui partagent la science, il n'a réellement rien fait, rien dit, rien signalé, que les maîtres n'aient signalé, dit et fait avant lui.

Maintenant, de ce que le saint-simonisme n'a pas eu, en réalité, autant d'importance qu'il a affecté de le dire, nous ne voulons pas conclure que son passage au travers de ce monde ait été un incident complétement inutile, et qui doive toujours rester infécond. Une foule de questions qui sommeillaient avant lui, ont été, par le fait seul de son avénement, éveillées d'une façon si brusque et si bruyante, que, placées désormais en relief, elles sont acquises à la curiosité générale, et livrées à cet esprit d'analyse, qui, tôt ou tard, agira sur elles par un travail de préparation. Le saint-simonisme sera à l'avenir social ce qu'est un ballon d'essai dans une expérience aréonautique. Le ballon d'essai s'enlève aux yeux de la foule étonnée, monte, s'amoindrit peu à peu, et se noie dans l'espace : après un rôle court et brillant, c'est fait de lui ; mais le grand aérostat y a

gagné du moins de connaître l'état des zones atmosphériques, et les caprices des aires du vent qui l'attendent sur son chemin.

CHAPITRE III.

Charles Fourier et son école (1).

I

Depuis que les idées de réforme sociale ont été jetées dans la circulation, nous savons des prosélytes ardents qui s'éveillent chaque matin avec l'espoir d'assister, dans la journée, à leur avénement et à leur triomphe. Il nous en coûte de troubler ces rêves enthousiastes, et de ramener au vrai des esprits qui se passionnent peut-être avec plus de chaleur que de connaissance de cause; mais ce serait une direction fatale, à notre sens, que celle qui tendrait à livrer aux hasards de la polémique courante des questions mystérieuses encore, moins mûres

(1) Écrit en 1837.

qu'on ne se plaît à le croire, et qui attendent beaucoup des hommes et du temps; des hommes une valeur d'application, du temps une consécration finale. Évitons donc, avant tout, de faire un objet d'engouement irréfléchi de ce qui doit être le but d'études longues et persévérantes.

On s'abuserait en outre d'une façon bien étrange, si l'on supposait que les révolutions se manifestent, dans l'ordre social, sous une forme aussi vive et aussi rapide que dans l'ordre politique. Produit de la force matérielle, un mouvement politique s'illumine de tant d'éclat, pèse avec tant de vigueur, commande avec tant d'autorité, qu'il règne à l'instant même, se légitime, se fait reconnaître, quoi qu'on en ait. Pourvu qu'il soit accepté ou souffert par le faisceau des volontés collectives, peu lui importe de rencontrer, au sein de quelques consciences, des antipathies latentes et des désaveux secrets. Un mouvement social ne se produit point ainsi : résultat d'une action plus lente et plus douce, il intéresse moins la masse et davantage l'individu : pendant que le mouvement politique gronde seulement à la porte, il vient s'asseoir au foyer de la famille, s'adresse à la raison et au sentiment, dispute son terrain pied à pied, et lutte longtemps avant de pouvoir s'établir. Le mouvement politique s'impose en bloc ; le mouvement social se laisse marchander ; l'un frappe, l'autre discute ; l'un a des baïonnettes pour se faire

obéir, l'autre n'a que sa parole ; l'un peut se contenter d'un succès négatif, l'autre a besoin d'une adhésion complète et sincère.

Cette différence explique pourquoi, dans l'histoire du monde, nous voyons tant de conquérants qui réussissent, et tant de réformateurs qui échouent. Bien des changements ont eu lieu depuis l'établissement du christianisme, dans la destinée des empires, sans que la constitution sociale, telle qu'elle a découlé de la révélation chrétienne, en ait été troublée autrement qu'à la surface. Des réformes religieuses, des schismes retentissants, comme ceux de Luther et de Calvin, n'ont pu même établir entre les deux familles, orthodoxe et protestante, une différence telle qu'on puisse dire aujourd'hui que les deux sociétés se sont séparées, comme l'ont fait les deux églises. Il y a plus : entre la loi qui gouverne la civilisation actuelle et celle qui régissait les civilisations anciennes, il existe, comme on le sait, une foule de liens et d'analogies qui trahissent une filiation irrécusable. Nos codes sont latins, nos arts sont grecs ; nos usages et nos mœurs donnent la main aux mœurs et aux usages antiques. Partout où un code social est parvenu à s'enraciner, les mêmes symptômes de vitalité et d'énergie ont marqué son existence. Vingt siècles et six conquêtes successives n'ont pas entamé la loi indoue, ses sacrifices sanglants et ses inflexibles catégories : le contact journalier de l'Eu-

rope a glissé, sans pénétrer bien avant, sur l'islamisme et ses farouches défiances. Ainsi, de quelque côté que l'on porte le regard, à quelque race que l'on s'adresse, on rencontre partout, dans l'état social d'un peuple, une fixité ennemie du changement, un éloignement profond de tout ce qui ressemble à une expérience. Toute civilisation est une masse; elle résiste par son poids.

Si les choses ont marché de la sorte, il ne faut pas croire que cela provienne du manque de réformateurs. Non, les réformateurs n'ont jamais failli au monde; c'est le monde qui leur a fait défaut. A diverses époques se sont révélés des esprits inquiets, qui, prenant pour point de départ les vices inhérents aux sociétés humaines, ont voulu en tirer la conclusion d'une réforme nécessaire et préparer les voies à un ordre meilleur. Sans parler des utopistes du second ordre dont les spéculations ne sont pas arrivées jusqu'à nous, combien d'hommes illustres dans la science ou dans les lettres n'ont-ils pas cherché à déplacer notre milieu social, et à lui créer, dans les sphères d'une moralité plus pure, d'autres conditions de vie et d'équilibre! Il ne serait pas nécessaire de remonter bien haut dans l'histoire des théories audacieuses, ni même de franchir le seuil du dix-neuvième siècle, époque de témérité s'il en fut, pour trouver des hommes qui, malgré la réserve que commandaient les temps, ont rompu une lance contre

la civilisation moderne, soit à l'aide de fictions plus cruelles qu'un blâme direct, soit au moyen de projets de réforme étudiés et méthodiques, soit enfin en mêlant la pratique à la théorie, l'action à la spéculation. Que sont Thomas Morus, Daniel de Foë, Zinzendorf, Fénelon, J.-J. Rousseau, Fontenelle, G. Penn, l'abbé de Saint-Pierre, si ce n'est des réformateurs qui se présentaient armés d'un système, ou original, ou écho d'autres systèmes ? Eux aussi, ils avaient vu par combien de points la société est vulnérable, combien les relations y sont mêlées d'hypocrisie et d'intrigue, de perfidie et de mensonge, de haine et de corruption, de jalousie et de défiance ; combien les bonnes natures y sont livrées sans défense aux mauvaises, et à l'aspect de tant de misères, eux aussi, pris d'une sainte compassion, ils s'étaient demandé si, même en faisant sa part à la dépravation humaine, il n'était pas possible de réaliser quelque chose de plus lumineux que ce chaos, de plus harmonieux que cette discordance, de plus logique que cette anomalie. De là des essais dans lesquels ces esprits supérieurs ou ingénieux ont cherché pour l'humanité des combinaisons plus normales, tantôt dans une autre éducation, tantôt dans d'autres éléments de moralité ; de là des pages éloquentes, que l'univers a lues sans vouloir, sans pouvoir s'amender dans la direction d'idées qu'il accueillait avec faveur, soit que ces idées fussent

inapplicables, soit que la force de la routine l'emportât sur les velléités fugitives d'une métamorphose. La *Salente* de Fénelon avec sa magistrature de vieillards, l'*Utopie* de Thomas Morus avec son roi couronné d'épis, furent impuissantes, l'une et l'autre, à déterminer un essai de réalisation dans les voies du modèle. L'exemple des établissements moraves, bien plus concluant encore, ne poussa point l'univers dans les expériences du ménage commun et du travail sociétaire ; l'*Émile* n'eut guère plus d'influence sur l'éducation du premier âge que le *Contrat social* sur les institutions de l'âge viril ; enfin, la fraternité, l'union entre les hommes, si oubliées depuis le Christ, se ressentirent aussi peu des colonisations religieuses de Guillaume Penn que des pacifiques conseils de l'abbé de Saint-Pierre. Et encore étaient-ce là, nous le répétons, ou de grands écrivains qui ne traversèrent point leur siècle obscurs et inaperçus, ou des esprits éminents qui s'étaient, à d'autres titres, emparés du respect et de l'attention des hommes.

A Dieu ne plaise que nous voulions verser un froid découragement sur ces organisations ardentes qui se passionnent pour l'inconnu et s'immolent à sa recherche ! Autant que personne nous sentons le prix de ces dévouements opiniâtres et reconnaissons l'ascendant de ces vocations impérieuses. C'est le plus noble emploi que l'homme puisse faire de ses

facultés, et, dans une société où tout procède du calcul, il faut tenir un grand compte de ce qui se base sur le sacrifice. Cette vie de révolte ouverte avec les idées reçues a, il est vrai, ses charmes ignorés de la foule, ses émotions, ses joies, ses compensations inespérées ; mais, en revanche, que de combats, que de mécomptes, que d'amers et douloureux désappointements ! Oui, que les esprits nécessairement et fatalement liés à des œuvres de pure spéculation, travaillent pour l'avenir, sinon pour notre siècle, cela importe à l'humanité, qui, plus tard, classera et contrôlera leurs théories. Même quand ils échouent, même quand ils s'égarent dans de fausses routes, ces penseurs méconnus ont droit à la bienveillance, à la sympathie des générations. C'est une rude tâche que celle de réformateur : leur couronne n'est pas exempte d'épines, et pour un qui réussit, mille tombent ignorés sur les chemins.

II

VIE ET TRAVAUX DE CHARLES FOURIER. — SON ÉCOLE.

Charles Fourier est l'homme d'une idée exclusive. On peut dire qu'il a traversé ce monde sans s'y mêler. Il a ignoré l'art de se faire deux existences, l'une dans le domaine de sa fiction, l'autre sur le terrain de la réalité. Enfant et adulte, deux faits le

frappèrent : l'un, à l'âge de cinq ans, fut une réprimande subie parce qu'il avait, dans le magasin de son père, marchand de draps à Besançon, contrarié un mensonge de boutique par la révélation naïve de la vérité; l'autre, à dix-neuf ans, fut une submersion volontaire de grains, à laquelle il dut assister à Marseille, en sa qualité de commis d'une maison de commerce. Ces deux faits, et il se plaisait à le rappeler souvent, lui ouvrirent les yeux sur la nature des relations humaines : d'une part, il vit le mensonge imposé à l'enfance et dominant dans les transactions; de l'autre, il vit le monopole fondant ses bénéfices sur l'anéantissement des produits. Double fausseté, double perfidie. Dès lors il pressentit qu'un ordre nouveau pouvait raisonnablement se baser sur la sincérité dans les rapports et l'harmonie dans les intérêts.

Ainsi prévenu dès ses premiers pas dans le monde, son rôle fut celui de l'observation et de l'isolement. Une répugnance instinctive, une défiance calculée ne lui permirent pas de s'engager tellement dans les habitudes sociales, qu'elles devinssent pour lui, comme pour les autres, une seconde nature : il ne s'y livra pas à ce point de perdre la force de les juger et l'énergie de les combattre. Fourier se fit alors une méthode qui fut celle de sa vie, la loi de sa pensée, la clef de sa découverte; il partit pour examiner ce qui se passait autour de lui et en dehors

de lui, du *doute absolu* et de *l'écart absolu* : ce sont ses termes. Redresseur soupçonneux, il put dès lors envisager les choses comme elles sont, et non comme elles paraissent à ceux qui s'abandonnent mollement, sans retour sur eux-mêmes, au courant des idées reçues. Aussi la civilisation actuelle ne se révéla-t-elle à lui que par ses non-sens et par ses désastres. Il vit l'adultère installé à l'ombre du mariage, la corruption à l'ombre de la politique, la médiocrité à l'ombre de l'intrigue; il vit l'humanité usant ses forces en luttes vaines, s'agitant au milieu de destinées confuses, s'énervant dans des chocs éternels et sans résultats ; il vit tous nos travers, toutes nos douleurs, toutes nos misères, nos pauvres ambitions, nos fausses joies et notre rire mouillé de larmes. Convaincu de l'énormité du mal, il saisit alors deux flambeaux, l'un la *douleur* physique ou morale comme signe d'erreur; l'autre la *satisfaction*, le *plaisir*, comme signe de vérité; puis, ainsi armé, il chercha l'idéal du bien, et, dans sa pensée du moins, il le trouva.

Les angoisses de l'humanité n'ont qu'une cause sérieuse, selon Fourier, réelle, enracinée, profonde : c'est de ne pas comprendre les voies de Dieu, qui n'a rien fait d'essentiellement mauvais, d'essentiellement inutile. Si l'humanité ne fonctionne pas avec la même harmonie qui préside à la marche des mondes, c'est qu'on s'obstine à lui

donner une impulsion contraire à l'impulsion divine. Entre le créateur et la créature, il y a eu cinq mille ans de malentendu. Jusqu'ici en effet tous les codes de philosophie et de morale ont prétendu distinguer deux sortes d'instincts chez l'homme, ceux-ci bons, ceux-là mauvais, et l'éducation a visé dès lors à développer les uns et à comprimer les autres. Or, à quoi a servi ce travail de compression appliqué depuis bien des siècles aux mauvais penchants, si ce n'est à prouver qu'ils étaient, comme les bons, de nature indélébile et d'origine supérieure ? Ceci établi, que reste-t-il à faire maintenant, sinon à essayer si ces penchants, si ces instincts que l'on qualifie de mauvais n'ont pas, dans l'harmonie générale des êtres, un emploi, une destination nécessaire; s'ils ne sont pas, en un mot, un bienfait au lieu d'être un fléau. Rendre les passions utiles et saines, leur assurer un libre et entier développement, de manière à ce que toutes servent et qu'aucune ne nuise ; associer les facultés et les forces, tels furent, comme on le verra bientôt avec plus de détails, le point d'appui de la théorie sociétaire, les bases de la création de Fourier.

Ce fut sous l'empire de cette préoccupation qu'il publia, dès 1808, un livre demeuré longtemps obscur, la *Théorie des quatre mouvements*, auxquels il devait plus tard ajouter un cinquième mouvement, le *mouvement aromal*, qui comprend les corps im-

pondérables, l'électricité, le magnétisme, etc. La *Théorie des quatre mouvements* est déjà tout le système : dans ce que ce volume signale et dans ce qu'il sous-entend, se trouve la pensée entière de l'inventeur ; les autres livres ne seront plus que des développements et des commentaires. Déjà il s'agit d'abolir le ménage morcelé pour faire prévaloir le ménage sociétaire, d'organiser l'humanité par phalanges et d'y faire régner une harmonie générale, résultat de l'*attraction passionnée*, termes qui expriment le jeu libre des passions dans l'ère nouvelle. Tout ce qui doit plus tard faire la force et la parure de la théorie se trouve pressenti, annoncé, exprimé. L'association agricole, le travail alterné, les courtes séances, les phases cosmogoniques du globe, l'organisation par groupes et séries, la rémunération appliquée aux sciences, aux lettres et aux arts, le principe de l'analogie universelle, rien n'est omis, pas même la formule devenue célèbre : associer les hommes en *capital, travail et talent*. Cependant, malgré ses mérites, l'ouvrage est une composition bizarre et trop peu méthodique ; les formes de l'organisation y sont tellement enveloppées dans la critique, qu'elles ne s'en dégagent pas encore d'une manière suffisamment nette, suffisamment précise.

Ce qui frappe le plus un lecteur ordinaire, dans ce livre comme dans tous les livres de Fourier, c'est la puissance des études et l'étendue des lec-

tures qu'ils supposent. Fourier touche à toutes les sciences, exactes ou naturelles, avec autorité, avec supériorité; il touche à la littérature par une foule de citations ingénieuses, à l'histoire par les preuves qu'il y puise, à l'industrie par des observations pleines de portée et de sens, aux mathématiques par les déductions sévères qu'il leur emprunte, à la philosophie par un système d'agression constante qui témoigne clairement qu'il l'a interrogée sous tous ses aspects. Et pourtant celui qui a ainsi parcouru, comme en se jouant, le cercle de nos connaissances, pour s'en isoler ensuite et les déclarer stériles, ce penseur, cet inventeur, est un simple commis marchand qui n'ose pas signer son nom, et qui ne livre au public que son prénom CHARLES, en se déclarant prêt à répondre à toutes les objections qu'on lui adressera. Hélas! peu d'objections lui parvinrent. Charles n'eut que de rares lecteurs, et presque tous sans doute le prirent pour un visionnaire.

Fourier ne s'était pas fait illusion sur le sort de son œuvre : il connaissait les hommes, comme sa vie entière l'a prouvé; mais sachant mieux qu'un autre que sa théorie glisserait sur les intelligences ordinaires, il espérait que tôt ou tard elle frapperait l'attention d'un homme riche ou puissant, d'un banquier ou d'un grand seigneur, qui le sait? peut-être d'un roi. Ce qu'il fallait à Fourier, c'étaient moins

des hommes sympathiques à ses idées, que les moyens de les réaliser : il ne visait plus à fonder une école ; mais il aspirait à une expérience. Il espérait que la magnificence des résultats, la beauté des solutions, leur ordonnance scientifique, la pompe des plans, leur grandeur, leur utilité, détermineraient en sa faveur, ou une intervention fastueuse, ou une grande coopération financière. Il patientait ainsi, faisant peu de bruit, parce qu'il se croyait tous les jours à la veille d'une épreuve décisive. Ce fut là une des illusions de Fourier. Ni l'aristocratie de naissance, ni l'aristocratie d'argent, ne prirent garde aux merveilles semées dans son volume. Quel intérêt auraient-elles pu avoir, ces deux puissances, à changer le monde dans lequel on leur a fait une si belle part? Elles y règnent ; que leur faut-il de plus?

Après la *Théorie des quatre mouvements*, Charles Fourier se tut pendant de longues années, méditant sur sa découverte au milieu des occupations ingrates et mercenaires d'un comptoir, espérant toujours, attendant toujours. Cependant, en 1822, il reparut devant le public avec son *Traité de l'association domestique agricole*, qu'il n'osa pas, à ce qu'il dit, intituler : *Théorie de l'unité universelle*. Cet ouvrage, annoncé en six volumes, n'en a eu que deux; mais ils suffisent aux plus nécessaires comme aux plus vastes développements de la théorie. Là Fourier

marque nettement et naïvement sa place à côté de Newton. Newton a découvert l'attraction *matérielle*, lui, Fourier, a découvert l'attraction *passionnée*. A l'un la science de la vie planétaire, à l'autre la science de la vie humaine. L'analogie universelle, l'unité harmonieuse qui préside aux fonctions de l'univers, étaient, selon Fourier, des faits incompatibles avec la destinée actuelle de l'homme, si incohérente et si misérable. Elles indiquaient suffisamment qu'il fallait rentrer dans les voies des créations normales et bien ordonnées. Ainsi toutes les passions devaient trouver leur place dans le système humain, comme les corps célestes trouvent la leur dans le système sidéral. Pour cela, il fallait les laisser obéir, les unes comme les autres, à leur loi d'impulsion inhérente, et non leur opposer un système de compression qui tend à les jeter violemment hors de leurs sphères. Que si les conditions du milieu social s'opposaient au libre développement des passions, ce n'était pas les passions elles-mêmes qu'il fallait en accuser, car les passions, bonnes ou mauvaises, sont d'inspiration divine et par cela même légitimes et inaltérables, mais bien le milieu social, création de l'homme, périssable comme lui, et pouvant se modifier à son gré.

Tout le livre de Charles Fourier et ceux qui le suivirent, le *Nouveau monde industriel* (1829) *le pamphlet contre Saint-Simon et Owen, la Fausse*

industrie, enfin les articles du *Phalanstère,* ne sont plus que les corollaires d'une théorie dès lors complète et assise. Ayant imaginé un monde dont le pivot était l'agriculture, et le mouvement l'association, Fourier tenait à en régler jusqu'aux plus imperceptibles détails, ce qui l'entraine en des développements diffus, où il n'est pas toujours possible de le suivre. Ces développements curieux et inouïs, qui demandaient un grand effort de méditation et une énergique puissance d'isolement, furent les seuls côtés par lesquels on consentit à envisager ses théories. Les parties sérieuses furent dédaignées, mais on s'arrêta sur des bizarreries de détail qui prêtaient au sarcasme. On s'occupa de Fourier pour en rire; mais ce fut là tout. Le rire est mortel en France. Il ôte la faculté et le désir d'aller au cœur des choses. Aussi l'inventeur du mécanisme sociétaire ne rencontra-t-il que des désappointements et des mécomptes, toutes les fois qu'il sollicita de la part des hommes qui dirigeaient alors le mouvement des idées, l'assistance de la plus modeste publicité. Les philosophies rivales ne furent ni plus obligeantes, ni plus justes. L'école officielle dédaigna un homme qui avait une doctrine et qui ne s'abandonnait point à toutes; le saint-simonisme, né à peine, et qui avait déjà les prétentions d'un parvenu, refusa son concours à un homme dont il s'appropriait indirectement les idées; enfin Robert Owen, qui fon-

dait à la même heure, en Angleterre, ses sociétés coopératives, répondit à quelques avances de Fourier par des fins de non-recevoir au moins dédaigneuses.

Repoussé de ce monde, il ne restait plus à Fourier qu'à vivre dans celui qu'il s'était créé. Contraint jusqu'à l'âge de soixante ans à copier des lettres pour gagner le pain du jour, son seul bonheur, ses seules jouissances, étaient dans les rêves issus de sa découverte. Il se promenait, glorieux, au milieu des populations libres et enthousiastes qui le saluaient comme un bienfaiteur et le couronnaient comme un roi ; il parlait à ces êtres, à ces enfants de ses rêves, une langue que seuls ils paraissaient comprendre, il bâtissait son Phalanstère, le peuplait, l'organisait, conduisait lui-même au travail des groupes d'Harmoniens, fondait une ville, une capitale, une métropole, unissait par le lien sociétaire l'Orient à l'Occident, le Nord au Midi, voyait proclamer un empereur du globe, et posait de sa main, sur la tête d'un savant du premier ordre, le laurier décerné par deux millions de phalanges. Douces fêtes de l'imagination, vous étiez les seules joies permises à la fière et longue pauvreté de celui qui semait ainsi des perles sur un globe idéal !

Tant de travaux, tant d'efforts, ne pouvaient pas toutefois être perdus. A défaut de monarques qui lui tendissent la main, et de capitalistes qui le

comprissent, Fourier trouva des disciples qui allèrent vers lui sans qu'il fût allé vers eux. La réalisation lui échappait, mais il allait fonder une école. Déjà, en 1814, il avait rallié à lui M. Just Muiron (1), qui, dès lors associé à son œuvre, avait vainement poursuivi l'une de ses applications dans la fondation d'un *comptoir communal*, pour lequel l'académie de Besançon refusa son concours. Mais la propagande s'était arrêtée depuis longtemps à cette acquisition isolée, lorsqu'un jeune homme, plein d'énergie et de science, M. Victor Considerant, s'attacha, se voua aux idées de Charles Fourier, comme au seul avenir des destinées humaines. Élève de l'École Polytechnique, M. Considerant apportait à l'école cette raison calme et réfléchie, cette rectitude mathématique qui marchent toujours vers le côté rigoureux des choses. Homme d'ardente exécution, il chercha à tirer sur-le-champ la doctrine sociétaire des voies spéculatives où elle se serait énervée et amortie. Charles Fourier, sûr de sa force, attendait que l'on vînt à lui, et dans les relations ordinaires il apportait la forme absolue, tranchante, impérieuse de ses théories. M. Victor Considerant chercha à faire naître quelques occasions de contact entre ce génie boudeur retiré dans sa tente et un monde qui

(1) M. Just Muiron est une intelligence d'un ordre élevé. Le livre qu'il a écrit sur la doctrine de Fourier est un beau morceau de morale et de métaphysique.

l'avait froissé, faute de le connaître. On essaya quelques moyens de propagation : des conférences furent ouvertes à Paris, dans lesquelles Fourier exposa quelques parties isolées de son système ; puis on songea à la province, et M. Considerant ouvrit à Metz le premier cours public sur la théorie.

C'était alors le moment où, après avoir jeté quelque éclat, le saint-simonisme se dispersait dans les voies du doute et du découragement. Quelques-uns de ces novateurs, et entre autres deux hommes distingués, MM. Jules Lechevalier et Abel Transon (1), passèrent sous les drapeaux de Charles Fourier, en proclamant sa supériorité. M. Jules Lechevalier ouvrit un cours à Paris et le publia ensuite par livraisons ; M. Abel Transon donna à la *Revue Encyclopédique* deux articles qui résumaient la loi sociétaire. D'autres ouvrages fortifiaient cette propagande. M. Victor Considerant produisait tour à tour *la Destinée sociale*, les *Considérations sur l'architectonique*, *De l'un des trois discours à l'hôtel de ville*, et *la Débâcle de la politique en France* ; M. Just Muiron, les *Transactions de Virtomnius* ; Mme Clarisse Vigoureux, les *Paroles de la Providence* ; M. Lemoyne, ingénieur, l'*Association par Phalanges* ; M. Morize, les *Dangers de la situation ac-*

(1) MM. Abel Transon et Jules Lechevalier ont récemment déclaré qu'ils étaient depuis longtemps étrangers à la propagation des idées de Charles Fourier.

tuelle de la France; M. Paget, l'*Introduction à l'étude de la science sociale*, l'un des meilleurs résumés émanés de l'école. Peut-être aurait-on à reprocher à quelques-unes de ces publications un défaut commun ; à côté de belles qualités, ce serait celui de se préoccuper beaucoup trop de petits débats quotidiens qui devraient s'effacer toujours devant des questions de lointain avenir. Nous aimerions mieux aussi, dans la forme, plus d'onction et moins de rudesse, plus de ménagements surtout envers les hommes d'intelligence qui se dévouent au périlleux honneur de captiver, chaque matin, un public blasé et moins avancé qu'eux en toutes choses.

Grâce à ce concours de publicistes et de penseurs, la propagation prit quelque essor, et l'on dut songer à lui créer un organe. Un journal, *le Phalanstère,* fut fondé par les soins de Mme Vigoureux et de MM. G.... et Baudet-Dulary, alors député. MM. Victor Considerant, César Daly, Blanc, Chambellant, Pecqueur, Paget, Morize et Pellarin concoururent à sa rédaction. Bientôt on alla plus loin : cette réalisation, si vainement attendue par Fourier, devint l'objet d'une tentative. MM. Baudet-Dulary et Devay frères mirent en commun, à Condé-sur-Vesgres, de vastes propriétés sur lesquelles devait se poursuivre l'établissement d'une Phalange. On commença en effet les travaux ; on mit en culture une partie des friches, quoique par

le procédé banal ; on maintint en rapport les terres qui l'étaient ; on construisit quelques bâtiments d'exploitation rurale ; mais tout cela fut incomplétement fait et avec des fonds insuffisants pour la réussite. Plus tard même, les ressources manquèrent, et on s'arrêta. Il y avait eu avortement, il n'y avait pas eu essai.

Alors une chose demeura bien prouvée aux hommes d'exécution, c'est qu'il ne fallait reprendre l'expérience qu'avec des moyens plus complets. La déconvenue de Condé-sur-Vesgres fut fatale à divers titres : non seulement elle se présenta dans le public sous la forme d'une entreprise malheureuse, mais elle réagit même sur les membres de l'école. Il y eut hésitation et temps d'arrêt. Plusieurs se retirèrent pour chercher dans la politique un mobile plus immédiat, un aliment plus réel à leur activité. *Le Phalanstère* disparut; il se fit comme un silence autour de Charles Fourier.

Celui qui releva son drapeau fut encore M. Considerant ; il publia *la Phalange* et reprit les travaux de propagation. Mais, mûris par l'expérience, les disciples de Fourier ne semblent plus vouloir désormais s'isoler du monde : ils acceptent en pratique les conditions de la société actuelle, toutes réserves, d'ailleurs, faites pour l'avenir. Ce sont maintenant de simples ingénieurs qui désirent prouver à tous, et par un essai, la valeur d'un mécanisme sociétaire

renfermant en germe, assurent-ils, les plus beaux et les plus féconds résultats. Il y a plus : calculant avec justesse combien leur action sera lente et difficile sur des hommes rompus à d'autres habitudes, ils entendent opérer d'abord sur des enfants, et fonder un *institut sociétaire* où ils seront élevés selon la méthode de Fourier, et dans le sens de *l'éclosion des vocations* (1).

Voilà où en était la méthode de Fourier, sur veillée par lui, appliquée sous ses yeux, quand la mort est venue le frapper à l'âge de soixante-six

(1) Durant ces trois dernières années un mouvement assez remarquable semble s'être opéré en faveur des idées de Charles Fourier. L'un de nos plus éminents professeurs d'économie politique n'a pas craint d'en produire quelques-unes, des plus simples et des plus applicables, devant un auditoire nombreux, en faisant ressortir toutefois sous quelles restrictions et à l'aide de quels tempéraments elles pourraient s'approprier à la société actuelle. Quant à l'école au sein de laquelle s'est perpétuée la tradition de la doctrine et que dirige avec une supériorité réelle M. Victor Considerant, elle est, à ce qu'on assure, en voie de progrès quant au nombre et quant au choix. Des esprits distingués s'y sont ralliés franchement et ouvertement. *La Phalange*, qui est son organe, a reçu des développements et acquis une périodicité plus fréquente Des tentatives sérieuses d'exécution semblent aussi avoir été reprises à Condé-sur-Vesgres. Deux hommes, au mérite et au caractère desquels nous aimons à rendre justice, MM. César Daly et Chambellant, se sont rendus sur les lieux pour y jeter les bases d'un établissement agricole conçu et dirigé dans le sens des idées de Fourier. L'école sociétaire ne peut pas opposer de meilleure réponse aux critiques dont elle a été l'objet. Quand elle aura marché, il ne sera plus permis à personne de lui contester la faculté du mouvement.

ans. Depuis huit mois, la maladie l'avait enveloppé de manière à ne laisser d'action qu'aux palliatifs. Pas plus à ses derniers moments que dans le courant de sa vie, ses amis n'ont fait défaut à sa glorieuse indigence. Il est mort pauvre, mais entouré de soins, comme aurait pu l'être un riche.

Fourier était petit et maigre ; mais sa physionomie avait le plus beau caractère. Il portait dans le regard quelque chose de profond et d'amer, d'élevé et de malheureux ; et sur son front pouvait se lire le problème social dont il poursuivit si longtemps la solution au milieu de l'indifférence et du sarcasme.

III

COUP D'OEIL GÉNÉRAL SUR LA THÉORIE.

Le grand tort de Charles Fourier a été celui-ci : né, pour ainsi dire, hors de nos sphères, il n'a jamais daigné comprendre qu'il fallait y vivre pour y acquérir quelque ascendant. Quand il se fut posé à lui-même, et dans l'assentiment de sa pensée, tous les termes d'une équation gigantesque, il les crut immédiatement acceptés par tout le monde. Plus il marcha dans sa découverte, plus cette prétention se fortifia en lui. Au début, mieux conseillé par le besoin d'un succès, quand il voulait parler à la foule, il se mettait à peu près à la hauteur de son oreille ;

mais quand, plus tard, il se fut enivré de sa spéculation, ces derniers ménagements cessèrent. Parce qu'il avait marché, il s'imagina qu'on l'avait suivi ; il parla de sa théorie comme d'un fait régnant d'un fait dominateur ; il en parla dans une langue qu'il avait créée pour elle, et que dès lors il regardait comme universellement admise. De la part d'un créateur, cet orgueil s'explique et se justifie. Pour l'artiste, la Galatée était complète ; il l'avait pétrie de sa main, il l'avait animée de son souffle, et, glorieux de la voir sourire, il ne croyait pas que personne eût le droit de nier sa vie et sa beauté.

Cet état d'extase et d'isolement, d'idée fixe et souveraine, ne permit pas à Fourier de donner à ses révélations une forme qui en rehaussât la valeur, une forme attrayante pour les gens du monde, concluante pour les savants. Exact et méthodique dans ses idées, Fourier ne l'était pas dans leur exposition ; il manquait d'ordre et d'enchaînement. Aussi, pendant que l'on aperçoit toujours le lien qui unit les combinaisons sociétaires, on est quelquefois à se demander pourquoi ces combinaisons ne se déduisent pas mieux, dans les livres de Fourier, les unes des autres, et ne s'engendrent pas, pour ainsi dire. Un monde où l'harmonie doit régner aurait pu être décrit et prouvé avec plus d'harmonie. C'est que Fourier possédait moins sa théorie qu'il n'était possédé par elle. Une fois sur le trépied, il se lais-

sait aller au souffle du dieu, obéissant à sa passion, ne sachant pas se contenir dans les bornes d'une dialectique précise et d'une tempérance sévère. Sans avoir voulu ni pu, peut-être, séparer des matières bien distinctes, il mêlait la critique à l'organisation, quittant l'ordre *harmonien* pour l'ordre civilisé, censurant d'un côté, louant de l'autre, tout cela au hasard, pêle-mêle, d'une manière verbeuse et diffuse, combattant sans cesse avec des armes non acceptées, celles de sa théorie, au lieu de se tenir, comme il l'eût pu souvent, sur le terrain des faits incontestés et généraux. De là une confusion, une bizarrerie, une incohérence, qui ne disparaissent qu'après un long travail du lecteur sur lui-même et sur la pensée de l'auteur. Quand ce n'est pas la méthode qui rebute, c'est l'expression. S'exagérant peut-être les avantages d'une terminologie nouvelle pour un monde nouveau, Fourier a abusé du néologisme, systématiquement, et, disons-le, puérilement. Là, où la langue consacrée eût amplement suffi à l'évolution et à l'expression de ses idées, il a cru devoir continuer son rôle d'inventeur, et refaire le dictionnaire français en même temps que l'éducation humaine. Ainsi quand il eût pu diviser ses matières par chapitres, sections, appendices, corollaires, préfaces, avant-propos, introductions, prologues, ce qui eût été légitime et compris, il nous offre, dans son idiome, des

Cis-légomènes, des *Inter-liminaires*, des *Épi-sections*, des *Citer-logues*, des *Citrà-poses*, ce qui est une prétention au moins oiseuse et qui touche presque au ridicule.

Un autre défaut de Fourier, c'est l'abondance; non pas l'abondance qui féconde, mais celle qui noie. Infailliblement l'inventeur du monde sociétaire aurait trouvé beaucoup moins de personnes disposées à contester sa valeur scientifique, si, au lieu de jeter sa théorie dans un moule immense, il l'eût, au contraire, concentrée dans un petit nombre de démonstrations et soumise à une exposition méthodique. Ce travail de résumé devait précéder le travail du développement : l'ordonnance générale avant les détails, la synthèse avant l'analyse, ce sont là des vérités banales. Il est à regretter que Fourier leur ait désobéi. Cependant, si sévère que l'on veuille être vis-à-vis d'un esprit supérieur, on ne peut disconvenir que cette profusion de gracieux tableaux, que ce cercle confus et passionné de créations naïves, joyeuses, inattendues; que ce désordre charmant, cette incohérence de surface, qui sont une faute chez le savant, ne deviennent un titre réel pour l'homme d'imagination et pour le poëte. Les couleurs de ces paysages sont si fraîches et d'un effet si neuf, il y a tant d'éclat et tant de verve dans ces Géorgiques idéales, qu'on s'abandonne, malgré soi, au

flot descriptif, sans regretter l'appui moins fragile d'une démonstration sérieuse.

Un dernier reproche. Certes, il serait fâcheux que la science parlât un langage mielleux ; mais il ne l'est pas moins de donner un air rébarbatif aux vérités que l'on enseigne. Un savant ne doit être ni un paysan du Danube, ni un élégant du grand monde; il ne doit tremper sa plume ni dans le vinaigre, ni dans les essences. Le ton d'un homme qui démontre et qui veut attirer à lui, est un ton doux, grave, persuasif; ne concédant rien quant au fond, mais prêt à se ployer à tous les tempéraments de forme. Peut-être Fourier aurait-il dû en cela résister un peu à ses élans de franchise et de rudesse ; peut-être aurait-il fondé plus sûrement son autorité sur les intelligences, si à l'originalité de sa doctrine il eût joint ce que le saint-simonisme avait de plus que lui, l'onction dans le style et la parfaite convenance dans le langage.

Ces prémisses posées, nous allons, après avoir fait l'historique et la critique des travaux de l'inventeur, entrer dans l'exposition de ses idées. Cette exposition aurait demandé de longs volumes, si nous ne lui eussions appliqué une méthode de rigoureuse sobriété. Notre intention n'a pas été, ne pouvait pas être d'initier nos lecteurs à *tout* le système de Fourier : ce serait impossible et inutile; la route serait trop longue, et ils ne nous y suivraient pas. Qu'ils

aient une idée nette de l'ensemble de la théorie et de ses principes génératifs, c'est tout ce que nous avons voulu. Pour leur rendre cette étude plus claire, nous avons évité, autant qu'il était en nous, d'entrer dans un vocabulaire dont il eût fallu, à chaque minute, leur donner la clef. La même vue de simplification nous a fait élaguer la partie critique. Que notre univers ne soit point parfait, c'est ce qui est admis pour tout le monde, et ce qui a été victorieusement et surabondamment établi. Toute preuve de ce genre a facilement le tort de dégénérer en déclamation, et nous avons mieux aimé y renoncer que courir ce risque. Enfin, en parcourant la partie organique de la doctrine sociétaire, on verra que nous l'avons dégagée des détails qui ont attiré sur l'inventeur des plaisanteries devenues banales. On a tant abusé de cette méthode de facile appréciation, qu'il y a aujourd'hui, ce nous semble, quelque bon goût à s'en abstenir (1).

IV

COSMOGONIE ET PSYCHOGONIE.

On a fait de Charles Fourier un matérialiste, à cause de quelques mots hasardés sur la reproduction

(1) Pour compléter cette étude de Charles Fourier, et donner une idée du tour bizarre et original de son esprit, on trouvera à la fin

infinie de la matière. Nous croyons qu'il y a ici un malentendu résultant du système toujours vicieux des analogies. Si l'on voulait trouver un nom dans l'école philosophique qui répondît davantage à la loi sociétaire, Fourier serait un panthéiste à la façon des saint-simoniens, ou un sensualiste de l'école de Locke et de Condillac.

Charles Fourier n'a pas, il est vrai, abondé dans les idées métaphysiques à l'exclusion des tendances sensuelles; mais c'est, comme il l'avoue lui-même, parce qu'il voulait réorganiser le corps avant de réorganiser l'esprit, les instincts devant, dans l'ordre nouveau, être satisfaits comme les passions, les besoins comme les sentiments. La lutte entre les deux principes, le bien et le mal, d'origine philosophique, n'avait, d'ailleurs, plus rien à faire dans un système qui prenait pour point de départ la légitimité, la nécessité de tous les élans de l'âme et de la chair.

Le sommet de la doctrine de Fourier, c'est Dieu; mais en appelant Dieu esprit, il ne se déclare pas pourtant exclusivement spiritualiste. Il semble admettre, au contraire, que Dieu, l'homme et l'univers, comme êtres absolus et infinis, peuvent, par de certains côtés, s'absorber et se confondre. Ce serait à peu près la formule saint-simonienne : « Dieu est

de l'ouvrage quelques citations extraites de la partie fantastique de ses livres.

tout ce qui est, » et un transport du fini dans l'infini. Cependant, en d'autres passages, Fourier distingue le créateur de la créature, parle de Dieu comme d'un être existant de son fait, et du christianisme comme d'une croyance qui nous a ramenés à de saines notions religieuses. Dieu, d'après lui, doit être notre première étude ; c'est en cherchant en nous la révélation des instincts qu'il y a mis, leur application, leur utilité, leur sainteté, que nous devons trouver la clef des destinées futures de l'homme.

Insistant peu, d'ailleurs, sur ces données métaphysiques, Fourier fait de la nature trois principes éternels et indestructibles : Dieu, la matière, la justice ou les mathématiques. Ici, entre Fourier et les autres philosophies plus de rapprochement possible : il marche vers ses idées. Dans la toute-puissance de Dieu, il trouve la cause, et dans sa justice, la raison des destinées générales. Or la volonté universelle se manifeste et se témoigne par l'*attraction universelle ;* attraction dans l'humanité, attraction dans l'animalité, attraction dans les corps inorganiqués. C'est cette attraction qui, pivotant sur elle-même, incessamment produit, incessamment détruit, incessamment conserve. De là cinq mouvements : mouvement *matériel,* attraction du monde, devinée par Newton ; mouvement *organique,* attraction emblématique dans les propriétés des substances ;

mouvement *intellectuel*, attraction des passions et des instincts; mouvement *aromal*, attraction des corps impondérables; mouvement *social*, attraction de l'homme vers ses destinées futures. De l'attraction universelle est née l'analogie universelle, résultant, selon Fourier, d'une loi mathématique qu'il a accusée sans la justifier toutefois. Toutes les passions ont leur analogue dans la nature, depuis les atomes jusqu'aux astres. Ainsi, les propriétés de l'amitié seraient calquées sur celles du cercle, celles de l'amour sur celles de l'ellipse, etc. N'insistons pas : ceci est plus ingénieux que vrai; il y a là un pressentiment bizarre, mais point une conception sérieuse.

La cosmogonie de Fourier a aussi un caractère divinatoire et cette prétention à une seconde vue. Le monde, d'après lui, aura une durée de quatre-vingt mille ans; quarante mille de progrès, quarante mille de déclin. Dans ce nombre sont enveloppés huit mille ans d'apogée. Le monde est à peine adulte; il a sept mille ans; il n'a connu jusqu'ici que l'existence irrégulière, chétive, irraisonnable de l'enfance; il va passer dans sa période de jeunesse, puis dans la maturité, point culminant du bonheur, pour descendre ensuite vers la décrépitude. Ainsi le veut la loi d'analogie. Le monde, comme l'homme, comme l'animal, comme la plante, doit naître, grandir, se développer et périr : la seule différence est dans la

durée. Quant à ce qui est de la création, Dieu fit seize espèces d'hommes, neuf sur l'ancien continent, sept en Amérique, mais toutes soumises à la loi d'unité et d'analogie universelles. Néanmoins, en produisant le monde actuel, Dieu se réserva d'autres créations successives pour en changer la face. Ces créations iront à dix-huit. Toute création s'opère par la conjonction du fluide austral et du fluide boréal. Jusqu'ici, il n'y a eu qu'une seule de ces émissions; les autres attendent qu'on ait trouvé pour elles un autre milieu, un milieu viable, un milieu d'harmonie. Alors les hommes cultiveront le globe jusqu'au soixantième parallèle, et des orangers fleuriront dans la Sibérie : une couronne boréale, espèce d'anneau, semblable à celui de Saturne, se fixera sur le pôle-nord, dissoudra les glaces et rendra ses mers navigables. En même temps, une décomposition subite dans les eaux de l'Océan en dégagera la partie saline, et en fera une boisson agréable et utile aux navigateurs. C'est à la suite de ces phénomènes que devront se produire les créations nouvelles, toutes plus parfaites que la nôtre. Comme on le voit, ceci n'implique encore aucune preuve, et ne vaut pas qu'on s'y arrête, si ce n'est par curiosité.

En psychologie, non-seulement Charles Fourier croit et professe l'immortalité de l'âme, mais il laisse supposer qu'il admet l'immortalité, ou tout au moins la reproduction infinie de la matière. Les âmes

étaient avant la vie, elles sont après la vie ; mais, pour n'être point isolées des jouissances matérielles, elles rejoignent toujours la matière. Il y a emprunt ici. Nous sommes sur les traces de la transmigration indoue et de la métempsycose pythagoricienne. Seulement avec Fourier les âmes ne descendent point dans l'échelle des êtres ; les âmes humaines se transfusent toujours dans des corps humains, soit sur notre globe, soit dans d'autres. Avant la fin de la carrière planétaire, elles auront alterné huit cent dix fois d'un monde à un autre, c'est-à-dire qu'elles auront fourni mille six cent vingt-six existences, dont cinquante-quatre mille ans dans une autre planète et vingt-sept mille dans celle-ci. Quant aux planètes elle-mêmes, leur grande âme ne meurt pas, mais passe en d'autres planètes avec les âmes qu'elles portent, de manière à ce que ces dernières croissent en bonheur et en développement pendant plusieurs milliards d'années.

Si la théorie de Fourier n'eût rien produit de plus sérieux que cette Genèse, il serait demeuré, dans des données analogues, un peu au-dessous de Pythagore et de Fontenelle, et nous n'aurions point ici à nous occuper de lui. Il a, d'ailleurs, senti lui-même que cette portion de son travail paraîtrait, aux yeux du public, résulter moins d'une inspiration calme que d'une hallucination, et averti par l'attitude de

son école, qui répugnait à le suivre sur ce terrain, il a écrit ces lignes :

« Mais qu'importent ces accessoires à l'affaire principale, qui est l'art d'organiser l'industrie combinée, d'où naîtront le quadruple produit, les bonnes mœurs ; l'accord des trois classes, riche, moyenne et pauvre ; l'oubli des querelles de partis, la cessation des pestes, des révolutions, la pénurie fiscale, et l'unité universelle.

« Les détracteurs se dénoncent eux-mêmes en m'attaquant sur des sciences nouvelles, cosmogonie, psychogonie, analogie, qui sont en dehors de la théorie de l'industrie combinée. Quand il serait vrai que ces nouvelles sciences fussent erronées, romanesques, il ne resterait pas moins certain que je suis le premier et le seul qui ait donné un procédé pour associer les inégalités et quadrupler le produit en employant les passions, caractères et instincts tels que la nature les donne. C'est le seul point sur lequel doit se fixer l'attention, et non pas sur des sciences qui ne sont qu'annoncées.

« Étrange despotisme que de condamner toutes les productions d'un auteur, parce que quelques-unes sont défectueuses ! Newton a écrit des rêveries sur l'Apocalypse ; il a tenté de prouver que le pape était l'antechrist. Sans doute ce sont des folies scientifiques ; mais ses théories sur l'attraction et les

rayons lumineux n'en sont pas moins bonnes et admises. En jugeant tout savant ou artiste, on sépare le bon or du faux. Pourquoi suis-je le seul avec qui la critique ne veuille pas suivre cette règle? »

Quand un homme s'exécute ainsi, il ne reste plus rien à dire. On ne frappe pas sur une poitrine qui se découvre.

V

ATTRACTION PASSIONNÉE. — ANALYSE DES DOUZE PASSIONS RADICALES.

Nous voici à la clef, au pivot de la découverte.

Charles Fourier dit : « Le devoir vient des hommes, l'attraction vient de Dieu. » Le devoir vient tellement des hommes qu'il varie de peuple à peuple, et d'une époque à une autre. L'attraction, c'est-à-dire la tendance des passions, est tellement un fait divin, que les passions sont les mêmes chez tous les peuples, civilisés ou sauvages, dans tous les siècles, primitifs ou modernes. Dieu maintient dans ce sens la tendance des passions, malgré l'abus actuel qu'en fait l'homme, parce que les passions ainsi combinées doivent servir à l'avénement et au triomphe des destinées futures; d'où il résulte que les passions s'agitent aujourd'hui, malheureuses et comprimées, dans un milieu provisoire, pour s'établir plus tard, heureuses et satisfaites, dans le milieu que Dieu leur

a réservé. Supposer le contraire, c'est supposer Dieu inepte et incapable de diriger harmonieusement le monde. Ainsi, toute attraction est une chose naturelle, légitime, à laquelle il est impie de résister. L'attraction est la loi humaine comme elle est la loi des mondes. Autant de passions fondamentales, autant d'attractions. « Les attractions sont proportionnelles aux destinées, » ajoute Fourier. Céder à ces attractions, voilà où est la vraie sagesse, car les passions sont une boussole permanente que Dieu a mise en nous. Aussi Fourier ne balance-t-il pas entre la liberté et la compression, l'attraction et la morale. Et si le milieu dans lequel se meuvent les passions, ces impulsions divines, forme un obstacle à leur essor et à leur harmonie, c'est ce milieu, ce milieu humain qu'il faut modifier. D'où le réformateur conclut à la création d'un milieu nouveau, d'un monde sur d'autres bases. Dans ce monde, où toute latitude sera donnée au jeu des passions, cet équilibre harmonieux que leur compression n'a pu produire, naîtra de lui-même et spontanément; l'attraction poussera vers le devoir par la satisfaction de toutes les volontés. L'homme alors cessera d'être une antinomie vivante, placé qu'il est entre les impulsions de sa nature et les prescriptions de la sagesse actuelle; plus d'action comminatoire sur les élans de l'âme, sur les instincts du corps; plus de justice répressive, plus de délits, plus de peines. La con-

trainte et l'incohérence feront place à l'harmonie et à l'unité ; le nouveau mécanisme social réalisera la loi mathématique qui doit employer toutes les forces, utiliser tous les penchants, accorder toutes les impulsions, unir toutes les volontés, agir en un mot, de manière à ce que l'intérêt personnel indépendant dans ses allures, se fonde, s'absorbe dans l'intérêt général, et concoure à son agrandissement.

Avant de déchaîner ainsi les passions sur le monde, il était utile peut-être de les récapituler toutes, de les saisir, de les distribuer, de les peser attentivement, de les combiner. C'est un travail que Fourier n'a voulu déléguer à personne : il a reconnu lui-même ou cru reconnaître en nous trois buts d'attraction : le besoin du *luxe*, la propension à se *grouper*, et la tendance à l'*unité*. Le *luxe*, divisé en luxe interne et externe, comprend au premier titre la santé, au second la richesse. Comme les cinq sens sont du ressort de cette nature d'attraction, elle est, à cause de cela, subordonnée aux passions qui naissent de l'âme. La propension à se *grouper* embrasse les passions affectives, l'amour, l'amitié, l'ambition, et une quatrième passion que l'inventeur nomme le *familisme* (lien de parenté.) Ces attractions de diverse nature et de puissance variable servent à lier entre eux et à grouper les individus. Mais au-dessus de ces passions, il en existe trois autres qui leur sont supérieures, passions *rectrices*, comme

les nomme Fourier, mobiles des plus grandes actions humaines (1). Ces passions, l'inventeur les désigne ainsi : la *cabaliste*, l'*alternante* et la *composite*. La *cabaliste* est la fougue à la fois réfléchie et spéculative qui tend à diviser les impulsions afin de leur donner plus d'essor, à fixer les volontés pour une influence complexe. Dans notre monde on appellerait cette passion l'esprit d'intrigue. L'*alternante*, ou *papillonne*, est le besoin de variété irrésistible chez l'homme, la soif de situations contraires, de contrastes et de changements de scène. L'alternante se mêle à tout, elle va d'un groupe à l'autre, de série en série, engendre l'attrait par la mobilité, et éloigne la satiété par de rapides voltefaces. C'est elle qui répand le plus de bonheur sur le mécanisme sociétaire. Dans notre civilisation, cette passion se nommerait inconstance, goût du changement. Enfin la *composite*, ou fougue aveugle, est la passion qui produit les dévouements sublimes, l'inspiration dans les arts, l'éloquence de la chaire et de la tribune ; c'est celle qui s'appuie sur le besoin de grandes émotions, sur le désir de mener à bien des tâches glorieuses ou pénibles. Cela équivaut à peu près à ce que nous nommons l'enthou-

(1) Il n'est pas sans intérêt de faire remarquer ici que ce rôle supérieur affecté aux passions de l'âme, indique que, tout en légitimant les passions sensuelles, Fourier a entendu les maintenir dans un état de subalternité.

siasme. Ces trois passions sont supérieures aux quatre passions affectives, qui priment à leur tour les cinq passions sensuelles.

Ainsi l'humanité compte douze passions radicales, sept de l'âme, cinq de la chair, ressorts et pivots de l'attraction; cinq passions sensitives tendant au *luxe*, quatre passions affectives tendant aux *groupes*, trois passions distributives ou rectrices tendant aux *séries*. Les premières ne touchent que l'individu, les secondes rayonnent dans un cercle d'intimité, les troisièmes intéressent la société entière. C'est le jeu libre et complet de ces douze passions, se tempérant l'une par l'autre, qui inspire à l'homme le sentiment religieux ou la passion de l'unité, laquelle résulte de la combinaison de toutes les passions, comme le blanc de la combinaison de toutes les couleurs. Et comme il y a des nuances de couleurs à l'infini, il y a aussi une foule de passions mixtes. Mais le nombre des passions proprement dites est rigoureusement de douze, et Fourier en trouve la preuve analogique, soit dans le système sidéral, soit dans la décomposition du prisme solaire, soit enfin dans la gamme musicale. Nous ne le suivrons pas sur ce terrain : il a déclaré lui-même avec trop de bonne grâce qu'il s'y sentait mal assis.

VI

MÉCANISME SOCIÉTAIRE. — VIE D'UN PHALANSTÈRE.

La loi d'attraction une fois trouvée, il n'y avait plus qu'un pas à faire pour arriver au procédé sociétaire. Toutefois, avant d'opérer sur ce thème de réalisation, Fourier a voulu se justifier à lui-même, par le tableau des relations actuelles, l'utilité et l'urgence d'une réforme. Habitué à ne rien voir en beau, il a un peu chargé les traits du modèle, et peint le monde sous des couleurs qui ne le flattent pas. Dans l'état agricole, morcellement fatal, exploitation égoïste et inexperte; dans l'état industriel, déperdition effrayante de forces, travail répugnant, ingrat, mal rétribué, mensonge, guerre flagrante, choc d'industries ou rivales ou parallèles; dans l'état social, lutte des diverses classes; ici, richesse insolente, là, misère farouche, fourberie dans les relations, méfiance érigée en esprit de conduite, oppression de la masse au profit du petit nombre; enfin, impuissance à se défendre contre l'univers extérieur, contre les intempéries qui usent avant le temps la santé de l'homme, et contre les épidémies qui le foudroient; voilà ce qu'il a vu, ce qu'il constate, et ce qui légitime complétement à ses yeux une aspiration vers des desti-

nées meilleures. De ces fléaux, il en est plusieurs que l'association dans l'ordre matériel peut faire disparaître ; mais il en est d'autres qui ne se retireront que lorsque l'association aura été introduite dans l'ordre moral. Pour arriver à l'harmonie des forces humaines, il faut auparavant l'établir dans les facultés et dans les passions.

Maintenant, par quelles voies pourra-t-on à l'indigence faire succéder la richesse graduée, la vérité à la fourberie, les garanties mutuelles à l'oppression, une climature régulière aux désordres atmosphériques, enfin à l'incohérence présente une marche de progrès pour la race humaine ; telle est a deuxième face de la question. Fourier en parcourt les dépendances ; il accorde un mot aux modes d'association imparfaite qui peuvent précéder le sien, examine ce qu'il nomme le *garantisme*, le *sociantisme*, la *communauté*, pour conclure de leurs vices à la supériorité de l'association *composée* ou *harmonienne*, qui est sa découverte.

Cette association, il veut la naturaliser d'abord dans l'agriculture, qu'il appelle une *industrie;* grande et précieuse industrie en effet, autour de laquelle pivotent toutes les autres. Au lieu de vastes centres qui engloutissent les populations, au lieu de bourgs, de villages, de hameaux, fondés au hasard, mal construits, aussi incohérents dans leur distribution générale que dans leur organisation particulière,

Fourier entend grouper l'humanité par *communes* ou *phalanges*, régulières pour le nombre des habitants, pour l'ordonnance intérieure et pour les conditions d'équilibre vis-à-vis d'autres *phalanges* ou communes, obéissant à des lois analogues. Il en serait de ces *phalanges* comme des corps célestes qui ont un mouvement sur eux-mêmes et un mouvement autour des corps roulant dans leur tourbillon. Le même phénomène se reproduirait au sein de la *phalange*, composée d'une infinité de petits centres ayant leur jeu propre, et leur jeu relatif à d'autres centres identiques. On va voir tout à l'heure le système à l'œuvre.

Le moteur de cette association est, nous l'avons dit, l'attraction passionnée, ce principe à mille fins. L'attraction vers le travail, c'est à cela que l'humanité pourra reconnaître qu'elle entre dans ses destinées futures. Que voyons-nous aujourd'hui? D'un côté le riche qui ne travaille pas, d'un autre côté le pauvre qui travaille avec dégoût, des deux parts répugnance. N'est-ce pas là, dit Fourier, un état anormal? Quoi! Dieu aurait imposé le travail à l'homme comme une nécessité impérieuse, et en même temps il lui aurait mis dans le cœur une horreur instinctive pour le travail! Évidemment il y a confusion. La répugnance n'indique qu'une chose, c'est que Dieu ne veut pas que le monde emploie éternellement son énergie à des besognes ingrates.

Le jour où une meilleure entente présidera à la distribution du travail, les riches oisifs disparaîtront ; ils envieront ce qui était l'attribut du peuple. Pour cela il faut que le travail soit une affaire d'option, un choix, un goût, une préférence, une passion enfin. Chacun s'adonnera à l'occupation qu'il aime, à vingt s'il en aime vingt. Une rivalité charmante, un enthousiasme toujours nouveau, présideront aux travaux humains, quand, sous la loi de l'attraction, les mortels se seront associés par *groupes*, dernière fraction sociétaire, par *séries*, qui sont l'association des groupes, et par *phalanges*, qui sont l'association des séries.

Le groupe est la sphère primitive de toute fonction, l'alvéole de la ruche sociale, le noyau de l'association. Un groupe, pour être normal, doit se composer de sept ou neuf personnes : au-dessous il serait insuffisant, au-dessus il courrait le risque de manquer d'harmonie. L'harmonie particulière d'un groupe résulte de l'amalgame des attractions tantôt divergentes, tantôt parallèles; l'harmonie générale entre les divers groupes résulte de leur caractère, soit identique, soit opposé. Dans la composition des groupes, toute passion est considérée comme ressort : ainsi tantôt c'est l'amitié, tantôt c'est l'intérêt, tantôt c'est l'amour, tantôt c'est la gloire qui domine un groupe, et, dans son sein, l'essor de toute passion doit avoir lieu en identité et

en contraste. Chaque groupe a des modes de ralliement distincts : dans les groupes d'amitié tous s'entraînent *en confusion*, c'est-à-dire se confondent, l'amitié supposant une égalité parfaite ; dans les groupes d'*ambition*, le supérieur entraîne l'inférieur, la loi de hiérarchie le voulant ainsi ; dans les groupes d'*amour*, les femmes entraînent les hommes, émancipation qui en vaut une autre ; enfin, dans les groupes de *famille*, les inférieurs entraînent les supérieurs, concession touchante faite à la faiblesse. Ces groupes se forment d'eux-mêmes au moyen de ces divers ressorts. Chaque fois que dans un groupe il y a lieu à conférer ou un titre ou un grade, on y procède par l'élection. Tous les membres d'un groupe ont voix délibérative : la majorité fait loi. Le même mode électif, les mêmes rouages d'organisation passionnée, sont appliqués aux séries, qui sont l'association des groupes, aux phalanges qui sont l'association des séries.

Après les groupes qui se composent de sept ou neuf personnes, viennent les séries (1), qui doivent

(1) Nous empruntons à Fourier une définition de la *série* et du *mécanisme sériaire*, qui jouent un très-grand rôle dans son organisation sociale, industrielle et agricole. La citation qui suit embrasse tout, pratique et théorie : c'est le système en action. Elle est extraite de la *Théorie des quatre mouvements* et reproduite dans la *Destinée sociale* de M. Considerant. On y verra au juste ce qu'est une *série*.

« Une série se compose de personnes inégales en tout sens, âges, « fortunes, caractères, lumières, etc., etc., formant contraste et

avoir de vingt-quatre à trente-deux groupes, et qui, à leur tour, forment les phalanges. La phalange comprend environ dix-huit cents personnes. La demeure d'une phalange se nommera un *phalanstère*. Un phalanstère devra être un édifice à la fois commode et

« gradation d'inégalité. Plus les inégalités sont graduées et contrastées, plus la série s'enchaîne au travail, produit de bénéfice et offre « d'harmonie sociale. — On la divise en divers groupes dont l'ordonnance est la même que celle d'une armée. Pour en donner le « tableau, je vais supposer une masse d'environ six cents personnes, « moitié hommes et moitié femmes, tous passionnés pour une même « branche d'industrie, comme une culture de fleurs ou de fruits. « Soit la série de la culture des poiriers : on subdivisera ces six « cents personnes en groupes qui se voueront à cultiver une ou deux « espèces de poiriers. Ainsi on verra un groupe des sectaires du « beurré, un des sectaires du rousselet, etc. Et lorsque chacun se sera « enrôlé dans les groupes de ses poiriers favoris (on peut être mem- « bre de plusieurs), il pourra se trouver une trentaine de groupes « qui se distingueront par leurs bannières et ornements et se forme- « ront en trois, ou cinq, ou sept divisions, par exemple :

SÉRIE DE LA CULTURE DES POIRIERS

COMPOSÉE DE 32 GROUPES.

Division	*Progression numérique*		*Genres des cultures.*
1 *Avant-poste*	— 2	group.	*Coings et sortes bâtardes dures.*
2 Aileron ascendant	4	—	Poires dures à cuire
3 Aile ascendante	6	—	Poires cassantes
4 CENTRE DE SÉRIE	8	—	POIRES FONDANTES.
5 Aile descendante	6	—	Poires compactes
6 Aileron descendant	4	—	Poires farineuses
7 *Arrière-poste.*	2	—	*Nèfles et sortes bâtardes molles.*

« Il n'importe que la série soit composée d'hommes ou de fem- « mes ou d'enfants, ou mi-partie, la disposition est toujours la

élégant, dans lequel l'utilité n'aura point été sacrifiée au luxe, ni l'architecture aux exigences des distributions intérieures. Ce sera une vaste construction, de la plus belle symétrie, et accusant par sa grandeur les pompes de la vie nouvelle. De droite et de gauche se projetteront des ailes gracieuses re-

« même.—La *série* prendra *à peu près* cette distribution, soit pour « le nombre des groupes, soit pour la distribution des travaux. Plus « elle approchera de cette régularité en gradation, mieux elle s'har- « monisera et s'entraînera au travail.—Si la série est formée régulière « ment comme celle que je viens de citer, on verra des alliances entre « les divisions correspondantes. Ainsi l'aile ascendante et l'aile des- « cendante s'allieront contre le centre de *série* et s'entendront pour « faire valoir leurs productions aux dépens de celles du centre : les « deux ailerons seront alliés entre eux et ligués avec le centre pour « lutter avec les deux ailes. Il résultera de ce mécanisme que cha- « cun des groupes produira à l'envi des fruits magnifiques. — Les « mêmes rivalités et alliances se produisent entre les divers groupes « d'une division... — Viennent ensuite les intrigues de série à série « et de canton à canton qui s'organisent de la même manière. On « conçoit que la série des poiriers sera fortement rivale de la série « des pommiers ; mais elle s'alliera avec la série des cerisiers, ces « deux espèces d'arbres n'offrant aucun rapprochement qui puisse « exciter la jalousie entre les cultivateurs respectifs.

. . . . . .

« J'ai dit que les séries ne peuvent pas toujours se classer aussi « régulièrement que je viens de l'indiquer ; mais on approche, « autant qu'on le peut, de cette méthode qui est l'ordre naturel et « qui est la plus efficace pour exalter les passions, les contre-balan- « cer et les entraîner au travail. L'industrie devient un divertisse- « ment aussitôt que les industrieux sont formés en séries progres- « sives. Ils travaillent alors moins par appât du gain que par effet « de l'émulation et des autres véhicules inhérents à l'esprit de « série. »

(*Nouveau Monde industriel.*)

pliées sur elles-mêmes, en fer à cheval. Là, loin du centre de la grande famille, doivent s'installer les métiers bruyants. Ce palais sera double dans son étendue, avec des corps de bâtiment assez éloignés l'un de l'autre pour former des cours intérieures et ombragées, promenoirs des vieillards et des convalescents. Au milieu du bâtiment principal s'élèvera la tour d'ordre, siége du télégraphe, de l'horloge, et des signaux chargés de transmettre les instructions nécessaires aux travailleurs disséminés dans la campagne. Le théâtre et la bourse trouveront leur place dans la même enceinte. A la hauteur du premier étage, et dans tout le pourtour de l'édifice, régnera une rue-galerie, chauffée en hiver, aérée en été, et offrant, d'un atelier à l'autre, une communication facile et à l'abri de toutes les intempéries. Au besoin cette rue-galerie servira encore de salle d'exposition aux objets d'art et aux produits industriels de toute espèce.

Dans un phalanstère, tout sera organisé pour une vie attrayante et libre, une vie au goût de chacun : commune, si l'on veut ; solitaire, si on le préfère. On y poursuivra deux objets : la commodité générale et le bien-être individuel. Les logements, les salles de réunion, les réfectoires, les ateliers, les cuisines, les caves, les greniers, les offices, tout y sera disposé de manière à assurer des rapports prompts et faciles, des distractions variées, un ser-

vice économique et intelligent. Chaque famille trouvera à se loger suivant sa fortune et suivant ses besoins, sans qu'il en résulte jamais pour elle une humiliation dans le contraste si elle est pauvre, un motif d'orgueil si elle est riche.

Maintenant, à ceux qui s'effrayeraient de la mise de fonds nécessaire pour assurer tant d'aisance et réaliser tant de merveilles, Fourier répond qu'un phalanstère de dix-huit cents âmes ne coûtera guère plus à construire que les quatre cents chaumières d'une commune française égale en population. Encore le phalanstère, une fois établi avec grandeur et solidité, sera, pendant plus d'un siècle, à l'abri des grosses réparations, tandis que, dans le même intervalle, on aura rebâti sept ou huit fois les masures de la commune française. Puis, la fondation achevée, il y a un autre compte à dresser, celui des économies du ménage sociétaire. Ainsi une immense cave remplacera quatre cents caves, une vaste grenier quatre cents greniers, une cuisine avec un personnel réduit, quatre cents cuisines avec les quatre cents femmes qu'elles absorbent sans les occuper, enfin une gigantesque blanchisserie, quatre cents blanchisseries. Tout ces ateliers d'usage commun marcheront à l'aide d'une machine à vapeur qui fournira, en outre, de l'eau chaude dans tous les appartements du phalanstère.

Cependant, au dehors de l'édifice, la campagne

a changé d'aspect : les haies, les fossés, ces emblèmes de servitude et de défiance, ont disparu ; les chemins ont été combinés de manière à ménager l'espace. En échange de leurs terres, les propriétaires du sol ont reçu des actions transmissibles qui représentent la valeur de l'apport, et désormais cette vaste plaine pourra être exploitée comme si elle appartenait à un seul homme. Ainsi doivent disparaître, par le fait seul de l'association, tous les inconvénients de la culture morcelée et la propriété parcellaire. Une seule gestion, appuyée sur de grands capitaux, préside au mouvement de la richesse générale, et réalise la plus grande somme possible de produits. Il en est de même des ateliers industriels. Au lieu de ces échoppes multipliées à l'infini, tristes, solitaires, sales et incommodes, voici des ateliers immenses et joyeux, aérés, salubres, où les machines viennent en aide aux forces de l'homme, et rendent le travail à la fois moins dur et plus régulier.

A ces avantages se joindront encore, dans un phalanstère, ceux qui résultent d'une meilleure organisation du travail, Le travail, en mécanisme sociétaire, sera à la fois plus attrayant et plus parfait : plus attrayant, car il n'aura lieu que par courtes séances, et au milieu des passions enthousiastes qui doivent naître de la rivalité des individus dans les groupes, des groupes dans les séries, des séries dans

les phalanges; plus parfait, car on lui appliquera le système de division, déjà pratiqué avec succès dans nos grandes usines. Chaque industrie, ou agricole ou manufacturière, sera divisée en autant de parcelles de travail que cela sera jugé nécessaire pour un confectionnement irréprochable, et un groupe spécial sera affecté à l'exécution de chaque parcelle. Confiées de la sorte aux mains les plus capables, tous les détails du travail humain arriveront sur-le-champ à une supériorité dont il serait difficile aujourd'hui de fixer la limite. On réunirait ensuite ces éléments épars dans les divers groupes pour former une variété industrielle et la résumer en série. En agriculture, par exemple, étant donnée la culture du poirier, une série ou deux séries y seraient affectées, avec des groupes spécialement voués au soin de chaque espère. En industrie manufacturière, même division, même répartition parmi les diverses aptitudes. Voici d'ailleurs la formule scientifique de Fourier pour de semblables formations : « Chaque espèce d'industrie donne lieu à autant de groupes qu'elle offre de variétés, et chaque groupe se divise en autant de sous-groupes que la division de son industrie fournit de fonctions. » De cette division infinie du travail, de cet état des travailleurs toujours en présence les uns des autres, toujours en rivalité, soit pour la perfection, soit pour la rapidité d'exécution, doivent naturellement

et nécessairement sortir, assure Fourier, des résultats ignorés jusqu'à nous, des œuvres plus belles et plus vivement accomplies. Du reste le membre d'un groupe ne lui est pas tellement identifié, qu'il ne puisse pas faire partie d'autres groupes, et par conséquent se mêler à d'autres travaux; d'où il suit que chaque industrie compte un grand nombre de sectaires éparpillés dans la phalange, et peut, de la sorte, combiner à l'infini ses rivalités. Ce changement, cette mobilité heureuse ont en outre un grand avantage qui est d'engrener entre eux, par des rouages volontaires et fortuits, tous les groupes et toutes les séries.

Ainsi voilà le travail réalisé avec facilité, avec ardeur, avec enthousiasme : chaque individu, chaque groupe, chaque série y a concouru. L'œuvre y a porté ses fruits : des bénéfices sont acquis, quadruples, à ce que prétend Fourier, de ceux que l'on obtient par les procédés actuels. Il s'agit maintenant de les distribuer d'après le mode sociétaire, c'est-à-dire en raison du CAPITAL, du TRAVAIL et du TALENT. Pour cela, un lot sera fait à chacun de ces agents de production; et la loi de l'intérêt commun conseillera, plus qu'on ne pense, une répartition équitable. En effet, les capitalistes, ne pouvant espérer de beaux dividendes qu'à l'aide de bons ouvriers et de bons projets, voudront que les lots de talent et de travail soient sincèrement et convenablement établis,

et les non-capitalistes, ne pouvant employer les procédés avancés qu'à l'aide de capitaux, chercheront à les attirer en les rétribuant d'une manière généreuse. D'où l'on peut augurer qu'au lieu de s'attribuer la part du lion, chacun des intérêts associés tendra plutôt à se dépouiller en faveur des autres (1).

Quand trois lots auront été faits, l'un pour le capital, l'autre pour le travail, le troisième pour le talent, viendra le tour de la répartition par individus. A l'égard des capitalistes, le mode ne fait pas question; le bénéfice sera en raison de l'apport. Mais pour le travail et le talent, une difficulté se présente, c'est d'avoir l'échelle du talent et la mesure de l'importance du travail. Ici Fourier s'écarte hardiment des routes battues; ce n'est pas le travail brillant qui aura le pas sur les autres, mais le travail nécessaire. Il fait la part du pauvre avant celle du riche, la part des bras avant celle de l'intelligence. La masse le préoccupe beaucoup plus que l'individu, et il juge l'œuvre dans son influence sur les besoins collectifs. Il classe donc les travaux en travaux de nécessité, travaux d'utilité, travaux de

(1) Voici la distribution que propose Fourier, en la déclarant susceptible de modifications :

4 douzièmes au capital,
5 douzièmes au travail,
6 douzièmes au talent.

simple agrément. Les travaux d'agrément seront les moins rétribués, les travaux utiles le seront davantage, les travaux nécessaires plus que les deux autres. Sous le régime actuel, c'est à peu près l'inverse. Fourier, calculant que les travaux nécessaires sont presque tous d'une nature répugnante, a dû, pour y introduire l'attraction, les rendre beaucoup plus lucratifs que les autres, et en revanche, il n'a attaché qu'une bien moindre prime aux travaux attrayants par eux-mêmes. Cette combinaison est une des plus séduisantes théories d'équilibre qui se soient faites ; elle conclut entièrement à l'avantage de ce qu'on nomme aujourd'hui la classe pauvre. Les travaux nécessaires, durs et pénibles, étant presque tout le lot du peuple, le peuple, dans le mécanisme sociétaire, serait tout à coup placé non-seulement hors des voies du besoin, mais encore sur le chemin de la richesse. Cette nouvelle justice distributive déterminerait en outre une rotation perpétuelle, un renouvellement incessant dans le personnel des classes, et y détruirait le germe des rivalités haineuses qui les déchirent aujourd'hui. L'harmonie universelle y trouverait un gage de plus. Ce qui la garantirait mieux encore, c'est l'absence de toute misère réelle dans ce monde idéal. Il n'y a plus de pauvres dans un phalanstère ; le pauvre y est aboli. Tout sociétaire est forcément, malgré lui, à l'abri du besoin. Sa présence dans la communauté

lui donne droit à un *minimum* en toute chose : nourriture, logement, vêtements, ustensiles. Ce *minimum* lui est dû, c'est la clause formelle de l'association. De son côté, il doit, il est vrai, son travail, mais sous une loi qui affecte une haute paye aux besognes les plus rudes, il lui faut peu d'efforts pour s'acquitter d'abord, et capitaliser ensuite.

Quant à la distribution des lots du talent, elle serait des plus simples, car on aurait pour bases les titres ou les grades des individus, et comme les grades et les titres se confèrent, ainsi qu'on l'a vu, par la voie élective, les bénéfices seraient, en définitive, en raison des mérites déjà couronnés et d'un ascendant acquis. En dehors de cette loi applicable aux intelligences de second ordre, se trouveraient néanmoins les grands artistes, les industriels célèbres et les savants illustres. De tels hommes n'appartiendraient ni aux groupes, ni aux séries, ni aux phalanges, mais à l'humanité entière. Le globe se chargerait de leur rémunération. Dans le mécanisme sociétaire, ces hommes d'élite sont placés en dehors des autres, quant aux conditions de travail. Seulement, lorsqu'après un long repos ils ont produit leur œuvre, un jury s'assemble dans la métropole du monde pour leur voter une récompense. Qu'on se figure, par exemple, Jacquart ou Watt, Newton ou Corneille, se présentant devant ce tribunal souverain ; Jacquart avec son métier, Watt avec sa ma-

chine à vapeur, Newton avec sa théorie de l'attraction, Corneille avec sa plus belle tragédie. A l'instant même et avant toute gloire chanceuse, il serait voté à ces grands hommes une rémunération à prélever sur chaque phalange. Supposez cinq francs par phalange, et cinq cent mille phalanges dans le globe; le jury aura décerné à l'inventeur deux millions cinq cent mille francs. Jacquart ne mourra plus dans un état voisin de l'indigence, après avoir enrichi l'univers.

Tout basé qu'il est sur une parfaite égalité de rapports et une complète liberté de mouvements, le mécanisme sociétaire reconnaît des hiérarchies de diverses sortes: hiérarchie de passions, hiérarchie de caractères, hiérarchie d'âges, hiérarchie de fonctions, hiérarchie de travailleurs, hiérarchie de souveraineté. Quand Fourier n'exprime pas directement ces distinctions ni ces nuances, il les sous-entend. Ainsi, parmi les passions, les trois passions rectrices, ou, comme il dit, *mécanisantes*, priment les passions affectives, qui, à leur tour, commandent aux passions sensitives. Il en est de même des caractères dont Fourier fait une sorte de clavier humain, susceptible d'autant de combinaisons que peut l'être l'harmonie musicale. La hiérarchie des âges se présente sous un autre aspect : l'âge mûr en est le centre; les deux ailes, l'une ascendante, l'autre descendante, sont, d'un côté, les années intermé-

diaires de l'enfance à la virilité ; de l'autre, celles de la virilité à la décrépitude. Pour la hiérarchie des fonctions, il n'y a rien à expliquer, c'est l'élection qui les confère ; mais la hiérarchie du corps de travailleurs, qu'on a vu dans ses alvéoles, le groupe, la série et la phalange, se développe dans la sphère supérieure, et forme, successivement, la ville, la province, la capitale, la métropole continentale, la métropole universelle, enfin les armées industrielles. La phalange est un type d'association, un type étroit, mais complet ; c'est le reflet de la vie humaine. Cependant une phalange isolée n'aurait pas toutes ses conditions d'avenir, si elle n'attirait pas dans son tourbillon d'autres phalanges, qui, avec leur mouvement propre, auraient aussi un mouvement autour d'elle et par rapport à elle. Entre phalanges, les combinaisons sont les mêmes, les liens sont les mêmes qu'entre les groupes et les séries. Les phalanges sont sollicitées à une association par des sympathies, par des intérêts, par des objets d'utilité commune, tels que des ponts, des canaux, des routes, à l'exécution desquels toutes et chacune ont concouru. Bientôt, en dehors des phalanges, se créeront de grands entrepôts, de grands établissements scientifiques, de grandes manufactures, des bourses, des foires, des théâtres, des monuments d'art. Puis viendra la petite ville, centre général des phalanges, plus habitée l'hiver que l'été ; puis

encore la ville provinciale, ou capitale de province, assise de manière à commander un vaste rayon intérieur, ou un bassin maritime, ensuite la capitale d'un empire, enfin la métropole universelle, dont Fourier fixe l'emplacement sur le Bosphore. L'un des liens les plus puissants de cette grandiose hiérarchie serait les armées industrielles, autorités nomades et pacifiques, se portant sur tous les points où les appelleraient l'utilité et la gloire communes. Une armée industrielle devra se composer, selon Fourier, de tous ceux qui excellent dans les beaux-arts, dans les sciences, dans l'industrie; elle sera donc une réunion spontanée et libre, où chacun s'entretiendra à ses frais. Le but sera souvent d'agrément, mais, dans plusieurs cas, l'armée industrielle devra concourir aux grands travaux du globe, à l'amélioration des climatures, aux lignes importantes de communication, à la construction de vastes édifices, à la prompte réparation des calamités publiques, comme les inondations et les incendies.

Vient ensuite la hiérarchie de souveraineté. Dans Fourier, cette souveraineté est multiple; elle demande des titulaires à tous les instincts, à toutes les facultés, à toutes les aptitudes, à toutes les passions; elle est en outre alternée, périodique, mobile, capricieuse; elle ne pèse point, elle n'offusque point. La souveraineté est, dans certains cas, héréditaire; mais elle n'emporte aucune attribution formelle; la

loi élective a réglé les fonctions et les grades. Les titres de souveraineté s'échelonnent depuis l'*unarque,* qui commande à une phalange, jusqu'à l'*omniarque,* qui est l'empereur du globe. Il y a un *duarque* pour quatre phalanges, un *triarque* pour douze, un *tétrarque* pour quarante-huit, et ainsi de suite; le *douzarque* règne sur un million de phalanges. L'omniarque vient au-dessus; c'est le treizième grade ascendant de la hiérarchie.

Le cercle dans lequel se meut le pouvoir de ces chefs a été si minutieusement tracé, qu'il équivaut à peine à un patriarcat dévolu aux plus anciennes familles. L'élection universelle dans toutes les fonctions, et une liberté illimitée acquise désormais aux passions de l'homme, comme loi sociale et absolue, font de la souveraineté un titre presque honorifique, un titre de luxe, d'apparat. Autour des chefs plus de gardes, plus de bourreau à leurs ordres, plus de tribunaux sous leurs mains. La liberté est complète, puisque tous les penchants sont légitimes, l'égalité ne l'est pas moins, puisque, dans les phalanges, l'éducation est la même pour tous, les fonctions accessibles à tous, les voies de fortune et de grandeur ouvertes à tous, et aux mêmes titres. Quel rôle reste-t-il à un pouvoir dans une société ainsi faite? Il s'agit seulement de savoir si cette société pourrait fonctionner.

Cette liberté dont on vient de parler, Fourier

l'attribue en dose égale aux deux sexes ; il fait mieux, il ne distingue pas. Si, chez lui, la femme ne joue pas le rôle important et exagéré qu'a voulu lui attribuer le saint-simonisme, du moins lui reste-t-il une part assez belle pour qu'elle ne crie pas à l'oppression et au sacrifice. Dans le mécanisme sociétaire l'homme domine, il est vrai, la femme dans les rapports d'ambition, mais la femme y domine l'homme dans les relations d'amour et de famille. Voilà donc que la femme est déjà le pivot du ménage ; mais Fourier ne prétend pas l'y tenir dans le séquestre et dans l'isolement. « L'Harmonie, dit-il, ne commettra pas, comme nous, la sottise d'exclure les femmes de la médecine, de l'enseignement, de les réduire à la couture et au pot-au-feu. Elle saura que la nature distribue aux deux sexes, par égales portions, l'aptitude aux sciences et aux beaux-arts, sauf la répartition des genres, le goût des sciences étant plus spécialement affecté aux hommes et celui des arts plus spécialement aux femmes. »

L'une des plus vives, des plus touchantes sollicitudes de Fourier, c'est l'éducation de l'enfance et l'éclosion de ses vocations. On voit qu'il parle de l'enfance avec amour, avec bonheur ; un père n'est pas plus prévoyant et plus tendre. Il est vrai que là était tout son espoir, toute sa chance à venir. Les hommes qui ont vécu sont de fer aux idées

nouvelles ; l'enfance est une cire molle qui reçoit et garde toutes les empreintes. Aussi il faut voir avec quel soin Fourier classe ses élèves en six tribus, en leur donnant des noms distincts et familiers ; comment il s'élève contre notre système d'éducation, qui tend à les laisser sous la direction paternelle, toujours imprévoyante, d'après lui, et imparfaite, surtout quand il faut que l'enfant choisisse la direction la plus conforme à ses instincts et à son aptitude.

Opérer le plein développement de toutes les facultés matérielles et intellectuelles, afin de les appliquer à l'industrie productive, tel est le système d'éducation de Fourier. Il le divise en cinq phases. L'une, de première enfance, est celle où les nourrissons reçoivent dans un dortoir ou *sériatère* commun les soins d'hommes, de femmes et d'enfants, formés en groupe pour ce travail. Ainsi, ces soins donnés à l'enfance ne sont plus un service banal, mais une vocation, une fonction sociale. Le rôle de nourrice a, lui-même, son importance. Fourier veut qu'une nourrice soit belle, qu'elle soit robuste, et même qu'elle ne fausse pas en chantant. Cette exigence s'explique dans un monde *harmonien*. L'enfant dort sur des hamacs et libre de langes ; on ne gêne pas plus ses mouvements que, plus tard, on ne gênera ses instincts. Dès qu'il peut marcher, son éducation commence. Alors il faut

songer à pressentir la vocation, à la solliciter, à la faire éclore ; il faut surveiller les élans de ces natures naïves, bien remarquer leur vice de choix, si c'est le *furetage*, si c'est la gourmandise, si c'est la singerie, si c'est l'amour du bruit, si c'est la malpropreté. Dans chacun de ces faits, il y a une révélation : selon qu'il manifestera telle disposition ou telle autre, telle préférence, telle manie, l'enfant sera ouvrier, ou artiste, ou industriel, ou gastronome, ou agriculteur. A cinq ans l'heure sonne pour un autre ordre d'exercices. Il s'agit d'agrandir autant que possible les passions sensitives et de pousser au développement du tact, de la vue, de l'ouïe, du goût et de l'odorat. Les cinq sens ont besoin d'une éducation, comme le corps d'une gymnastique : faute de jeu et de ressort, ils s'affectent avant l'âge et perdent toute leur subtilité De là tant de surdités et de myopies. L'éducation des sens doit, selon Fourier, restituer à la nature humaine l'énergie de ses organes, et le luxe des facultés physiques aide plus qu'on ne le suppose à la richesse des facultés morales. De neuf à quinze ans vient le tour de la vie active, de la vie sociétaire : c'est la période où les passions se manifestent par la voie de l'attraction, où les facultés se révèlent, où les vocations se trahissent. A seize ans le cercle de l'éducation est parcouru : l'enfant finit, l'homme commence.

VII

CONCLUSION.

La théorie de Fourier peut se résumer en quelques mots. Émanciper et combiner les passions, associer les facultés et les intérêts, faire prévaloir dans le monde physique et moral l'attraction sur la répugnance, trouver dans le spectacle de l'univers la voie analogique de nos destinées, voilà ce qu'il veut; et pourtant, si courte qu'elle soit, cette formule n'est rien moins que le renouvellement entier du globe. Cela tient à une merveilleuse sagacité de l'inventeur, qui, en faisant pivoter une idée, y trouve mille facettes brillantes, originales et inattendues.

Si l'on voulait maintenant établir un parallèle entre sa conception et celle des écoles rivales, on pourrait se convaincre combien elle les laisse en arrière. La théorie de Fourier, complète dès 1808, a défrayé longtemps des théories qui le désavouaient en le dépouillant. Fourier ne copiait personne; le saint-simonisme, pour ne citer que lui, s'est souvent borné à traduire Fourier. Seulement Fourier, plus sage et plus retenu, ménage-t-il, dans son association, une place au *capital*, c'est-à-dire à la propriété individuelle, que les disciples de Saint-Simon n'ont pas su respecter. Toujours grand sei-

gneur, même quand il bouleversait le monde, Saint-Simon était d'ailleurs dominé par des idées d'autorité et de hiérarchie ; homme du peuple, Fourier obéissait à un besoin d'émancipation et d'affranchissement. Ainsi, Fourier a pour lui la date et la supériorité relative des idées : évidemment l'avantage lui reste.

Entendons-nous dire pour cela que la découverte de ce dernier soit réalisable? bien s'en faut. Seulement il est plus facile de la nier que de la discuter. Elle transporte la critique sur un terrain où les points d'appui manquent; elle argumente dans l'inconnu. Objecterons-nous, par exemple, que l'émancipation des passions, idée très-peu neuve d'ailleurs en théorie, peut déterminer des résultats contraires à ceux que Fourier en attend ; que l'état sauvage, entre autres, celui où les instincts sont le moins refrénés, n'est pas, à beaucoup près, un état social que l'on puisse présenter comme type et comme modèle? A cela, Fourier nous répondra que son système emporte non-seulement le libre essor des passions, mais aussi leur satisfaction plénière, ce qui est loin d'exister dans l'état sauvage, condition de misère, de privation et d'abrutissement. Objecterons-nous encore que, pour certaines passions sensuelles, l'expérience d'une liberté sans frein est faite depuis longtemps, et que ces passions, la gourmandise, par exemple, vont toujours au delà

des satisfactions permises et raisonnables? Fourier nous répondra que les passions, dans leur incohérence et leur servitude actuelles, ont un jeu faussé qui disparaîtra dès que l'équilibre et l'harmonie régneront parmi elles, et que, dans l'ordre sociétaire, il ne restera de la gourmandise, invoquée comme obstacle, que ce qui sera juste et nécessaire pour l'amélioration des produits gastronomiques. Si nous persistons en demandant où pourra être l'utilité de la paresse, il nous sera répliqué que la paresse, fille du travail répugnant, n'est pas une passion radicale, mais seulement un vice de notre civilisation, vice annulé dans le travail attrayant, organisé par courtes séances. Ainsi du reste : le monde nouveau fournit solution à tout, et quand la controverse s'agite dans une éternelle pétition de principes, il n'y a plus qu'à se taire.

On peut néanmoins établir, dans les idées de Fourier, une ligne de démarcation entre celles qui touchent aux passions et celles qui ne traitent que des intérêts. Sur ce dernier point, plusieurs de ses combinaisons séduisent par leur originalité, et l'épreuve pourrait en être tentée sans péril. La division du sol en petites parcelles a incontestablement ses avantages : elle multiplie les propriétaires et donne de profondes racines à l'esprit de conservation ; elle protége la société contre un partage violent. Mais divers inconvénients sont attachés à ses excès. Là où

le sol s'émiette à l'infini, la petite culture domine et les bénéfices des grandes exploitations disparaissent. Bien des forces se perdent ainsi par le fractionnement et s'usent dans le détail. A ce point de vue, Fourier a eu raison de désirer une alliance entre les intérêts humains, qui aujourd'hui se séparent ou se combattent.

Le but est donc louable ; les moyens sont-ils également heureux ? c'est ce dont on peut douter jusqu'à preuve du contraire. Fourier compte beaucoup sur l'attraction dans le travail, et il s'est donné un mal infini pour trouver la formule de ce problème. Ce qu'il a écrit là-dessus fait honneur à son imagination : on ne saurait être plus ingénieux qu'il ne l'a été dans l'organisation de ces groupes industriels, exécutant la besogne par courtes séances et comme à l'envi. Malheureusement ce n'est là qu'un rêve. Le travail ici-bas est issu du devoir : son mobile n'est pas l'attrait, mais le besoin. Le novateur et ses disciples ont beau multiplier les exemples à l'appui de leur donnée, citer l'ardeur qu'apporte la jeunesse au bal, rappeler une foule d'occasions où l'on accepte la fatigue comme un plaisir. Ces faits ne prouvent qu'une chose, c'est que toute diversion, dans la vie humaine, est une joie et toute exception une jouissance. Le travail est pénible, parce qu'il est continu, obligatoire. Que le bal devienne une nécessité journalière, il cessera d'être un divertissement : c'est le conte du pâté d'anguilles. Le travail par groupes

serait peut-être charmant le premier jour ; le second jour il paraîtrait moins agréable et, au bout de six mois, il aurait quitté ses allures de fête. Fourier, qui a tant étudié le cœur humain, a dû remarquer sans doute qu'il dédaigne ce qu'il a pour aspirer à d'autres conquêtes. Cet instinct détruit tout son système. En vain espère-t-il captiver l'homme par la variété, le promener, comme un sultan blasé, au milieu de surprises toujours nouvelles. Cette variété deviendrait bientôt un tourment, une lassitude. Il n'y a qu'à jeter les yeux autour de nous pour rencontrer de ces mortels à qui le sort a tout départi, et qui n'ont d'autre peine en ce monde que celle d'être accablés de leur bonheur.

Fourier suppose également que l'une des tendances les plus énergiques de l'homme est le bruit, le mouvement en commun, l'agitation : il ne fait pas une part assez grande au besoin d'isolement et de concentration. Le sentiment qui pousse à l'amour du *chez-soi*, qui fait que l'on se clôt, même sans nécessité, qui donne tant de prix à un jardin, à un champ, à une maison, à une chaumière que l'on possède, ce sentiment, tout personnel qu'il est, a de profondes racines dans le cœur humain, et Fourier n'en a pas suffisamment tenu compte. L'intérêt que l'on prend aux choses est proportionné au droit qu'on y a, et souvent au souci qu'elles donnent. Il est certain que ce sont là des penchants étroits qu'une

civilisation élevée doit combattre ; mais la compression n'étant pas admise par Fourier, il ne peut se dérober aux conséquences de cette passion universelle que l'on nomme l'égoïsme. Le culte de l'intérêt solitaire n'est pas, comme on pourrait le supposer, un produit factice de l'état social, mais bien un instinct profond, persévérant de notre nature. Quand l'Évangile conseillait au chrétien le détachement, il voulait lutter contre le démon le plus actif de l'âme. Fourier espère tromper cette passion et en faire un instrument de bonheur ; c'est une illusion. Il n'a pas suffisamment étudié l'égoïsme, ses bizarreries, ses exigences, son despotisme. Que de gens ici-bas aiment mieux être malheureux à leur manière qu'heureux à la manière des autres !

En étudiant l'organisation du travail, telle que la conçoit Fourier, on y trouve encore une contradiction, au moins apparente. Il admet la division comme moyen de perfectionnement, mais il supprime la continuité qui engendre le dégoût. Ainsi un groupe exécutera une besogne, par courtes séances, et la quittera après l'avoir effleurée. Nous doutons que cette mobilité ait pour les travailleurs tout l'attrait qu'on lui prête. Le plus rude instant d'un travail est précisément la première heure ; il faut *se mettre*, comme l'on dit, *en train ;* la facilité n'arrive qu'à la longue. On aurait donc à essuyer la phase la plus pénible d'une tâche qu'il faudrait laisser, au meilleur mo-

ment, pour aller recommencer ailleurs et sur d'autres frais une initiation nouvelle. Évidemment c'est là un attrait fort peu attrayant. Si le travailleur n'a rien à y gagner, on peut craindre que le travail ne s'en trouve pas mieux. Jusqu'ici le perfectionnement d'un ouvrage manuel tenait à sa division en parcelles confiées à plusieurs mains. Chaque détail, ainsi traité, acquérait, comme on le devine, une plus grande valeur, le même ouvrier exécutant constamment la même chose et avec une habileté toujours croissante. Fourier maintient ce principe qui lui paraît fécond, mais il l'anéantit dans une combinaison contradictoire. Il divise le travail, mais il le livre à des mains successives. Un groupe phalanstérien aura dix, quinze, vingt parcelles de travail à exécuter : il voltigera d'un atelier à l'autre, il ne sera pas obstinément attaché à une seule nature de production. Soit; mais alors les avantages d'une pratique incessante, sur un point donné, disparaissent. Cette exécution à la légère est incompatible, ce semble, avec la supériorité du travail. Un groupe qui fait tout, qui est propre à tout, ne peut pas tout faire avec l'habileté de l'ouvrier qui n'exécute qu'une seule chose, qu'un seul détail. Pour concevoir d'autres résultats, il faut apporter, dans la question, cette foi particulière qui animait Fourier, à propos des merveilles de son monde imaginaire.

Cependant, quelque incomplètes qu'elles soient, les

combinaisons industrielles n'en demeurent pas moins la partie la plus séduisante, la plus originale de sa théorie. L'association agricole est une idée féconde qui se réalisera tôt ou tard, quand le fractionnement du sol aura porté tous ses fruits. Les moyens de Fourier n'auront peut-être jamais les honneurs d'une application vraiment sérieuse, mais on lui empruntera certainement son principe. Ainsi, quant à l'organisation des intérêts, le novateur aura laissé quelques traces de son passage, et le bruit qui se fait autour de son nom n'aura pas été vain. En revanche le mécanisme auquel Fourier veut soumettre les passions, sera moins heureux. C'est une prétention très-grande que d'aspirer à les faire concourir toutes au bonheur des sociétés, et cette prétention aurait besoin de s'appuyer sur une base plus solide que ne l'est la loi d'équilibre imaginée par Fourier. Voilà le côté faible de ses idées : c'est pourtant celui que l'on défend avec le plus de chaleur. On a voulu l'élever à la hauteur d'une démonstration mathématique, et en faire le point de départ d'une science exacte. Par un procédé d'analogie, plus ingénieux que fondé, Fourier a traité les passions comme un musicien traite les notes de la gamme, comme un physicien traite les couleurs du prisme. Rien n'est plus décevant que cette méthode. Le monde moral ne saurait être l'objet d'une science positive ; il est trop mobile, trop divers, pour que l'intelligence humaine

puisse le dominer dans son entier. Bien des passions ont échappé à Fourier dans cette analyse, et si son monde de fantaisie pouvait se réaliser, il y naîtrait sans doute des passions nouvelles qui tromperaient et déjoueraient ses calculs. Sa loi *sériaire* ne doit donc être regardée que comme un jeu d'esprit qui ne manque ni de nouveauté ni de grâce. L'imagination peut la revendiquer : la science n'a rien à y voir.

Ainsi c'est par les détails seulement, et par un petit nombre de détails, que la doctrine de Fourier a quelque chance de pénétrer dans notre monde, rebelle aux expériences. Elle est pourtant l'objet des espérances les plus vastes ; on la croit destinée à gouverner un jour les sociétés humaines. Ce sont là des chimères. Quand on aspire à réformer l'humanité tout d'une pièce, il y a trop de combats à livrer ; c'est vingt siéges dans un siége : un préjugé s'est à peine rendu qu'un autre se révolte. On a contre soi les intérêts qui s'inquiètent, les positions qui se défendent, les routines qui s'effarouchent. Un esprit spéculatif se transporte facilement dans les sphères de l'idéal ; mais un peuple ne l'y suit pas. L'humanité est comme ces malades qui aiment mieux endurer une douleur familière et connue que s'abandonner aux hasards d'une opération héroïque. Tout au plus subit-elle de loin en loin quelques progrès timides, lentement essayés, lentement consentis. Cet instinct des sociétés, s'il a ses écueils, a aussi ses

avantages : il recule peut-être le mouvement du progrès, mais il oppose une barrière utile à l'empirisme.

CHAPITRE IV.

Robert Owen (1).

I

Si nous ne concluons pas trop légèrement d'une tendance particulière à une tendance générale, il nous semble, à de certains symptômes, que le XIXe siècle s'est mis en marche vers une grande conquête, celle de la science du bien-être, jusqu'à présent plutôt pressentie que fondée. Cette science, créée par les économistes, aurait dépéri sans doute sur un terrain purement industriel, si des esprits plus vastes et plus résolus n'eussent agrandi son horizon, au point d'en faire la science même de la société.

(1) Écrit en 1838.

C'était peu, en effet, que d'avoir songé à rendre les hommes plus heureux, si l'on ne cherchait pas en même temps le procédé qui doit les rendre meilleurs ; si, en fécondant la ruche du travail, on ne la défendait pas contre les frelons qui en dévastent les alvéoles ; si, en faisant jaillir du sol de nouvelles sources de richesses, on n'en laissait pas approcher les bouches les plus altérées et les lèvres les plus arides. Ainsi comprise, cette science manquait de justification et de moralité. Sa venue ici-bas n'empêchait rien, ne réparait rien : elle n'apportait aucune trêve à l'interminable combat que se livrent la fortune et l'indigence, la force et la faiblesse, l'habileté et la droiture ; aucun remède à cette maladie de langueur qui attaque l'humanité dans les sources mêmes de la vie ; elle laissait l'empire où il est, entre les mains des plus audacieux et des plus adroits.

Qu'on ait accusé, dans ce point de vue, la science du bien-être d'aboutir à un matérialisme sans grandeur, à une autre adoration du veau d'or, c'est ce qui se conçoit et s'explique. Mais pour la bien juger, pour la saisir complétement, il fallait sortir de ces perspectives étroites. Toute science relative à l'homme est double comme lui : elle ne peut pas intéresser la chair, qu'elle n'intéresse aussi l'esprit. C'est la condition de notre existence. Comme le géant de la Fable, l'homme doit, de temps à autre, toucher à la terre pour se fortifier dans son élan vers le ciel, et

cette oscillation [illegible] un sensualisme [illegible] grossie, constitue la vie [illegible] la vie de chaque individu. [illegible] trop vers notre limon, l'âme à l'instant se révolte et le contient, que l'âme aspire trop vite à l'infini, le corps à son tour résiste et la modère. Telle est la loi humaine, et par conséquent celle de toute science humaine.

Les hommes auront donc beau faire, ils ne parviendront pas à séparer ce que Dieu a joint, et de même que l'idéalité pure frappera l'air comme un vain son, quand on voudra l'isoler des réalités de la vie, de même aussi la réalité la plus éclatante aura toujours besoin, pour se féconder, de quelques rayons dérobés à l'idéal. Qu'on ouvre le livre du monde, on y trouvera cette histoire écrite sur chacune de ses pages ; on y verra l'ascétisme chrétien dominant le sensualisme païen, et dominé, à son tour, par d'irrésistibles désirs de satisfaction terrestre ; on y saisira sur le fait les deux éléments de notre nature, marchant par un sentier commun, vers des affranchissements [illegible] et parallèles. En effet, si l'on [illegible] l'esprit [illegible] [illegible]

C'était peu, en effet, que d'avoir songé à rendre les hommes plus heureux, si l'on ne cherchait pas en même temps le procédé qui doit les rendre meilleurs ; si, en fécondant la ruche du travail, on ne la défendait pas contre les frelons qui en dévastent les alvéoles ; si, en faisant jaillir du sol de nouvelles sources de richesses, on n'en laissait pas approcher les bouches les plus altérées et les lèvres les plus arides. Ainsi comprise, cette science manquait de justification et de moralité. Sa venue ici-bas n'empêchait rien, ne réparait rien : elle n'apportait aucune trêve à l'interminable combat que se livrent la fortune et l'indigence, la force et la faiblesse, l'habileté et la droiture ; aucun remède à cette maladie de langueur qui attaque l'humanité dans les sources mêmes de la vie ; elle laissait l'empire où il est, entre les mains des plus audacieux et des plus adroits.

Qu'on ait accusé, dans ce point de vue, la science du bien-être d'aboutir à un matérialisme sans grandeur, à une autre adoration du veau d'or, c'est ce qui se conçoit et s'explique. Mais pour la bien juger, pour la saisir complétement, il fallait sortir de ces perspectives étroites. Toute science relative à l'homme est double comme lui : elle ne peut pas intéresser la chair, qu'elle n'intéresse aussi l'esprit. C'est la condition de notre existence. Comme le géant de la Fable, l'homme doit, de temps à autre, toucher à la terre pour se fortifier dans son élan vers le ciel, et

cette oscillation incessante entre un spiritualisme et un sensualisme toujours perfectibles et toujours progressifs, constitue la vie du monde comme elle est la vie de chaque individu. Que le corps s'affaisse trop vers notre limon, l'âme à l'instant se révolte et le contient ; que l'âme aspire trop vite à l'infini, le corps à son tour résiste et la modère. Telle est la loi humaine, et par conséquent celle de toute science humaine.

Les hommes auront donc beau faire, ils ne parviendront pas à séparer ce que Dieu a joint, et de même que l'idéalité pure frappera l'air comme un vain son, quand on voudra l'isoler des réalités de la vie, de même aussi la réalité la plus éclatante aura toujours besoin, pour se féconder, de quelques rayons dérobés à l'idéal. Qu'on ouvre le livre du monde, on y trouvera cette histoire écrite sur chacune de ses pages ; on y verra l'ascétisme chrétien dominant le sensualisme païen, et dominé, à son tour, par d'irrésistibles désirs de satisfaction terrestre ; on y saisira sur le fait les deux éléments de notre nature, marchant par un sentier commun, vers des affranchissements successifs et parallèles. En effet, si l'on étudie leurs phases, les servitudes de l'esprit ont été brisées en même temps que les servitudes du corps. Dans l'ordre intellectuel, la servitude de l'animalité a dû tomber devant la révélation évangélique ; fille des philosophies anciennes ;

la servitude de la foi aveugle devant la liberté d'examen ; enfin la servitude du doute et de l'incrédulité, ce joug fatal de notre époque, tombe et s'efface peu à peu devant le pressentiment confus d'un spiritualisme raisonné et d'une foi intelligente. Dans l'ordre matériel, la progression est la même : la servitude de la personne a été abolie avec l'esclavage ; la servitude du travail ou de la fonction, avec les priviléges féodaux ; enfin la servitude du besoin, cette torture actuelle, doit s'abolir prochainement par une meilleure distribution des richesses et une plus heureuse combinaison des forces sociales. Ainsi, pour l'esprit et pour le corps, voilà trois affranchissements successifs, trois affranchissements parallèles.

Maintenant, si l'on interroge l'humanité sous ce double aspect, il est facile d'entrevoir sa marche vers une moralité nouvelle et un bien-être nouveau. Peut-être semblera-t-il, au premier coup d'œil, qu'une science dont les racines sont dans le cœur même de la réalité, doit moins précéder que suivre la régénération d'une spiritualité vieillie. Mais c'est là, nous le craignons, une des mille erreurs sur lesquelles vivent, depuis longtemps, les écoles de métaphysique pure. Qu'on ne couronne pas la matière, soit ; mais qu'on ne la nie pas. Aujourd'hui, par exemple, l'âme souffre et doute, l'âme s'engourdit, s'abdique presque : déshéritée de la foi naïve de nos pères, elle n'a pas trouvé encore cette foi sérieuse

et raisonnée promise à l'avenir. Qui la retient donc, cette âme immortelle? déserterait-elle ainsi ses destinées? Non, mais au moment où, fatiguée d'une longue nuit, elle va battre l'air de ses ailes éperdues, pour voir si la lumière point et de quel côté, le corps, en despote qui veut être obéi, pèse sur ses élans divins et l'enchaîne au service d'une nécessité grossière. Ainsi les misères de la chair engendrent les misères de l'esprit; ainsi une incrédulité, toute d'inertie, est la compagne du malheur comme la faim est la mère du blasphème. Le plus beau triomphe de la science du bien-être sera ce dernier affranchissement de l'âme; et c'est en cela que sa mission sera grande, religieuse et sainte. Par une distribution mieux entendue des choses nécessaires, par l'initiation de tous aux loisirs de la richesse, elle répandra sur le sol les semences d'une sociabilité plus féconde, elle rétablira l'équilibre entre les droits de la matière et ceux de l'intelligence, réglera les rapports de cette coexistence et les conditions de cette vie, donnera sa nourriture au corps, sa nourriture à l'esprit, modérera le travail des bras, afin que le travail s'établisse aussi, non-seulement dans quelques pensées, mais dans toutes les pensées.

Pour ordonner cet avenir, la science du bien-être n'aura guère de nouveaux éléments à créer. Ces éléments existent : la Providence envoie à point

nommé sur la terre ce qui importe au bonheur de l'homme. Dans quelle autre vue en effet auraient paru au milieu de nous ces merveilleuses puissances mécaniques dont les facultés nous confondent, souverainetés industrielles dont nous saluions hier l'avénement? A quoi pourraient-ils servir, ces instruments admirables, si ce n'est à relever l'homme moral en soulageant l'homme physique? D'un côté, par le fait qu'elles surpassent et humilient nos forces et nos aptitudes corporelles, ces puissances mécaniques semblent nous avertir de ne pas placer notre orgueil en des conquêtes fragiles que des moteurs inintelligents peuvent réaliser mieux que nous; de l'autre, en créant les produits avec plus de facilité et d'abondance, elles semblent dire : —Nous venons payer au corps la rançon de l'esprit, afin que ce dernier puisse se retremper aux sources de sa grandeur originelle. Tel est le rôle des machines : telle sera leur fonction dans l'économie de nos destinées.

Mais voici ce qui est arrivé à leur suite, comme phénomène contradictoire. Tout bienfait d'en haut devant tourner à mal pour le monde jusqu'à ce qu'il ait été compris et appliqué selon les vues divines, il s'est trouvé que les puissances mécaniques, au lieu de fonder le bien-être, n'ont jusqu'ici enfanté que des ferments nouveaux de collision et de haine, aggravés encore par les désordres inséparables d'un vaste déplacement. A cela, quelques économistes,

portés à prendre des symptômes superficiels pour des causes profondes, ont répondu en imputant aux machines les torts de la civilisation au sein de laquelle elles fonctionnent. Ils ne pouvaient s'expliquer autrement pourquoi des agents, dont la faculté évidente est de centupler la production, laissaient, dénués des produits les plus nécessaires, les hommes qui en ont le plus besoin. Pour compléter les termes du problème, et s'éclairer sur ses résultats, il y avait néanmoins bien peu de chose à faire ; il suffisait de se dire que si les puissances mécaniques créent les produits, ce sont les hommes qui les distribuent. Une distribution meilleure, c'est toujours là que l'on vient aboutir, et c'est ce que prétend régler la science du bien-être.

Qu'il demeure donc bien entendu que les machines ont paru au milieu de nous pour se résoudre, non pas en profit pour quelques-uns, mais en allégement de travail pour tous ; qu'elles doivent être, mieux comprises, non pas un élément de discorde, mais un élément d'union, d'harmonie et de paix ; enfin qu'en affranchissant le corps de sa dernière servitude, elles seront les agents les plus directs d'un spiritualisme régénéré. Grâce aux loisirs qu'elles nous préparent, le plus humble membre de la famille humaine pourra bientôt, dans la mesure de son intelligence et de ses forces, s'élever à une aspiration vers Dieu et à une vue raisonnée de son

œuvre. De là naîtra, nous l'espérons, une foi sérieuse et profonde qui s'adressera beaucoup plus à la conviction qu'à l'enthousiasme. Ce spiritualisme, complet dans ses vues, ne procédera ni par un renoncement à la terre, ni par un renoncement au ciel ; il guérira le monde de ces élans désordonnés vers l'infini, qui jettent un voile sombre sur nos jouissances mondaines, et de ces attachements exclusifs pour le fini, qui avilissent nos facultés immortelles. Ensuite, dérobant à la source de toute lumière un de ses rayons les plus chauds et les plus doux, soit qu'on appelle ce rayon divin : amour ou affection, charité ou fraternité, attraction ou bienveillance, union ou association, quels que soient son nom et sa forme, il l'appliquera à l'économie des sociétés humaines et aux rapports des hommes entre eux, réalisant ainsi, dans une harmonieuse unité, à l'aide d'un seul et même principe, la spiritualité et la moralité de la vie.

Parmi les esprits qui se préoccupent de cette régénération à venir, il en est de plus calmes et de plus patients, qui, satisfaits de voir le monde marcher sous le doigt de Dieu, dans ses voies de métamorphoses graduelles, se résignent à une initiation lente et ne cherchent pas à devancer les temps. Pourvu que la colonne lumineuse éclaire toujours la nuit de leur désert, peu leur importe que la grande caravane arrive plus tôt ou plus tard à la

terre promise. Mais il en est d'autres plus ardents qui ne subissent pas avec le même sang-froid les dures conditions du voyage, et qui, pour exciter les pèlerins paresseux, se prennent à célébrer les merveilles qui les attendent au bout du chemin. Ceux-ci se substituent au rôle que remplirent les prophètes des premiers âges ; ils entonnent le cantique de l'avenir, et présageant la ruine des cités maudites, ils chantent les splendeurs de la Jérusalem nouvelle.

Nous avons exposé les travaux et raconté la vie de deux de ces hommes, Saint-Simon et Charles Fourier. Il nous reste à parler d'un troisième, moins célèbre de ce côté du détroit, mais tout aussi digne de fixer l'attention ; génie moins original sans doute que les deux autres, mais plus évangélique, plus touchant comme personnalité ; réformateur sorti d'un atelier, et conduit de la pratique du travail à la perception d'une doctrine : c'est M. Robert Owen.

II

VIE ET TRAVAUX DE M. OWEN. — ESSAI DE NEW-LANARK. — PREMIÈRES TENTATIVES DE PROPAGANDE DANS LE ROYAUME-UNI.

Si l'on en excepte un petit nombre d'esprits qui s'intéressent aux sciences spéculatives, peu de personnes soupçonnent, en France, tout le bruit qui

s'est fait, chez nos voisins, autour de M. Owen et de son système. Pour la date des idées, c'est pourtant un contemporain de Fourier et de Saint-Simon, car bien que la manifestation première de ses vues ne remonte qu'à 1811 et à un discours public prononcé à Glascow dès avant cette époque, M. Owen avait énoncé des théories d'une hardiesse incontestable et réalisé des faits d'une importance plus décisive encore.

Né en 1771 à Newton, dans le Montgomeryshire, M. Owen fut livré de très-bonne heure à un apprentissage commercial, qui ne laissa arriver jusqu'à lui que d'une manière incomplète les bienfaits de l'éducation lettrée. Il fut donc ainsi, dans la carrière de la science, le fils de ses œuvres, et si quelques ellipses accusent cette insuffisance d'études, le ton général de ses écrits et les recherches qu'ils supposent, attestent avec quelle patiente ardeur il chercha à combler cette lacune fondamentale. Peu d'auteurs le frappèrent, mais quand il en eut rencontré de sympathiques à ses vues, il s'en nourrit tellement, qu'il parvint à se les assimiler. C'est ainsi que l'on retrouve çà et là, dans ses travaux, des pages entières dérobées au *Contrat social;* c'est ainsi qu'il exhuma et fit revivre un écrivain oublié du seizième siècle, John Bellers, économiste anglais, auquel il emprunta quelques éléments de sa théorie. Comme complément à ses lectures, il

adopta les ouvrages qui lui semblaient le plus profondément empreints de cette onction touchante et de cette inaltérable bonté qui sont l'essence même de son caractère.

C'était à New-Lanark que cette belle âme devait faire la première épreuve de ses facultés bienveillantes et douces. Mais auparavant M. Owen avait eu à parcourir les divers échelons de la hiérarchie industrielle. Simple commis à Londres, à Stamfort dans le Lincolnshire et à Nortwitch, il était devenu plus tard, à Manchester, l'associé de riches filateurs, avec lesquels il entreprit cette grande spéculation de New-Lanark, qui devait donner de beaux et positifs résultats. New-Lanark est un village manufacturier que M. Dale, depuis beau-père de M. Owen, avait créé, dès 1784, dans un comté écossais, sur les bords romantiques de la Clyde. A tout prendre, le pays offrait peu d'avantages pour une fondation pareille : le territoire était pauvre et mal cultivé, la population rare et misérable, les voies de communication clair-semées et horriblement entretenues. La seule raison qui détermina M. Dale fut une magnifique chute d'eau que présente sur ce point la rivière écossaise. La découverte de Watt n'avait pas encore complété celle d'Arkwright, et les puissances hydrauliques constituaient alors un inappréciable élément de richesse. M. Dale bâtit donc un village à New-Lanark et y installa les métiers de sa filature.

Au moment où la cession en fut faite à M. Owen, l'établissement, malgré l'avantage de ses moteurs naturels, était loin d'être prospère. Quoiqu'on eût élevé de vastes constructions et offert aux travailleurs des logements gratuits, les bras manquaient à la manufacture, et la disette d'hommes avait empêché de se montrer difficile sur le choix. Comme élément viril, New-Lanark ne comptait donc que le rebut de la population des trois royaumes, et les enfants que l'on tirait des hospices d'Édimbourg étaient si faibles et si jeunes, qu'à moins de les énerver avant l'âge, il était impossible de les employer. Produit d'agrégats vicieux ou hétérogènes, la colonie de New-Lanark ne fut bientôt qu'un théâtre de plus ouvert aux débauches et aux misères qui déshonorent les grands centres manufacturiers. La paresse et la pauvreté, l'ignorance et l'ivrognerie, les dissensions religieuses, le vol, les querelles s'y établirent à demeure, et le travail dut se ressentir de la moralité des individus qui y concouraient. Ainsi, tout excellent qu'il pût être, M. Dale n'avait réussi à fonder ni un village heureux, ni une manufacture florissante.

Ce fut dans cet état que M. Owen prit New-Lanark. Aux yeux des ouvriers indigènes il avait à expier sa qualité d'Anglais, peu pardonnée en Écosse ; il avait à lutter contre des habitudes prises et de mauvais penchants enracinés ; il avait à la fois à refaire l'ordre

moral d'une colonie et à réhabiliter une spéculation. Il se dévoua noblement à cette double tâche, à la première avec son cœur, à la seconde avec sa tête. Les maîtres ne comprennent pas assez combien la moralisation de leurs ouvriers est à la fois une bonne œuvre et un bon calcul. Doué d'un sens droit et profond, M. Owen l'entrevit. Dès le jour de son installation, New-Lanark devint une famille de deux mille âmes, ramenée presque au droit naturel et gouvernée par un patriarche. Quatre ans suffirent pour faire d'une société déréglée et misérable une société heureuse et exemplaire. Tous les vices dont elle était infectée furent étudiés un à un, traités en détail et attentivement, guéris sans châtiment, réprimés sans violence. Ainsi, pour combattre le vol et le recel, on ne se prit point à punir les voleurs et les recéleurs; mais on leur apprit, ce qui vaut mieux, à rougir d'eux-mêmes; on les prêcha par la parole et par l'exemple, on les fit entourer d'ouvriers vertueux, dont la surveillance les contenait et dont la conduite était pour eux un perpétuel reproche. En fait d'expiation, la peine infligée par un supérieur n'est rien pour le coupable; ce qui lui est intolérable, c'est le mépris de ses égaux. Tout le code répressif de New-Lanark était renfermé dans cette pensée. Quelques contre-maîtres, hommes sages et probes, formés sous les yeux et par les soins de M. Owen, lui servirent d'instruments : ils composè-

rent dans la colonie une hiérarchie imperceptible qui, s'inspirant du chef, pénétrait ensuite jusque dans les moindres ménages d'ouvriers pour y féconder les germes d'ordre, de bonté et de vertu. La police de New-Lanark se faisait ainsi de travailleur à travailleur, sans dureté, sans bassesse, sans espionnage, et la moralité étant devenue la règle, le vice dut dépérir peu à peu dans l'abandon et dans l'isolement. Le coupable, au milieu de cette société normale, devenait, on le devine, une sorte de paria, un être déclassé, qui, ne sachant où rattacher ses mauvais desseins, était conduit nécessairement de l'impuissance au repentir. Aucun instinct dépravé ne se déroba à ce traitement doux et rationnel : la manie des disputes céda comme avait cédé le vol ; les dissensions religieuses, les liaisons irrégulières entre les deux sexes s'effacèrent aussi peu à peu et quittèrent New-Lanark. L'ivrognerie seule résista plus longtemps, les cabaretiers combattant pour elle au moins autant que les buveurs. Toute mesure de rigueur et d'autorité répugnant à M. Owen, il prit le parti d'entrer en lice avec les débitants de spiritueux. Il ouvrit pour son compte, un magasin de détail où le wiskey se vendait à trente pour cent au-dessous du cours, et il demeura de la sorte, en fort peu de temps, maître du monopole de la consommation. Dès lors l'ivrognerie fut surveillée, mise à l'index de la population sobre, et, quand le mépris vint la frap-

per, à son tour elle périt. Ainsi, sans moyens coercitifs, sans prison, sans juges, sans constables, M. Owen avait, comme par magie, improvisé une société que maintenait dans la ligne du devoir le seul lien d'un contentement et d'une confiance réciproques, le désir de vivre en harmonie avec un milieu juste et moral, enfin les joies pures qui résultent de la seule pratique du bien.

Une réforme aussi clairvoyante dans son but, aussi décisive dans son action, ne provenait pas uniquement du grand sens expérimental de M. Owen : elle avait pris sa source dans un système complet qui peut s'appeler le gouvernement par le cœur et par la raison. « L'homme est bon, sortant des mains de Dieu, » s'était dit Jean-Jacques. « L'homme n'est ni bon, ni mauvais en naissant, se dit M. Owen : il est le jouet des circonstances dont on l'entoure : il devient mauvais, si elles sont mauvaises, bon si elles sont bonnes. » Une bienveillance absolue, sans restrictions et sans limites, une égalité tolérante, une grande liberté de mouvements, un retour vers les vérités éternelles dont l'homme porte le germe en lui, tels furent les premiers mobiles qu'il traduisit en modes d'action pour l'amélioration et la réforme de New-Lanark. Ne pouvant y associer les intérêts, il résolut du moins d'y associer les moralités et les sentiments. Son but principal était de prouver par les résultats issus d'une vie régulière, combien la

vertu porte de récompenses en elle-même, et par quels invincibles attraits elle captive ceux qui l'ont une fois connue. Rendre le travail et la sagesse aimables, les habitudes d'ordre inhérentes à l'individu, toute la discipline de M. Owen est là. Il veut qu'habitué à des tableaux gracieux et doux, l'œil de l'homme ne puisse pas en regretter, en désirer d'autres. C'est vers la réalisation de cette idylle sociale qu'il conduisait New-Lanark; c'est ce qu'il commentait en instructions confidentielles données à ses agents; c'est ce qu'il enseignait aux ouvriers avec une persévérance et une sagacité merveilleuses. Les voyageurs qui le virent à l'œuvre ont épuisé, à ce sujet, toutes les formules de l'admiration, et l'un d'eux, le major Torrens, disait à son retour : « Cet homme est le patriarche de la raison. » A voir ce qui s'est passé depuis lors, n'y a-t-il pas lieu de dire sur-le-champ que l'homme en effet valait mieux que la méthode?

Cependant New-Lanark, régénéré, marchait vers une situation chaque jour plus prospère. Comme spéculation, c'était devenu un magnifique succès; comme société, un modèle. Bientôt les deux mille quatre cents habitants du bourg, non-seulement se trouvèrent à l'abri du besoin, mais furent initiés à quelques jouissances de luxe. Les ménages avaient tous leur jardin; la culture et les promenades dans la campagne remplissaient les loisirs de l'ouvrier.

Dirigée par M. Owen, la spéculation industrielle avait cessé de fonder ses bénéfices sur la santé de l'homme : elle usait de l'individu sans l'abrutir. La mesure du travail était réglée à dix heures par jour : les enfants n'étaient pas admis à la besogne avant l'âge de dix ans. Les ateliers étaient vastes, salubres, aérés, munis de ventilateurs qui en écartaient la poussière. Tout avait été calculé un peu dans l'intérêt du travail, mais beaucoup dans l'intérêt du travailleur. Dès le point du jour tous ces métiers s'ébranlaient à la fois, et luttaient entre eux d'activité, de précision et d'adresse. Cette émulation spontanée était la seule garantie d'ordre et de dévouement sur laquelle pût compter M. Owen : il avait supprimé les autres ; les récompenses et les peines étaient inconnues à New-Lanark. Quand nous disons les peines, nous devons en excepter une seule qui constitue presque une dérogation au système du novateur. Dans la filature, sur la tête même de chaque ouvrier, était placé un indicateur à quatre faces : blanche, jaune, bleue et noire, qui voulaient dire : *bien, assez bien, médiocrement, mal.* Or, au rapport des visiteurs, il était rare que tous les indicateurs ne fussent pas tournés du côté de la marque blanche : à peine en apercevait-on quelques-unes de jaunes, moins encore de bleues, de noires point. Ce fut là tout le règlement disciplinaire de New-Lanark, bien opposé au système d'amendes et de réductions de

salaires en vigueur dans presque tous nos ateliers. M. Owen avait du reste fait cette expérience qu'en prenant le contre-pied absolu de ce qui se pratique ailleurs, il arrivait nécessairement à de meilleurs résultats que les autres. Aussi non-seulement il se piquait, dans ses produits manufacturés, d'une bonne foi et d'une sincérité au-dessus de tout soupçon, mais encore il savait, en face de ses correspondants, abdiquer son propre intérêt pour défendre le leur d'une manière chevaleresque, que le gros des marchands regarderait comme insensée. Une forte commande lui arrivait-elle quand les cotons se trouvaient sur la pente d'une baisse, il conseillait à son correspondant d'attendre des prix plus réduits ; une hausse menaçait-elle au contraire ses articles, à l'instant même, il en prévenait toutes les maisons qui se trouvaient avec lui en relations d'affaires, afin qu'elles eussent à presser leurs approvisionnements. Au point de vue ordinaire du commerce, de semblables procédés sembleraient devoir, dans leur désintéressement puéril, conduire une manufacture à sa ruine : New-Lanark a pourtant enrichi tous ses propriétaires ; le bilan de ses bénéfices s'est élevé à plusieurs millions. C'est qu'un pareil système lui avait acquis un bien inestimable, la confiance, et la confiance change en or tout ce qu'elle touche.

New-Lanark, dans son organisation industrielle, ne comportait pas l'action du directeur sur la fortune

de l'ouvrier, simple salarié d'une manufacture, et non membre d'une association. Cependant M. Owen parvint à s'immiscer, d'une manière efficace et bienfaisante, dans l'emploi des deniers de ses travailleurs. Il leur donna l'idée d'une réserve et y aida de ses fonds ; il suivit le mouvement des consommations dans lesquelles allaient s'absorber les salaires, et parvint à les rendre moins coûteuses et meilleures. Ainsi, économisant aux colons de New-Lanark les privations qui résultent des bénéfices du détail, il créa des dépôts en tout genre, où les objets les plus nécessaires à la vie, achetés en gros et dans les centres de production, étaient cédés à l'ouvrier au prix coûtant. Le plus religieux scrupule présidait à ces ventes, dont le but était de ne pas spéculer sur le pauvre. Les denrées s'y obtenaient à un tiers meilleur marché qu'au Vieux-Lanark, bourgade la plus voisine. Ce sont là des preuves de bienveillance que comprennent les hommes les plus simples, parce qu'elles touchent aux besoins les plus immédiats et les plus ordinaires de la vie. Chaque ouvrier, ayant un crédit ouvert à la direction, recevait en échange de son travail, soit des effets, soit des denrées, ou de l'argent s'il le préférait ; quelquefois, et surtout dans le cas de maladie, on lui faisait des avances. Réalisant même d'une façon partielle le système de la communauté, M. Owen avait fait établir, pour les ouvriers non mariés, une vaste cuisine avec un ré-

fectoire attenant, où ils pouvaient jouir de tous les avantages qui résultent de la préparation des aliments sur une grande échelle : variété, choix, abondance, économie. Ainsi, à l'ombre d'un patronage éclairé, cette population, sans être plus riche en argent que celle des autres centres industriels, se trouvait être, par le fait, beaucoup plus riche en jouissances.

Inspirés par M. Owen, les propriétaires de la manufacture comprirent bientôt qu'ils ne pouvaient plus se regarder à New-Lanark comme de simples spéculateurs, mais bien comme les chefs responsables d'une société ouvrière. De vastes constructions s'élevèrent dans un seul but d'utilité publique : l'une d'elles était l'infirmerie ; l'autre, l'école des enfants. Cette dernière fondation a été l'un des faits les plus concluants de New-Lanark, et, nous le croyons, celui qui inspira à M. Owen la foi la plus active dans la vertu de son système. Depuis longtemps il caressait cette idée, que les châtiments et les récompenses, qui composent la loi d'équilibre de ce monde, comme ils sont notre perspective dans l'autre, entraient pour beaucoup dans les misères qui nous accablent et dans les jalousies qui nous divisent ; qu'en exaltant les uns et en abaissant les autres, elles créaient ici-bas l'inégalité des rangs, la hiérarchie des familles et l'infériorité des races. D'après lui, tout le bagage de nos vieilles vanités, de nos dis-

tinctions subtiles, des oppressions brutales ou raffinées qui règnent d'individu à individu, de caste à caste, de fortune à fortune, de mérite à mérite, de caractère à caractère, de titre à titre, ne provient que de la valeur d'appréciation arbitrairement attribuée aux personnes ou aux actes, et surtout de la tendance fâcheuse des sociétés vers un besoin impérieux de louange ou de blâme, de récompense ou de châtiment. Il lui semblait donc souverainement utile d'essayer sur une troupe de jeunes enfants si une méthode dépourvue à la fois d'encouragements et de reproches, de couronnes et de férules, déterminerait des résultats assez beaux pour qu'on pût s'en armer victorieusement contre les expédients contraires.

Ce fut dans cet esprit qu'il organisa son institution de jeunes élèves, et s'il ne fallait pas, ici encore, tenir plutôt compte de la puissance de l'homme que de la vertu du procédé, on pourrait ajouter que l'expérience a conclu en faveur de son idée. Il ne semble pas, en effet, que pour n'être point récompensés, les élèves de New-Lanark se soient montrés moins ardents à l'étude, ni moins retenus, pour n'être pas punis. Les voyageurs qui ont vu les écoles de M. Owen ne tarissent pas en éloges sur les manières gracieuses et charmantes, sur la politesse, la gaieté, l'intelligence de ces aimables enfants. Jamais de querelles parmi eux, jamais de voies de fait; l'union la plus touchante présidait à leurs amuse-

ments et à leurs études. Par son mouvement intérieur, par la nature de son enseignement, par ses modes d'influence et d'action, l'institution de New-Lanark offrait des analogies frappantes avec ce qui se remarque aujourd'hui dans les salles d'asile, devenues si nombreuses en Angleterre, en Suisse, et en France. Ainsi, pour être juste, il faudrait restituer, en partie du moins, à M. Owen le mérite d'une création que l'on a attribuée jusqu'ici au vénérable pasteur Oberlin, de Ban de la Roche. A New-Lanark, les élèves étaient distribués en diverses classes, qui formaient une échelle d'âges et de leçons, depuis les éléments de la lecture et de l'écriture, tâche des plus jeunes, jusqu'aux notions les plus élevées du calcul, étude de leurs aînés. Cette éducation s'arrêtait, il est vrai, à la dixième année des enfants, époque de leur entrée dans les ateliers ; mais elle était si spéciale et si bien appliquée, qu'ils avaient eu le temps d'acquérir des connaissances assez étendues en géométrie, en sciences mécaniques et en histoire naturelle. La méthode d'enseignement était à la fois simple et féconde; presque toujours, à la démonstration abstraite on alliait la méthode concrète, de manière à ce que la pensée de l'enfant pût s'appuyer sur une forme saisissable, et suivre dans sa représentation réelle l'objet dont on lui détaillait les propriétés. Ensuite ces études ne s'offraient pas à lui d'une manière aride et austère ; il apprenait l'histoire naturelle en se pro-

menant dans la campagne, la géographie autour d'une vaste mappemonde sur laquelle il voyageait en compagnie de son moniteur; l'histoire, à l'aide de planches synchroniques qui en résumaient la substance; le calcul, sur un vaste tableau auquel cent yeux semblaient demander à la fois la solution du même problème. Moins exclusif que ne le sont d'ordinaire les inventeurs, M. Owen sut faire aussi des emprunts utiles aux systèmes d'éducation alors en vogue, et c'est ainsi qu'il naturalisa à New-Lanark, en les combinant, Bell, Lancaster et Pestalozzi. Quant aux jeunes filles, leur éducation embrassait, comme on le devine, de moins vastes sphères : l'écriture, la lecture, la couture surtout, tel était pour elles le cercle de cet enseignement, toujours facile et semé d'attraits.

Comme local, l'école de New-Lanark était un beau bâtiment, avec des salles pour quatre cents élèves, et une grande galerie intérieure où douze cents personnes pouvaient s'asseoir. De vastes cours, des jardins, des vergers, enfin la campagne environnante étaient le théâtre où les deux sexes, souvent confondus, se livraient à des récréations bruyantes et joyeuses. Quoique toute liberté fût laissée à leurs ébats, il s'était établi parmi les élèves une sorte de discipline et de surveillance mutuelles, qui maintenaient dans leurs rangs l'ordre, la justice et l'union. Une méchanceté était punie par le délaissement, peine affreuse pour le jeune âge ; un abus de la

force était réprimé par l'intervention de la force collective. Parfois encore, au lieu de se livrer à des jeux épars ou turbulents, les enfants se réunissaient par groupes dans les salles, pour y exécuter, ou des chœurs, ou des espèces d'évolutions militaires au son du fifre montagnard. Aucun voyageur ne semble s'être dérobé à l'effet produit par ces petites voix d'anges, quand elles entonnaient, avec un délicieux unisson, leur chant national : *When first this humble roof I knew* (quand pour la première fois je connus cet humble toit). La fraîcheur de ces timbres, l'accord de ces intonations, joints au spectacle de ces visages vermeils, de ces têtes blondes et bouclées, laissaient dans l'âme les impressions les plus satisfaisantes et les plus douces. En d'autres occasions, la danse avait le pas sur le chant, ou bien l'un et l'autre se combinaient de la manière la plus heureuse. L'ensemble de ces fêtes naïves était comme un écho lointain des jeux de la Grèce et des théories de Sparte avec leurs groupes d'enfants.

Par une innovation inouïe en Angleterre, l'éducation de New-Lanark n'impliquait point d'instruction religieuse spéciale pour aucune secte. Les parents demeuraient les maîtres de diriger à leur gré les croyances de la famille, et une tolérance sans limites était la seule impulsion que, pour sa part, M. Owen voulût imprimer dans cet ordre d'idées et de rapports. Il n'était en cela que consé-

quent avec lui-même, car cet esprit de liberté religieuse était l'un des éléments constitutifs de sa grande colonie. Toute pratique de dévotion y était protégée à titre égal, et le soin unique de M. Owen était d'empêcher qu'aucune secte n'y prît des allures dominantes. Ainsi, l'on pouvait voir à New-Lanark, vivant ensemble et en parfaite intelligence, des quakers, des anabaptistes, des anglicans, des catholiques, des presbytériens, des méthodistes, des indépendants, sans qu'aucune de ces églises se sentît tourmentée de ces velléités de prosélytisme auxquelles les sectes religieuses résistent rarement.

Tel fut New-Lanark sous la main et sous le regard de M. Owen. Pour maîtriser cette société et soumettre ces natures naguère si rebelles, il lui avait fallu prouver seulement avec toute évidence que ce qu'il en faisait était plutôt dans l'intérêt des ouvriers que dans le sien. A l'aide de mesures d'une justice et d'une sincérité invariables, au moyen de procédés d'une bienveillance persévérante et presque systématique, il parvint à démontrer à ces hommes que son seul et vrai désir était d'accroître, non son propre bien-être, mais celui de ses subordonnés. Quand ils furent une fois convaincus de ce fait, ils écoutèrent avec docilité celui qui les gouvernait avec désintéressement et avec sagesse. En même temps qu'il fondait sur cette base les rapports de ces hommes avec lui, M. Owen dirigeait leurs rap-

ports entre eux dans la même ligne d'idées, combattant le vice par le mépris et l'isolement, prêchant la vertu par le spectacle de ses bienfaits et de ses joies. Il créa de la sorte, pour New-Lanark, un milieu nouveau, d'où disparurent toutes les circonstances qui pouvaient servir au développement des mauvais instincts, pour ne laisser de jeu libre qu'aux circonstances, mères d'un esprit d'ordre, de régularité, de tempérance et d'industrie. C'est ainsi que, par calcul autant que par raison, cette population ouvrière se laissa guider dans une voie de réforme dont sa prospérité et son bonheur formaient le couronnement.

Une fois arrivé là, M. Owen comprit qu'il y avait pour lui un théâtre plus vaste. Il dût se dire et se dit que si New-Lanark, colonie d'artisans écossais, avait pu être gouverné par le seul code de la raison, sans shérif et sans coroner, il n'existait aucun motif de croire qu'un pareil système ne pût s'appliquer à toutes les sociétés humaines. L'heure, d'ailleurs, était parfaitement choisie pour une propagande. New-Lanark avait fait du bruit en Europe; il avait occupé beaucoup de têtes et passionné encore plus d'imaginations. Chaque année, deux mille visiteurs, et, dans le nombre, des personnages importants, parmi lesquels figura l'empereur actuel de Russie, venaient jouir du spectacle de cette colonisation, aussi heureuse, sur les bords de la Clyde, que celle

des Battuecas dans sa fabuleuse oasis d'Ibérie, ou celle des Andorrains dans ce vallon mystérieux que forme un repli des Pyrénées. New-Lanark avait la vogue, il fallait en profiter. Puis, les incrédules disaient qu'une épreuve isolée ne concluait pas, que l'intervention de l'homme accroissait la valeur apparente du procédé, qu'enfin les exemples de ces civilisations heureuses et solitaires n'étaient pas rares dans l'histoire des peuples et ne réagissaient jamais du particulier au général. A cela il fallait répondre par des vues nettes, décisives, frappantes. Le réformateur de New-Lanark devait cette preuve et à ses amis et à ses ennemis.

Cependant avant de donner à son expérience les formes d'une théorie, M. Owen crut nécessaire de la compléter. Le principe de la communauté envisagée d'une manière absolue, et dans ses moyens et dans ses fins, était depuis longtemps au fond de sa pensée ; mais l'organisation tout industrielle de New-Lanark, qui, en fait, ne constituait pas une association, mais une spéculation privée, s'était opposée à ce qu'aucune expérience de ce genre fût tentée dans la colonie écossaise. Moins gêné dans ses allures que le gérant d'une commandite, l'écrivain laissa entrevoir cette face de sa conception dans les pages qu'il publia dès 1812, sous ce titre *New views of society or Essays upon the formation of human character* (*Nouvelles vues de société ou Essais sur*

la formation du caractère humain). C'est dans cet écrit, que, pour la première fois, les combinaisons de M. Owen, jusqu'alors à l'état expérimental, commencent à revêtir une forme scientifique, et il est facile d'en dégager quelque chose qui ressemble à un système. L'irresponsabilité humaine dans sa plus grande extension, excluant tout mode de louange ou de blâme, de récompense ou de châtiment, et impliquant jusqu'à l'impunité des actes les plus répréhensibles ; le renouvellement complet des circonstances qui entourent l'humanité, ou, en d'autres mots, la réforme de l'éducation ; enfin la communauté combinée avec l'égalité de droits, c'est-à-dire l'abolition de toutes les supériorités, même celles de l'intelligence et du capital ; tels sont les principes qui apparaissent dans cette première évolution du système de M. Owen, et qui ressortent d'une manière plus précise encore de ses manifestations successives. De ces trois éléments allait naître, en suivant la donnée première, le règne de la bienveillance : l'irresponsabilité humaine devait en faire une loi de nature ; la réforme de l'éducation, une loi des caractères ; la communauté, une loi des intérêts. Ainsi les haines, désormais sans motif et sans but, étaient désarmées ; ainsi tombait, devant une bienveillance nécessaire et irrésistible, tout ce qui aigrit et divise les hommes.

On verra plus tard combien ces idées ont peu de

consistance scientifique. En théorie, l'irresponsabilité humaine, issue de la vieille controverse de la liberté et de la nécessité de nos actions, ne supporte pas longtemps l'examen ; en pratique, la communauté est un rêve dont l'expérience a plusieurs fois démontré la vanité. En ceci pourtant, le point de vue particulier de M. Owen s'explique par son caractère même. Doué d'une nature patiente et angélique, il n'avait pu voir dans les mauvaises passions autre chose qu'une maladie accidentelle, inoculée par les circonstances, et sans racines chez l'individu. Le diagnostic une fois établi dans ce sens, M. Owen avait dû traiter la maladie par les remèdes les plus doux, les plus inoffensifs, les mieux appropriés à son tempérament. De là peut-être cette impuissance dans sa conception théorique qui n'a pas même en elle la virtualité entière des résultats obtenus à New Lanark, et qui affaiblit ces résultats plus qu'elle ne les corrobore par des principes étrangers à cette triomphante épreuve.

En revanche, quand on le replace sur son terrain manufacturier, M. Owen retrouve tous ses avantages et toute sa force. Ainsi, dès 1811, il avait prévu l'avenir que les machines réservaient à la classe ouvrière, et en 1818, il adressait, à ce sujet, un mémoire aux souverains de la Sainte-Alliance, réunis alors en congrès à Aix-la-Chapelle. Dans ce factum, il prouvait par des chiffres que, de 1792

à 1817, les découvertes d'Arkwright et de Watt avaient augmenté de douze fois la puissance productrice de la Grande-Bretagne, sans qu'il en fût résulté autre chose qu'une misère chaque jour croissante parmi les travailleurs ; il y établissait que la taxe des pauvres avait dû s'élever et s'élevait toujours en raison directe des économies introduites dans la main-d'œuvre, enfin, il en concluait que, dans l'état actuel de la production et de la distribution des richesses, la misère des classes laborieuses ne pouvait aller qu'en s'aggravant, et empirer d'autant plus que les forces mécaniques se substitueraient davantage à l'action de l'homme. Pour sortir de cette voie fatale, il n'y avait, selon M. Owen, qu'une seule issue : c'était de renoncer à ces grands centres manufacturiers, livrés à une alternative perpétuelle d'activité et de chômage, théâtres d'une concurrence déréglée et jalouse, et de les remplacer par de petits centres à la fois industriels et agricoles, tracés dans la ligne de ses principes, et gouvernés d'après ses vues. Partagés entre la culture de la terre et la fabrication de divers produits, les membres de ces colonies pourraient alors demander à l'une de ces natures de travail ce que l'autre leur refuserait, et tirer directement du sol une nourriture qu'ils ne parviendraient plus à se procurer par les voies indirectes de l'industrie. Comme élément de population, M. Owen n'exigeait pas des ouvriers de

choix, des hommes habiles et expérimentés, mais seulement cette masse illettrée et fainéante qui vit, en Angleterre, à l'ombre du paupérisme. A l'appui et comme justification de son projet, il citait aux souverains alliés son expérience de New-Lanark, en ne lui attribuant toutefois qu'une valeur d'approximation, et il appuyait le tout de calculs de dépenses, de devis, de plans détaillés et de modèles en relief. On pressent facilement quel fut le sort de ce mémoire : le congrès d'Aix-la-Chapelle, arbitre du sort politique de l'Europe, ne pouvait pas déroger au point de s'occuper du sort des travailleurs. Il passa outre.

Cette époque est toutefois l'une des plus belles phases de la vie de M. Owen. Dans la croisade qu'il allait entreprendre contre les préjugés régnants, il pouvait se présenter au public armé d'une réalisation heureuse, et, ce qui n'était pas moins décisif, d'une fortune de plusieurs millions. Son nom avait de l'ascendant, sa découverte soulevait l'enthousiasme. A l'apparition de ses *Essais,* lord Liverpool, alors chef du cabinet, se crut obligé d'en confier l'examen à lord Sidmouth, secrétaire d'État au ministère de l'intérieur, et celui-ci, dans une conférence officielle, n'hésita pas à déclarer au novateur que le gouvernement inclinait vers ses vues, et les appliquerait aussitôt que l'esprit public y serait préparé. Des exemplaires des *Essais* furent envoyés

à tous les hommes importants du Royaume-Uni, aux évêques d'Angleterre, aux lords, aux membres de la chambre des communes, enfin à toutes les universités du monde. Les personnages les plus haut placés ne craignaient pas d'avouer leurs sympathies pour les idées de M. Owen, et, à diverses reprises, les frères du roi, le duc de Kent et le duc de Sussex, présidèrent les *meetings*, où le philanthrope gallois énonça et développa sa doctrine. M. Owen avait un parti dans le parlement, dans l'administration, dans le haut commerce. Les souverains ne dédaignaient pas de lui écrire des lettres autographes, et le roi de Prusse lui envoya une médaille d'or. Ceux même qui repoussaient le plus vivement ses opinions, ne pouvaient s'empêcher de témoigner leurs sympathies pour sa personne. Jamais réformateur ne fut plus applaudi, plus encouragé dans ses débuts.

M. Owen n'accepta pas pour lui-même cet engouement et cette sympathie, mais il les mit au service de ce qu'il croyait être la vérité. Quand le moment fut venu d'abdiquer cette popularité éphémère, il le fit avec un désintéressement, une simplicité, une noblesse, qui ne sont pas de ce siècle. Loin de vouloir tirer aucun parti de sa mission, il y consacra une portion de son immense fortune. On ne saurait évaluer à moins d'un million de francs les premiers frais de propagation de sa doctrine, tant par la presse périodique que par des brochures

tirées à cent mille exemplaires, et ce million fut payé des deniers de M. Owen. Quand, plus tard, il s'agit d'ouvrir des souscriptions pour fonder des colonies expérimentales, M. Owen figura toujours pour une somme importante en tête de la liste des souscripteurs. Richesse, santé, ambition, loisirs, jouissances du luxe, M. Owen sacrifia tout à son rôle d'adoption; il y apporta autant d'opiniâtreté que de grandeur d'âme, autant d'abnégation que de vertu. De 1812 à 1817, sa vie est un triomphe; de 1817 à 1824, elle est un combat. Dans la première de ces périodes, à l'aide de *meetings*, de prédications populaires, de *tracts* (petits imprimés distribués gratuitement dans les rues), il était parvenu à s'emparer de l'attention publique, il avait pu se faire écouter d'un comité de la chambre des communes, pour lequel il rédigea *un rapport sur les enfants employés dans les manufactures;* il avait développé ses idées par toutes les voies, soit dans le *British Stateman* et dans plusieurs autres feuilles périodiques, soit à l'aide de manifestes innombrables adressés à toutes les classes et à tous les corps d'état; enfin, et ce qui était bien plus important, il avait réussi à ouvrir une souscription, en tête de laquelle il se trouvait inscrit, lui et son banquier, M. Smith, chacun pour une somme de 1,000 livres sterling (12,500 francs). On devait, avec les fonds recueillis, acheter en Écosse, à Motherwell, cinq cents acres

trielles, et retremper la moralité humaine. En face de ce dédain, tout bienveillant il est vrai, pour des idées favorites, on s'explique comment des radicaux influents, MM. Waitman, Torrens, Cartwright et le célèbre Henri Hunt, ont repoussé et accusé même M. Owen, le radical par excellence. Sa franchise ne lui fut pas pardonnée, et il en porta la peine en 1819, quant il se présenta sur les hustings, comme candidat à la députation.

Ainsi, peu à peu, toute protection, tout appui, s'étaient retirés de M. Owen. Son patron, le duc de Kent, était mort, le clergé l'avait mis à l'index de la population dévote, le gouvernement ne s'inquiétait plus de ses idées, le radicalisme lui tenait rigueur. A peine était-il resté autour de lui quelques hommes sympathiques, qui devaient suffire à la propagation de son système sur le sol anglais. Quant à lui, ne pouvant se résigner à la perspective d'une réalisation précaire et lente, il aima mieux changer de théâtre et demander à un pays vierge ce que la vieille Europe lui refusait. Il lui fallait un terrain où il pût marcher dans sa voie, sans se trouver embarrassé par les ronces du privilége, où son action fut plus libre, son horizon plus étendu, sa voix mieux comprise. Il songea à l'Amérique.

FIN DU PREMIER VOLUME.

Table des matières.

Pag.

AVIS DES ÉDITEURS. 5

Rapport présenté à l'Académie française, par M. A. Jay. 7

Fragment du rapport de M. Villemain 31

AVANT-PROPOS de la seconde édition. 35

AVANT-PROPOS de la 1re édition. 43

CHAPITRE PREMIER. — I. Origine et filiation des Utopies sociales. 50

II. *Utopies particulières*. Platon, Thomas Morus, Campanella, Harrington, le chancelier Bacon, Daniel de Foe, Hall, Fénelon, l'abbé de Saint-Pierre, Morelli, Babeuf, Rétif de la Bretonne, etc. 55

III. *Sectes sociales*. Esséniens et Thérapeutes. — Moraves. — Shakers et Dunkers. — Jésuites du Paraguay, etc., etc. 64

CHAPITRE II. *Saint-Simon et les Saint-Simoniens*. 83

I. SAINT-SIMON. 86

II. PREMIÈRE ÉPOQUE. — Le *Producteur*. 110

III. DEUXIÈME ÉPOQUE. — Enseignement de la rue Taranne. — Exposition de la doctrine. 115

IV. TROISIÈME ÉPOQUE. — L'*Organisateur*. — Famille de la rue Monsigny. — Le *Globe*. — Publications publiques. 120

CHAPITRE II (*suite*). — V. QUATRIÈME ÉPOQUE. — Sec-

Pag.

sion de la Famille. — Retraite de Ménilmontant. — Le *Livre Nouveau*. 145
VI. Cinquième époque. — Procès. — Dispersion . . 173
Chapitre III. — I. Charles Fourier et son école. . . 181
II. Vie et travaux de Charles Fourier. — Son école. 187
III. Coup d'œil général sur la théorie 202
IV. Cosmogonie et psychogonie 207
V. Attraction passionnée.—Analyse des douze passions radicales 214
VI. Mécanisme sociétaire. — Vie d'un phalanstère. 219
VII. Conclusion. 241
Chapitre IV. — I. Robert Owen. 251
II. Vie et travaux de M. Owen. — Essai de New-Lanark. — Premières tentatives de propagande dans le Royaume-Uni 259

FIN DE LA TABLE DU PREMIER VOLUME.